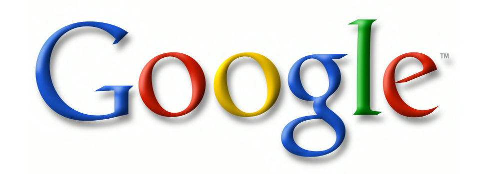
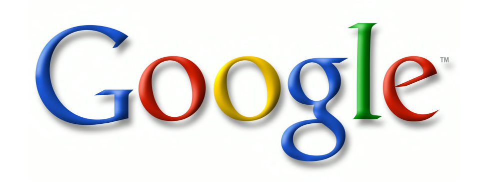






OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

MELANGES
LITTERAIRES.



AVERTISSEMENT.

Quoiqu'un discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, et surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre, cependant, ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, et les notes sont utiles.

DISCOURS
DE
M. DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 Mai 1746.

Messieurs,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, fesaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (*a*) Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sage-

(*a*) L'académie française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires et pensionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, et de ne rendre compte directement qu'au roi.

ment de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toujours préſens parmi vous : car ce ſerait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le préſident *Boubier*, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie et lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins les ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (*b*) et où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il feſait reſſouvenir la France de ces temps où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des lois, ſe délaſſaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſérable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les cauſes des citoyens, écrivait ſur la nature des dieux, conférait avec des philoſophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Eſopus* et de *Roſcius*, et laiſſait aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité ?

(*b*) MM. de *la Monnoye*, *Boubier*, *Lantin*, et ſur tout l'éloquent *Boſſuet*, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Egliſe.

M. le préſident *Boubier* était très ſavant ; mais il ne reſſemblait pas à ces ſavans inſociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes ; qui ſe croient en droit de mépriſer leur ſiècle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connaiſſances des ſiècles paſſés ; qui ſe récrient ſur un paſſage d'*Eſchyle*, et n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de *Pétrone* ſur la guerre civile, non qu'il penſât que cette déclamation pleine de penſées fauſſes approchât de la ſage et élégante nobleſſe de *Virgile* : il ſavait que la ſatire de *Pétrone*, (*c*) quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni ni dans ſon ſtyle. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût et de volupté, eſtiment tout dans *Pétrone* ; et M. *Boubier*, plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit : c'eſt un des progrès de la raiſon humaine

(*c*) *Saint Evremond* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, et que *Saint Evremond* croyait en être un. C'était la manie du temps. *Saint Evremond* et beaucoup d'autres décident que *Néron* eſt peint ſous le nom de *Trimalcion* ; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier groſſier et ridicule, et de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur et ſon épouſe la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée* ? Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde ? Le *Pétrone*, auteur de la ſatire, eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, et n'eſt pas le conſul *Pétrone*.

dans ce ſiècle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, et qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, et on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires, mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts ; et j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace* ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens et chez les Anglais ? (*d*) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, et pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée, dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poéſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de

(*d*) *Horace* eſt traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* et *Juvenal* ; *Pope*, *Homère* ; *Créech*, *Lucrèce*, etc.

leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, et notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, et au détail de ces arts utiles, que les maîtres et les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, et pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur et le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont

les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues, (*e*) je n'avance rien qui ne soit connu

(*e*) On n'a pu dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poésie; elle vient du génie de la langue; car quoique M. de *la Motte*, et beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, et l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours et ces obstacles naissent; 1. de la désinence des termes; 2. des verbes auxiliaires et des participes; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes; 4. de la longueur et de la briéveté des mots; 5. des cas plus ou moins variés; 6. des articles et pronoms; 7. des élisions; 8. de l'inversion; 9. de la quantité dans les syllables: et enfin d'une infinité de finesses, qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La désinence des mots, comme *perdre, vaincre, un coin, sucre, reste, crotte, perdu, sourdre, fief, coffre*, ces syllabes dures révoltent l'oreille, et c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires et les participes. Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Laeso et invicto militi*; c'est l'inscription des invalides de Berlin: si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessés et qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur! Voilà pourquoi la langue latine est plus propre aux inscriptions que la française.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, et un de rimes françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, et vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burlesques et basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4. *La longueur et la briéveté des mots* C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, et à la mesure de certains vers

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers:

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie et de l'Europe : c'est *Térence* qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté tou-

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater, mei patris, meo patri* ; cela est sensible.

6. *Les articles et pronoms. De ipsius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de son affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne sait si *son* affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* se retranche en latin, et fait languir l'italien et le français.

7. *Les élisions.*

Canto l'arme pietose, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété et la vertu heureuse.

8. *Les inversions. César cultiva tous les arts utiles* ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les syllabes.* C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves et les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens, la pénultième est toujours longue :

Capitâno, inâno, fîno, christo, acquisto.

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, et font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

jours élégante; c'eſt *Pétrarque* qui, après *le Dante*, donna à la langue italienne cette aménité et cette grâce qu'elle a toujours conſervées. C'eſt à *Lopès de Véga* que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe et ſa pompe; c'eſt *Shakeſpeare* qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, et par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poéſie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues? La cauſe en eſt bien ſenſible: les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers; les hommes qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement la manière de s'exprimer et même de penſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, Meſſieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid et de Cinna?

Montagne avant lui était le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient ſavoir le français; mais le ſtyle de *Montagne* n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt énergique et familier; il exprime naïvement de grandes choſes: c'eſt cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on ſe plaît à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours et d'opinion avec lui. J'entends ſouvent regretter le langage de *Monta-*

gne, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter : elle était forte et hardie ; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie, il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet ; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie : on écrivit dans ce ſtyle les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il aurait dit *le naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; et chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſait quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries : mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres nations.

> Enfin Malherbe vint, et le premier en France
> Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
> D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils liſaient le poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le

Paſtor Fido, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on aſſocier à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et preſque ſans imagination.

La langue Françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'eſprit de toute une nation: c'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné et plus correct; moins varié, mais moins inégal, auſſi ſublime quelquefois, et toujours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui élève l'ame, et du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un et l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatires, mais bientôt après il égala et ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la morale et dans l'art poétique: il donna les préceptes et les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatire meurt avec ceux qui en

ſont les victimes, et que la raiſon et la vertu ſont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître, comme dans le ſiècle de *Léon X* et d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'inſtruire: et grâces en partie aux ſoins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils ſe ſont empreſſés de ſe parer des travaux de nos ingénieux artiſtes, grâces aux ſoins du grand *Colbert*.

Un monarque illuſtre chez tous les hommes par cinq victoires, et plus encore chez les ſages par ſes vaſtes connaiſſances, fait de notre langue la ſienne propre, celle de ſa cour et de ſes Etats; il la parle avec cette force et cette fineſſe que la ſeule étude ne donne jamais, et qui eſt le caractère du génie: non-ſeulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames ſupérieures ſaiſiſſent toujours ces tours et ces expreſſions dignes d'elles, qui ne ſe préſentent point aux ames faibles. Il eſt dans Stockholm une nouvelle *Chriſtine*, égale à la première en eſprit, ſupérieure dans le reſte; elle fait le même honneur à notre langue. Le français eſt cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il eſt auſſi familier au ſouverain pontife, que les langues ſavantes dans leſquelles il écrivit, quand il inſtruiſit le monde chrétien qu'il gouverne: plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican, comme s'il était né à Verſailles. Vos ouvrages, Meſſieurs, ont pénétré juſqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Aſie, et le plus vaſte de l'univers;

dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un défert (*f*) habité par des bêtes fauvages : on y repréfente vos pièces dramatiques; et le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, et de fa digne fille, la mufique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, eft un avertiffement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout fe précipite vers une honteufe décadence, comme le crient fi fouvent des fatiriques qui prétendent en fecret juftifier leur propre faibleffe, par celle qu'ils imputent en public à leur fiècle. J'avoue que la gloire de nos armes fe foutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'eft pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le feul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des fiècles ? ouvrage qui, s'il était fèchement inftructif, comme tant d'autres, ferait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur (*g*) a trouvé encore le fecret de plaire; partage réfervé au très-petit nombre d'hommes qui font fupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la caufe du progrès et de la chute de l'empire romain dans un livre encore plus

(*f*) L'endroit où eft Pétersbourg n'était qu'un défert marécageux et inhabité.

(*g*) C'eft le préfident *Hénault*. Dans quelques traductions de ce difcours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de M. *Hénault*; c'eft une étrange méprife.

court, écrit par un génie mâle et rapide, (*h*) qui approfondit tout en paraiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans et plus fidelles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent et profond (*i*) s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que *Tibulle* et *Ovide* euſſent regardés comme leurs diſciples, et dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, eſt menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*k*) qui m'a ſervi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand *Molière*, achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienſéance: école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des grâces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il eſt encore l'honneur et la conſolation du vôtre.

Les grands talens ſont toujours néceſſairement rares; ſur-tout quand le goût et l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en eſt alors des eſprits cultivés

(*h*) Le préſident de *Monteſquieu*.

(*i*) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande eſpérance, mort à vingt-ſept ans.

(*k*) M. *Crébillon*, auteur d'Electre et Rhadamiſte. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques ſont ſouvent jouées.

comme de ces forêts, où les arbres preſſés et élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, et beaucoup de miſère ; lorſqu'enfin il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes rares. C'eſt préciſément, Meſſieurs, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle, et qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corrompre aiſément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre république, ſi long-temps notre alliée, où le français eſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtyles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages ſérieux et inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation. Souvent on introduit le ſtyle marotique dans les ſujets les plus nobles ; c'eſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, et qu'on ne doit haſarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts, dont je ſuis encore plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Meſſieurs, pour m'en

garantir,

garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est sur-tout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui était l'ami de M. le président *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable et par le goût des beaux arts, s'assemblaient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, et non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles feront l'éternel exemple des gens

de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire ? J'oserais m'étendre, Messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur et sur vos protecteurs ; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV*, un *Séguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*, c'est dire à haute voix : *Rois*, *ministres*, *généraux à venir*, *imitez ces grands-hommes*. Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu ? et *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs et des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits, l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'*Antonin* ? Lorsque *Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple* il se sentit pénétré du désir de l'imiter, et il le surpassa.

Pensez-vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un et l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance ; et peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, et ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de son trône ; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises, il en remplissait le monde ; il déployait une ame sublime dans le bonheur et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie : les terres et les mers rendaient témoignage à sa magnificence, et les plus petits objets, sitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, et recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des empereurs et des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort, dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la

cacher ; et il ne peut en affaiblir les rayons, qui, en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous ! son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfesans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul, et vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos voeux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même sans être troublé, et le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez, au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que

vos vertus et les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Vous récompensez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; et cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous, Messieurs, ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre protecteur et la France dans cette journée : ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner et exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le roi, dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez, Messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (*l*) de votre fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu*. Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ses victoires ! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre ; et ce serait peut-être le seul moyen

(*l*) M. le maréchal duc de *Richelieu*.

d'obtenir sur lui des avantages. (*m*) Les vertus qui le font craindre leur ont été connues, dès qu'il a commandé; celles qui doivent ramener leur conscience, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé comme penseront tous les peuples et tous les siècles: jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé: tous nos cœurs le sentent; et vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Gréce (*n*) éternisent ses triomphes et notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, sculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les symboles de la félicité publique! Puissé-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs: *Au père de la patrie!*

(*m*) L'événement a justifié, en 1748, ce que disait M. de *Voltaire* en 1746.

(*n*) Les médailles frappées au louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité; non pas pour les légendes, mais pour le dessin et la beauté des coins.

PANEGYRIQUE DE LOUIS XV.

Fondé sur les faits et sur les événemens les plus intéressans, jusqu'en 1749.

PREFACE

PREFACE
DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce panégyrique ſe cacha long-temps, avec autant de ſoin qu'en prennent ceux qui ont fait des ſatires. Il eſt toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne paſſe pour une flatterie intéreſſée. L'effet ordinaire de ces éloges eſt de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, et de ſoulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou aſſez de patience ou aſſez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline*: il ſemble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Péliſſon*, et celui de *Louis XV* devrait l'être ſans doute à l'académie par une bouche auſſi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet eſſai adopte l'avis de M. le préſident *Hénault*, qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV*. L'auteur ne préfère que le ſujet. Il avoue que *Louis XV* a ſur *Louis XIV* l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le ſyſtème des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a ſouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, et ſur-tout dans celle de 1701.

Il penſe enfin que la paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage ſur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célèbres ont été faites dans les mêmes circonſtances, c'eſt-à-dire après des victoires : mais le vainqueur fit encore craindre ſa puiſſance par le traité même de Nimègue, et *Louis XV* fait aimer ſa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations et le ſecond les réconcilie. C'eſt cette paix heureuſe que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ſes points, et il l'a écrit d'un ſtyle très-ſimple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laiſſé à chaque citoyen le ſoin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puiſſent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, et le meilleur effet d'un livre eſt de faire penſer les hommes. On a nourri ce diſcours de faits inconnus auparavant au public, et qui ſervent de preuves. Ce ſont-là les véritables éloges, et qui ſont bien au-deſſus d'une déclamation pompeuſe et vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi, eſt de monſeigneur le prince de *Conti*, du 20 juillet 1744 : celle du roi eſt du 19 mai 1745 : en un mot, on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique* comme le précis le plus fidelle de

tout ce qui est à la gloire de la France et de son roi : et on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des censures qu'un journaliste a faites, non du fond de l'ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juste sur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choisissait bien ses ministres et ses généraux, et était lui-même un grand général et un grand ministre. Il paraît en effet que le terme de ministre ne convient pas à un souverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques elles ont paru injustes et inconsidérées ; dans une on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le style de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron*, et dans celui de *Bossuet* et de *Bourdaloue*. Il dit que tout est orné d'antithèses, *de termes qui se querellent et de pensées qui semblent se repousser*.

On n'examine pas ici s'il faut suivre dans un panégyrique *Pline* qui en a fait un, ou *Cicéron* qui n'en a point fait. S'il faut imiter la pompe et la déclamation d'une oraison funèbre dans le récit des choses récentes qui sont si délicates à traiter ; si les sermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre et de la paix, de la politique et des finances. Mais on

(*) M. de *Voltaire* a laissé subsister cette phrase malgré la critique, qu'il paraît regarder ici comme fondée, et nous croyons qu'il a eu raison de la conserver.

eſt bien ſurpris que le critique diſe que tout eſt antithèſes dans un écrit où il y en a ſi peu. A l'égard *des termes qui ſe querellent*, *et des penſées qui ſe repouſſent*, on ne ſait pas ce que cela ſignifie.

Le journaliſte dit que le contraſte des quatre rois *François I*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, et du monarque régnant, n'eſt pas aſſez ſenſible. Il n'y a là aucun *contraſte*; des mérites différens ne ſont point des choſes oppoſées: on n'a voulu faire ni de contraſtes ni d'antithèſes, et il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au ſujet de nos alarmes ſur la maladie du roi: *après un triomphe ſi rare il ne fallait pas une vertu commune.* On ne triomphe, dit-il, que de ſes ennemis; peut-il ignorer que ce terme *triomphe*, eſt toujours noblement employé pour tous les grands ſuccès, en quelque genre que ce puiſſe être?

Il prétend que ce triomphe n'eſt pas rare: En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur ſouverain. Il n'a pas ſenti que cette critique très-déplacée tend à diminuer le prix de l'amour extrême, qui éclata dans cette occaſion par des témoignages ſi ſinguliers. Oui, ſans doute, ce triomphe était rare, et il n'y en a aucun exemple ſur la terre; c'eſt-ce que toute la nation dépoſe contre cette accuſation du cenſeur.

A quoi penſe-t-il, quand il dit, que rien n'eſt

plus naturel, plus général qu'une telle tendresse ? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ses rois avant que *Louis XIV* et *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes ? Est-ce dans le temps de la fronde ? est-ce sous *Louis XIII*, quand la cour était déchirée par des factions et l'Etat par des guerres civiles ? quand le sang ruisselait sur les échafauds ? Est-ce lorsque le couteau de *Ravaillac*, instrument du fanatisme de tout un parti, acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé, et que *Pierre Barrière* et tant d'autres avaient médité ? est-ce quand le moine *Jacques Clément*, animé de l'esprit de la ligue, assassina *Henri III ?* est-ce après ou avant le massacre de la St Barthélemi ? est-ce quand les *Guises* régnaient sous le nom de *François II ?* Est-il possible qu'on ose dire que les Français pensent aujourd'hui comme ils pensaient dans ces temps abominables ?

Après un triomphe si rare il ne fallait pas une vertu commune : le censeur condamne ce passage, comme s'il supposait une vertu commune auparavant.

Premièrement on lui dira qu'il ferait d'un lâche flatteur et d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'aussi grandes choses qu'il en a faites depuis. Ce sont deux victoires, c'est la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que sa pre-

mière et glorieuſe campagne avait fait eſpérer. En ſecond lieu, quand l'auteur dit dans la même période que la crainte de perdre un bon roi, impoſait à ce grand prince la néceſſité d'être le meilleur des rois, non-ſeulement il ne ſuppoſe pas là une vertu commune; mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait ſentir que l'amour de tout un peuple encourage les ſouverains à faire de grandes choſes, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penſer et parler autrement ſerait d'un miſérable eſclave, et les louanges des eſclaves ne ſont d'aucun prix, non plus que leurs ſervices.

Le cenſeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers de *fait et non pas de droit*. Il s'agit bien ici de droit ; il s'agit de la vérité et de montrer que les Français peuvent être auſſi redoutables ſur mer qu'ils l'ont été ſur terre.

Il avance que le goût de *diſſertation s'empare quelquefois de l'auteur*. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très importante, une maxime très-vraie, c'eſt que les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, et on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, et voilà ce que le cenſeur appelle diſſertation. On trouvera, dit-il, quelque choſe de dé-

cousu dans le style. Ce mot trivial, *décousu*, signifie un discours sans liaison, sans transition, et c'est peut-être le discours où il y en a davantage. *Ce décousu*, dit-il, *est l'effet des antithèses*, et il n'y a pas deux antithèses dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injustices auxquelles on ne répond point; ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien servi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur basse envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

M. LE PRESIDENT HENAULT.

"Ce panégyrique, d'autant plus éloquent „ qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence, „ étant fondé uniquement ſur les faits, eſt „ également glorieux pour le roi et pour la na- „ tion. Je ne crois pas qu'on puiſſe lui com- „ parer celui que *Péliſſon* compoſa pour *Louis* „ *XIV*; ce n'était qu'un diſcours vague, et ce- „ lui-ci eſt appuyé ſur les événemens les plus „ grands, ſur les anecdotes les plus intéreſſan- „ tes. C'eſt un tableau de l'Europe, c'eſt un „ précis de la guerre, c'eſt un ouvrage qui „ annonce à chaque page un bon citoyen, „ c'eſt un éloge où il n'y a pas un mot qui „ ſente la flatterie; il devrait avoir été pro- „ noncé dans l'académie, avec la plus grande „ ſolennité, et la capitale doit l'envier aux „ provinces où il a été imprimé."

PANEGYRIQUE DE LOUIS XV.

LUDOVICO DEMICO-QUINTO;

DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

UNE voix faible et inconnue s'élève, mais elle sera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'est pas, elle est téméraire; si elle flatte, elle est coupable; car c'est outrager le trône et la patrie, que de louer son prince de vertus qu'il n'a pas.

On sait assez que ceux qui sont à la tête des peuples, sont jugés par le public avec autant de sévérité qu'ils sont loués en face avec bassesse; que tout prince a pour juges les cœurs de ses sujets; qu'il ne tient qu'à lui de savoir son arrêt, et de se connaître ainsi lui-même. Il n'a qu'à consulter la voix publique, et sur-tout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, et qui seule se fait entendre à la postérité.

La réputation est la récompense des rois; la fortune leur a donné tout le reste; mais cette réputation est différente comme leurs caractères, plus éclatante chez les uns, plus solide chez les autres; souvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée sur l'amour; ici plus prompte, ailleurs plus tardive; rarement pure et universelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre et dans la politique vit les cœurs de son peuple se tourner vers lui, et fut consolé.

François I, par sa valeur, par sa magnificence, et par la protection des arts qui l'immortalise, ressaisit la gloire qu'un rival trop puissant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier, ce bon prince, ce grand homme si au-dessus de son siècle, ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort; et c'est-ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de sa prospérité, de sa grandeur et de sa gloire, et fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres; car il n'en est pas d'un souverain comme d'un particulier: on peut aimer un citoyen médiocre; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne sera pas un grand prince.

Ce temps sera toujours présent à la mémoire, où il commença à gouverner et à combattre; ce temps où les fatigues réunies du cabinet et de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur et de tendresse, de cette désolation, de ces larmes de toute la France, de cette foule consternée, qui se précipitant dans les temples, interrompait, par ses sanglots, les prières publiques, tandis que le prêtre pleurait en les prononçant, et pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence, avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires,

ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger?* Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie ; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainsi aimé?* Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple, qui n'ayant de faste ni dans la vertu, ni dans la gloire, savait à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il était ainsi aimé, il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration, on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite ; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer? Le cœur du prince sentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte universelle de perdre un bon roi, lui imposait la nécessité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe si rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidelle à cet engagement que son cœur prenait avec les nôtres ; c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse, que son conseil avait entreprise pour soutenir un allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, et qui soulevait les nations en faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères, et en avait fait un peuple fidelle, qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait

dans elle les qualités des empereurs ses aïeux, et brûlait de cette émulation fatale qui anima, deux cents ans, sa maison impériale, contre la maison la plus ancienne et la plus auguste du monde.

A cette fille des *Césars* s'unissait un roi d'Angleterre, qui savait gouverner un peuple qui ne sait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuosité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance sur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans son île; fière de ses victoires passées, de ses richesses présentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraissait inépuisable dans ses ressources, et irréconciliable dans sa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France et l'Italie, et qui semble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, se déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique et un guerrier; un prince qui savait bien choisir ses ministres et ses généraux, et qui pouvait se passer d'eux, grand général lui-même et grand ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres en sa faveur; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors: tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail et sur les armes; cet Etat qui, toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, et la fait servir à sa grandeur; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, et servait la maison de ses anciens oppresseurs; ce peuple, autrefois le rival et le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux-mêmes qui ont affaibli son commerce, et refusait l'alliance et la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France et d'Autriche, entre l'Espagne et l'Angleterre, mais la défiance l'aveugla, et ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant, qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations et le vôtre soit libre; que la fille de *Charles VI* jouisse de l'héritage immense de ses pères; mais aussi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime; que Gènes ne soit point opprimée; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient, et dont elle ne peut jamais abuser : ces proposi-

tions étaient si modérées, si équitables, si désintéressées si pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; et quand elle se montre, on la prend d'abord pour de la fausseté, ou pour de la faiblesse.

Il faut donc combattre, sans que tant de nations liguées sussent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arrosée du sang des nations ; et lorsque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille, lorsque la cause de tant de divisions ne subsistait plus, les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait assiégées s'étaient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournai, avec son fils, son unique espérance et la nôtre. Il faut combattre contre une armée supérieure, dont les Anglais fesaient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse et la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguste* ; c'est la première depuis *Saint Louis*, qu'un roi de France ait gagnée en personne contre cette nation belliqueuse et respectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse, à quoi tenait-elle ? C'est-ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'histoire déposera que, sans la présence du roi, la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repoussés les uns après

les autres; le poste important d'Antouin avait commencé d'être évacué; la colonne anglaise s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, fesant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvait ni ralentir, ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs, qui ne craignaient que pour ses jours, s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée? Qui ne sait à quel excès la présence du souverain enflamme notre nation, et avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite, le roi regardait ses guerriers, et ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles, combien de blessés restent confondus parmi les morts, combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de misérables dépouilles, couvertes de sang et de fange; ceux-mêmes qui sont secourus, le sont souvent d'une manière si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte: mais après la bataille de Fontenoi, on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans, et tous les blessés furent secourus comme s'ils l'a-

vaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté, l'abondance de ces maisons que la charité élève avec tant de frais, et qu'elle entretient dans le sein de nos villes tranquilles et opulentes, n'étaient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les ennemis prisonniers et blessés devenaient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne succéda si promptement à tant de valeur.

Les Anglais sur-tout en furent touchés; et cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'est devenue de notre magnanimité. Ainsi un prince, un seul homme, peut, par son exemple, rendre meilleurs ses sujets et ses ennemis même: ainsi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine; et si vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoi, les nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, et de la lui faire acheter chèrement; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à son secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe: il propose un congrès; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure; il suffit

que

que celle des peuples le soit par lui. Le croira-t-on dans la postérité? c'est le vainqueur qui demande la paix, et c'est le vaincu qui la refuse. *Louis XV* ne se rebute pas; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires; mais ce n'est que par une formalité vaine; on se défie de ses offres: les ennemis lui supposent de vastes projets, parce qu'ils osaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui, devant les princes de son sang, devant tous les généraux qui les assiègent. Des places qui avaient autrefois résisté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêlle, à Rocoux, à Laufelt; on trouve par-tout les Anglais, qui se dévouent, pour leurs alliés, avec plus de courage que de politique; et par-tout la valeur française l'emporte; ce n'est qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux, ces illuminations, ces monumens passagers de la gloire, devenus un spectacle commun, n'attiraient plus l'empressement de la multitude rassasiée de succès.

Quelle est la situation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre si longue, et qui avait été deux ans si malheureuse?

Ce général étranger, naturalisé par tant de victoires, aussi habile que *Turenne*, et encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie, où les obstacles sont beaucoup plus grands, où la nature oppose tant de

barrières, où les batailles sont si rarement décisives, et cependant les ressources si difficiles, on se soutenait du moins après une vicissitude continuelle de succès et de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades, par l'escalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux passages du Pô.

Un chef actif et prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, et qui discute les plus petits détails; ce général qui, après avoir sauvé l'armée de Prague, par une retraite digne de *Xenophon*; venait de délivrer la Provence, disputait alors les Alpes aux ennemis, les tenait en alarmes, les avait chassés de Nice, mettait en sureté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout respire la grandeur, la hauteur et les grâces; cet homme qui serait encore distingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler, soutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais et les Anglais. Le roi d'Espagne, inébranlable dans son alliance, joignait à nos troupes ses troupes audacieuses et fidelles, dont la valeur ne s'est jamais démentie. Le royaume de Naples était en sureté. *Louis XV* veillait à la fois sur tous ses alliés, et contenait ou accablait tous ses ennemis.

Enfin, par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'était épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohême et dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé, ni par ces dépenses immenses

qu'exigeaient nos nombreuses armées. L'Autriche et la Savoie, au contraire, ne se soutenaient que par les subsides de l'Angleterre; et l'Angleterre commençait à succomber sous le fardeau, son sang et ses trésors se perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les siens; la Hollande se ruinait et s'enchaînait par opiniâtreté; des craintes imaginaires lui fesaient éprouver des malheurs réels; et nous victorieux et tranquilles, nous regardions de loin, dans le sein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelques grands qu'ils fussent, parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires, et établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles) aucun ministre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux; et quand, sur quelques difficultés, le parlement a fait des remontrances à son maître, on a cru voir un père de famille qui consulte, sur les intérêts de ses enfans, les interprètes des lois.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien; crédit fondé à la fois sur l'industrie et sur la probité, qui se perd si aisément, et qui ne se rétablit plus quand il est détruit. (*) C'était un des prodiges de notre siècle; et ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez: nous y étions accoutumés, comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de

(*) M. de *Marmontel*.

places assiégées, ont été semblables à des villes policées, où règnent l'ordre, l'affluence et la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées étaient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeste, vous pardonnez sans doute, si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la patrie? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient d'un concert unanime, la main qui les dirige est celle d'un grand-homme: peut-être cesserait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin et jaloux la justice qui leur est rendue.

Grâce à cette administration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur si cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le ministre n'a ignoré, ni laissé ignorer au prince, aucune belle action du moindre officier; et toutes nombreuses, toutes communes qu'elles sont devenues, jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie? il n'en est point; et si le cœur du maître n'est pas sensible, on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, plusieurs d'entre vous verront, dans leurs voyages, ces terrains que *Louis XV* a rendus si célèbres, ces plaines sanglantes que vous ne connaissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont

(*) M. *Duvernei.*

célébré des victoires si chèrement achetées; quand vous aurez reconnu la place où tant de héros sont morts pour vous, versez des larmes sur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes, qui étaient ses champs de victoire: *Le colonel de mon régiment a été tué; vous connaissez trop, Sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre est honorable, et pour qui l'écrit, et pour qui la reçoit! O hommes! apprenez d'un prince et d'un roi ce que vaut le sang des hommes, apprenez à aimer.

Quel préjugé s'est répandu sur la terre, que cette amitié, cette précieuse consolation de la vie, est exilée dans les cabanes, qu'elle se plaît chez les malheureux! O erreur! l'amitié est également inconnue, et chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, et chez les heureux souvent endurcis, et dans le travail des campagnes, et dans les occupations des villes, et dans les intrigues des cours. Par-tout elle est étrangère: elle est, comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées; et lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir! Puissent ceux qui croient que dans les cours, l'intrigue ou le hasard distribue toujours les récompenses, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ses victoires! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, et où le héros se peint, *j'ai perdu un honnête homme et un brave officier.*

que j'estimais et que j'aimais. Je sais qu'il a un frère dans l'etat ecclésiastique, donnez-lui le premier bénéfice, s'il en est digne, comme je le crois.

Peuples, c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au-dehors et votre tranquillité au-dedans, voyez les arts protégés au milieu de la guerre; comparez tous les temps; comptez-les depuis *Charlemagne*, quel siècle trouverez-vous comparable à notre âge? Celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV*, depuis la paix de Vervins; et encore quel affreux levain restait des discordes de quatre règnes? Les belles et triomphantes années de *Louis XIV*; mais quels malheurs les ont suivies? et puisse notre bonheur être plus durable! Enfin, vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur et de félicité répandues dans plus de neuf siècles; tant le bonheur public est rare, tant le chemin est lent, qui mène en tout genre à la perfection, tant il est difficile de gouverner les hommes et de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien, et nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque,) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste et puissante machine si habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'Etat et l'épée, ne trouva point dans ses ports, de ces flottes nombreuses, de ces grands établissemens de marine, qui sont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance et une si longue ap-

plication. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire et à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait; nous avons même armé plus de vaisseaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle encore *Puissance maritime*; mais il n'était pas possible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer, regarde depuis si long-temps cet empire comme le seul fondement de sa puissance, et comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire; ce qui est nécessaire à un Etat, est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande a ses navires marchands, la Grande Bretagne ses armées navales, la France ses armées de terre.

Le ministre, qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre. était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets, le moment qui fuit, et l'éternité. Il avait su long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voisins toujours prêtes à couvrir les mers, et à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verraient plus la guerre; mais DIEU, qui prolonge et retranche à son gré nos années. frappa *Charles VI* avant lui; et cette mort imprévue, com-

me le font presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cents mille morts. Enfin, la sagesse de ce vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son désintéressement personnel méritaient nos éloges, et son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté à la puissance de l'Etat ce rempart de vaisseaux, cette force qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : et que n'aurait-on point exécuté ? Le héros aussi admirable qu'infortuné, qui aborda seul dans son ancienne patrie, qui seul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; et ce prince supérieur à *Gustave Vasa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes ressources nous manquassent, notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils eussent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a souffert, et n'a jamais été interrompu ; nos grands établissemens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, et tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses on vole de la victoire de Laufelt aux bastions de Berg-op-zoom. On savait que les *Requesens*, les *Parme*, les *Spinola* ces héros de leur siècle, en avaient tour à tour levé le siége. *Louis XIV* lui-même, dont

dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Coborn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer et une armée entière la défendaient: *Louis XV* en ordonne le ſiége, et nous la prenons d'aſſaut. Le guerrier, qui avait forcé Oczakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontière de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre; ſecrets au-deſſus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis, et qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe penſe que *Louis XV* ceſſera d'être ſi facile; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute et qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pû pour la lui inſpirer. Ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés et fumans de ſang: il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offrait dans ſes premières proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore; il était trop peu vraiſemblable: on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer; on tremble, et on s'aigrit: le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine, que le vainqueur eſt conſtant dans ſa clémence. Qui aurait jamais crû que cette opiniâtreté eût pu ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces cli-

mats glacés, qui naguère n'étaient connus que de nom? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga et de la mer Caspienne dussent être appelés aux bords de la Meuse? Ils viennent cependant; et cent mille hommes qui couvrent Mastricht, les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais, tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue et si pénible, le général, chargé du destin de la France, confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers l'armée ennemie? comment Mastricht est-il tout d'un coup assiégé en leur présence? par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés? Mastricht est aux abois; on tremble dans Nimègue; les généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu; toutes les ressources leur manquent à la fois; il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous imposerez-vous? disent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai présentées depuis quatre années, et que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu. Il en signe les préliminaires: le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors; et les plus sages de nos ennemis s'écrient: Le père de la France est donc le père de l'Europe!

Les Anglais sur-tout, chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur, quand elle est tranquille, rendent comme nous justice à la

vertu : eux qui s'irritèrent si long-temps contre la gloire de *Louis XIV*, chérissent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement couvrir du moindre doute ? On s'était proposé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! nous devons des actions de grâces. Quel est le citoyen, qui en voyant cet homme si grand et si simple, ne doive s'écrier du fond de son cœur : Si la frontière de ma province est en sureté, si la ville où je suis né est tranquille, si ma famille jouit en paix de son patrimoine, si le commerce et tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'est à vous, c'est à vos travaux, c'est à votre grand cœur que je le dois !

Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur se contente de la justice qu'il fait rendre à ses alliés ? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes ? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui, il le pouvait sans doute : mais lequel vaut le mieux pour un roi de France, et pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à sa grandeur, en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde et de haine, ou bien de se contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui sem-

blaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalousie fesait saigner, en devenant l'arbitre des nations si long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même, et que les rois à venir lui ressemblent?

ELOGE FUNEBRE
DES OFFICIERS
Qui sont morts dans la guerre de 1741.

Un peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enseigna tous les arts et même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Gréce enfin, parmi ses institutions qu'on admire encore, avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuse et humaine, digne de nous! pourquoi ne la suivrions-nous pas? nous longtemps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui, ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il est juste sans doute, il importe au genre-humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, et ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans et si chers quand ils sont rendus à la personne; si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'est point touché, quand la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes, et que dans un discours composé, et dans une division forcée, on s'épuise en éloges

vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, et qui fut digne de célébrer le grand *Condé!* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui: Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, et à qui nous devons une grandeur et une félicité long-temps inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'Etat! vivez éternellement: mais ſur tout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires; c'eſt ſur vos corps déchirés et palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, et qu'ils ont monté à tant de remparts; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités et tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heu-

reuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, et le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles et inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs et nos faibleſſes, nous feſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches et de condamnations; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrètes complaiſances des cœurs ; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand et ſi univerſel; contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible et vaſte tombeau?

Des bords du Pô juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage et de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, et ils changent de maîtres: ils s'expoſent à un ſupplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, et ſouvent le ſoldat qui s'était rangé naguère ſous les enſeignes de ſa patrie, répand ſans remords le ſang de ſes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheu-

reuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle et féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires, et pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble, marchant avec ordre sous un grand capitaine, ils forment le spectacle le plus fier et le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'officier, idolâtre de son honneur et de celui de son souverain, bravant de sang-froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage par-tout autour de lui ; né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre ; aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, et plus encore par les grâces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaissent nos officiers ; elles avouent sur-tout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs grâces et leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens ; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans ; eux qui

donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette marche mémorable, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible et non moins hasardeuse. On les a vus, sous un prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature, l'art et la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Escaut et de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions et ces tribuns des légions romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être, dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe. quand la Grèce fut amollie et désunie, et quand les autres peuples étaient encore des barbares destitués de bonnes lois, sachant combattre, et ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts et de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur et législateur; soit que l'on considère tant de connais-

ſances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immenſe et habile, qui embraſſe les deux mondes; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déſerts ſous les conſuls et ſous les *Céſars*; ſoit qu'on jette les yeux ſur ces armées nombreuſes et diſciplinées, qui défendent vingt royaumes policés; ſoit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agiſſante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalouſie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, et qui anime leurs travaux, ſert encore à élever l'Europe au-deſſus de ce qu'elle admirait ſtérilement dans l'ancienne Rome, ſans avoir ni la force ni même le déſir de l'imiter.

Mais de tant de nations en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, et parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon pays; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon ſouverain; et l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux et de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever, je l'avoue: oui on eſt excité en

tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois et si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'enthousiasme à la tiédeur, et de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout, et au plaisir même pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, et de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois; au milieu de tant de voluptés, si accumulées et si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés et si peu considérés; enivrés et assoupis dans la sécurité et dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard, pour censurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou six cents familles du royaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, et redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût: Et si dans les repas qui succèdent aux spectacles,

on parle un moment des morts qu'on a connus; c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts, quand on ne devrait se souvenir que de leur perte; ou même en exerçant contr'eux ce facile et malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines, a suspendu le progrès de nos armes, alors tout est désespéré; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusque dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse. (a) Et savons-nous quels étaient ses desseins, ses ressources? Et pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup-d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu? Celui que vous accusez a pu se tromper; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi? nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en saisissant une barque persane, l'arrêtait encore vainement avec les dents! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exilles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu

(a) Le chevalier de *Belle Isle*.

prouvés et beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Le jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exilles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi et pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique et du Latium ? et tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sureté, les immolaient sans danger et sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée et si mal conduite, et dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile et la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers*, (*b*) un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, et qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, et unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits et les noms doivent être

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

sans cesse dans notre bouche ! que de terrains arrosés du plus beau sang, et célébres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans ? On voit encore les remparts de Namur, et ces châteaux qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende, qui jadis soutenait des siéges de trois années, et qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste et intrépide *Luttaux*, (c) chargé d'années et de services, déjà blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*, et ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est-là que le colonel des gardes-françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette

(c) Lieutenant-colonel des gardes, et lieutenant-général.

journée meurtrière, et périt en fesant des souhaits pour le monarque et pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable. (*d*)

O qu'alors les places des péres deviennent à bon droit l'héritage des enfans! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournai un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur et la prudence, ayant emporté les membres sanglans et dispersés du colonel de Normandie, ce régiment est donné le jour même à son jeune fils, et ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale, qui porte le nom de *Dillon*; a vu les enfans et les frères succéder rapidement à leurs péres et à leurs frères tués dans les batailles; ainsi le brave d'*Aubeterre*, le seul colonel tué au siége de Bruxelles, fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, est devenu le juste partage du guerrier qui, à peine au sortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocoux. (*e*) Son père marcha à côté

(*d*) Le marquis de *Fénélon*, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

(*e*) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec son fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits: il est mort à Gènes, et son fils a eu son gouvernement de Flandres.

de lui à la tête de son régiment, et lui apprit à commander et à vaincre; la mort qui respecta ce père généreux et tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes sous une forme différente; c'est-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, et emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô et sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse et du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, (*f*) tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions, et qui avait été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de sa famille, cultivait les lettres et les armes, et dont l'esprit égalait la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encore leur malheur. Ici une mère et une épouse

(*f*) Le marquis de *la Faye* tué à Gènes.

veulent

veulent partir pour aller secourir en Flandre un jeune héros dont la sagesse et la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du dauphin, et semblaient lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie, et on leur dit : Il est mort. (g) Quel moment, quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangère, quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie ! (h)

Une mère vole sans s'arrêter en Flandre, dans les transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. (i) Déjà dans la bataille de Recoux elle avait vu son corps percé et déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encore trop heureuse : elle rend grâce au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits et de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle, sauvait les restes de notre armée et les dérobait à la poursuite d'un ennemi que le nombre et la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maison de *Rupelmonde*, cet officier si instruit et si aimable qui

(g) Le comte de *Froulai*. (h) Le comte de *Bavière*.
(i) Le marquis de *Ségur*, depuis ministre de la guerre.

avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, et qui réunissait l'intrépidité de l'ame, la solidité et les grâces de l'esprit, à la douceur et la facilité du commerce; il laisse dans les larmes une épouse et une mère digne d'un tel fils; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux et frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante et si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles et sensibles; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez *bons mots*, et qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible et barbare; ou plutôt, s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets, et quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer?

Que sur-tout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, et les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité et de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, et de plus affreux dans la mort; voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes, et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids et ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus

fauſſes que délicates dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur: qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraies de nos grandeurs et de nos pertes, de ces éloges ſincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent; je ne me laſſerai point de jeter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs; j'éléverai encore ma faible voix; je dirai: Ici a été tranchée dans ſa fleur la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combattent ſous nos étendards, dont le père a protégé les arts à Florence ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauvau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante: *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, et laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui? Ainſi périſſent d'une mort violente, à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage et ſa gloire; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

O deſtin! ô fatalité! nos jours ſont comptés; le moment éternellement déterminé arrive, qui

(*k*) Le marquis de *Beauvau*, fils du prince de *Craon*.

anéantit tous les projets et toutes les espérances. Le comte de *Bissy*, prêt à jouir de ces honneurs tant désirés par ceux-mêmes sur qui les honneurs sont accumulés, accourt de Gènes devant Mastricht, et le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il est la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire et de deuil, tu ne frappes pas seulement par des traits rapides qui portent en un moment la destruction ! que de citoyens, que de parens et d'amis nous ont été ravis par une mort lente que les fatigues des marches, l'intempérie des saisons, trainent après elles !

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi, toujours conduit par des héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Laufelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces jeta dans ton sein les semences de la mort, que mes tristes yeux ont vu depuis se développer : familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de souffrances au-dedans et au-dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, et cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes et le plus tranquille.

On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, si le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié, et embelli par les charmes de la plus touchante poésie. Je n'étais point surpris que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres et la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles et simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage ; si tu méprisais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses ? et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? Je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié : à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux et dont on a toujours à se

plaindre, mais de cette amitié solide et courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'Etat, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation, sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison est M. de *Vauvenargues*, longtemps capitaine au régiment du roi. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent, méditent les maximes suivantes :

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'est ainsi que sans le savoir il se peignait lui-même.)

La conscience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faiblesse à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oserais conseiller qu'on lût les maximes qui suivent celles-ci et qui les expliquent.)

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

On voit, ce me semble, par ce peu de pensées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti, de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de plus sage que son chapitre sur le bien et sur le mal moral. Je ne dis pas que tout soit égal dans le livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion, je n'en

connais guère qui soit plus capable de former une ame bien née et digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laissé, c'est que je l'ai vu méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases et le faux bel-esprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici, page 69, est une épître de M. de *Marmontel*, production de sa jeunesse, où l'on trouve une philosophie et des vers dignes de son maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues*, les jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens de tous les hommes qui avaient quelque célébrité, et s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les erreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces pères se présente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici, dit le philosophe ? Je viens de la part de DIEU, répondit le jésuite. *Vauvenargues* le chassa, puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.

L'ouvrage de *Vauvenargues*, imprimé après sa mort, est intitulé : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

Les éditeurs, pour faire passer les maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une *méditation* et une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur, qui dans une dispute sur *Bossuet* avec ses amis, avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majesté et avec enthousiasme sans y croire. On le défia de le prouver, et c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres.

ELOGE

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET. (*)

1754.

CETTE traduction que les plus savans hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*; lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, et qu'elle possédât ce que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai, elle avait auparavant donné au public une explication de la



(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton* par madame la marquise du *Châtelet*.

philosophie de *Leibnits*, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence: elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que *Leibnits* n'eut jamais, et dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnits* intelligibles, son esprit, qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches: son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes*, et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système, elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres, *nullius in verba*; et c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis et des systèmes qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune

vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime géométrie, ou ſur des expériences inconteſtables. Ses conjectures, qu'il a haſardées à la fin de ſon livre, ſous le nom de *recherches*, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, et il ſerait preſque impoſſible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui; et il n'eſt plus permis de prétendre à être phyſicien ſans les connaître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce livre comme un ſyſtème, c'eſt à dire comme un amas de probabilités qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un aſſez abſurde pour ſoutenir la matière ſubtile et la matière cannelée, pour dire que la terre eſt un ſoleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière ſubtile fait la peſanteur, pour ſoutenir toutes ces autres opinions romaneſques ſubſtituées à l'ignorance des anciens, on dirait: Cet homme eſt cartéſien; s'il croyait aux monades, on dirait, il eſt leibnitzien; mais on ne dira pas de celui qui ſait les élémens d'*Euclide* qu'il eſt euclidien; ni de celui qui ſait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent qu'il eſt galiléiſte: auſſi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infiniteſimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation,

ne font point appelés newtoniens : c'eſt le privilége de l'erreur de donner ſon nom à une ſecte. Si *Pluton* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enſeigné ; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait ſous différens étendards ; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénoniſtes, en attendant qu'il y eût des ſages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philoſophes qui ont joint leurs connaiſſances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance et de préjugé. Ceux qui ſavent peu et ceux qui ſavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre choſe que combattre *Deſcartes*, à peu-près comme avait fait *Gaſſendi*. Ils entendirent parler de ſes découvertes, et ils les prirent pour un ſyſtème nouveau. C'eſt ainſi que quand *Harvey* eut rendu palpable la circulation du ſang on s'éleva en France contre lui : on appela *harvéiſtes* et *circulateurs* ceux qui oſaient embraſſer la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que *Newton* avait faites ſur la lumière qui n'aient eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univer-

felle de la matière ayant été démontrée ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de *Descartes* : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, et quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, et qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre

dans le monde toutes ces connaiſſances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'eſt un ouvrage au-deſſus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla ſur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; et quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait, et le corrigeait. Ce n'eſt pas tout; il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe: il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un-autre. M. *Clairaut* feſait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; et ce qui le ſerait du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandait de ſi grandes lumières, et un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouſe de ſa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paraître mépriſer ce qu'on ſouhaite, et à vouloir paraître ſupérieure à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher, et qu'on n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation qui la détermina, quelques jours avant ſa mort, à dépoſer à la bibliothèque du roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle, et jamais perſonne ne mérita moins qu'on dît d'elle: C'eſt une femme ſavante. Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, et jamais elle n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpèce de tribunal, où l'on juge ſon ſiècle, par lequel en récompenſe on eſt jugé très-ſévèrement. Elle a vécu long-temps dans des ſociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de *Newton*: on la prenait pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnaît quelquefois de la rapidité et de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différends; dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire, la philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vue un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête et ſans aucun ſecours, en préſence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la ſuivre.

Née avec une éloquence ſingulière, cette élo-

quence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse et la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Pascal* et *Nicole* que comme M^dme^ de *Sévigné* : mais cette fermeté sévère, et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéïde, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le *Tasse* et *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, et que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites, dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout, et qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du temps, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir; et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire: et le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur, sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont

connue particulièrement, et qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit et la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte suâ.*

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher, et par un mélange singulier de sentimens, qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; et la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur et de sa fermeté ; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentaient doublement sa perte par leur propre affliction et par ses regrets, et admiraient en même temps la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquise du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Institutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces institutions sont adressées à son fils, depuis ambassadeur en Angleterre et colonel du régiment du roi. 2° Une pièce sur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres physiques de M. de *Voltaire* (page 257.) 3°. Un traité manuscrit sur le bonheur, le seul peut-être des ouvrages sur cette question qui ait été écrit sans prétention, et avec une entière franchise.

ÉLOGE

DE

M. DE CREBILLON.

1762.

M. DE CREBILLON avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant aſſez tard à la poéſie dramatique. Il fut dans ſa jeuneſſe homme de plaiſir et de bonne compagnie, et ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il compoſa ſa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'eſprit et de génie. Il donna en 1705 ſon Idoménée.

IDOMENÉE.

CETTE tragédie eut treize repréſentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre pluſieurs ſpectacles, tels que la comédie italienne et la foire : il fallait environ vingt repréſentations pour conſtater le ſuccès paſſager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de repréſentations comme un ſuccès aſſez rare, ſoit que l'on commence à être raſſaſié de tragédies, dans leſquelles on a vu ſi ſouvent des déclarations d'amour, des jalouſies et des meurtres ; ſoit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufreſne*,

ſubjugue l'attention du public ; ſoit qu'enfin la multitude des ſpectacles faſſe tort au théâtre le plus eſtimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'Idoménée ; mais elle n'eſt point reſtée aû théâtre : l'intrigue en était faible et commune, la diction lâche, et toute l'économie de la pièce trop moulée ſur ce grand nombre de tragédies languiſſantes qui ont paru ſur la ſcène et qui ont diſparu.

ATRÉE.

En 1707, il donna Atrée, qui eut beaucoup plus de ſuccès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier et plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'eſt cependant pas plus que le cinquième de la Rodogune ; car certainement *Cléopâtre* en aſſaſſinant un de ſes fils, et en préſentant du poiſon à l'autre, n'ayant à ſe plaindre d'aucun des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée*, à qui ſon frère a enlevé ſa femme. Ce n'eſt donc point parce que la coupe pleine de ſang eſt une choſe horrible, qu'on ne joue plus cette pièce ; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de ſpectateurs, et les remplirait de cette ſombre et douloureuſe attention qui fait le charme de la vraie tragédie. Mais le grand défaut d'Atrée, c'eſt que la pièce n'eſt pas intéreſſante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuſe méditée de ſang-froid ſans aucune néceſſité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans

ne touche perſonne ; il faut qu'un grand crime ſoit néceſſaire, et il faut qu'il ſoit commis dans la chaleur du reſſentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils repréſentèrent la vengeance d'*Atrée* ſuivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour inſipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'eſt l'incorrection du ſtyle. Il y a beaucoup de ſolécifmes et de barbariſmes, et encore plus d'expreſſions impropres. Dès les deux premiers vers il péche contre la langue et contre la raiſon.

„ Avec l'éclat du jour, je vois enfin paraître
„ L'eſpoir et la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un eſpoir avec l'éclat du jour ? comment voit on paraître la douceur ? Le plus grand défaut de ſon ſtyle conſiſte dans des vers bourſoufflés, dans des ſentences qui ſont toujours hors de la nature.

„ Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux ;
„ Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance ;
„ Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

La *Fontaine* a dit auſſi heureuſement que plaiſamment ;

„ Je ſais que la vengeance
„ Eſt un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie ?

Thieste y raconte un ſonge qui n'eſt au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation abſolument inutile au nœud de la pièce : à quoi ſert

„ Une ombre qui perce la terre ?

un ſonge

„ Qui fuit par un coup de tonnerre ! „

Ce ſont de grands mots qui étourdiſſent les oreilles. *Les ſonges de la nuit qui ne ſe diſſipent que par le jour qui les ſuit, ſont d'infortunés préſages qui aſſerviſſent ſon ame à de triſtes images.* Tout cela n'eſt ni bien écrit ni bien penſé.

On y voit une foule d'expreſſions vagues, rebattues, et ſans objet déterminé; comme :

„ Athène éprouvera le ſort le plus funeſte.
„ Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte.
„ Pour venger l'affront le plus funeſte.
„ Allez que votre bras à l'Attique funeſte.
„ Ne comptez-vous pour rien un amour ſi funeſte ?
„ Quoi tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte.
„ Tes ſoupçons et ta haine funeſte.
„ Puis-je encor m'étonner d'une ardeur ſi funeſte ?
„ Ce billet ſeul contient un regret ſi funeſte.
„ Dans un jour ſi funeſte.

Cette rime oiſeuſe tant de fois répétée n'eſt pas la ſeule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce eſt écrite avec dureté. Les vers ſont ſans harmonie, la verſification négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas ſu toujours bien écrire et faire dire

aux perſonnages ce qu'ils devaient dire. Il eſt vrai que tous ces devoirs ſont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers, il faut ſavoir faire des vers; il faut poſſéder parfaitement ſa langue, ne ſe ſervir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni commun, ni trop ſingulier. Je ne parle ici que du ſtyle. Les autres conditions ſont encore plus néceſſaires et plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite; et peut-être n'eſt-il pas poſſible que l'eſprit humain en produiſe jamais. L'art eſt trop vaſte, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop ſtérile, et les rimes en trop petit nombre. C'eſt bien aſſez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui faſſent pardonner les défauts.

ELECTRE.

Electre, jouée en 1708, eut autant de repréſentations qu'Atrée; mais elle eut l'avantage de reſter plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède*, qui fut le mieux joué, était auſſi celui qui en impoſait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* eſt étranger à la pièce, et qu'un inconnu obſcur, qui fait le perſonnage principal dans la famille d'*Agamemnon*, gâte abſolument ce grand ſujet en aviliſſant *Oreſte* et *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreſte* un homme fabuleux ſous le nom de *Thidée*, et qui le donne pour fils de *Palamède*, a paru trop peu vraiſemblable. On ne peut concevoir comment *Oreſte*,

ſous

ſous le nom de *Thidée*, ayant fait tant de belles actions à la cour d'*Egiſte*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes, comment ce héros connu par ſes victoires eſt ignoré de *Palamède*:

On a ſur-tout condamné la *partie quarrée* d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thieſte*, et d'*Iphianaſſe* avec *Thidée*, qui eſt enfin reconnu pour *Oreſte*. Ces amours ſont d'autant plus condamnables, qu'ils ne ſervent en rien à la cataſtrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'eſt une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuſe cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même ſignifie *ſans faibleſſe*, et qui eſt repréſentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre ſentiment que celui de la vengeance de ſon père.

C'eſt le peu de connaiſſance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuiſſance de fournir cinq actes dans un ſujet ſi noble et ſi ſimple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuſe reſſource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'Electre de M. de *Crébillon*. On ſouhaiterait en général que la diction fût moins vicieuſe, le dialogue mieux fait, les penſées plus vraies.

Electre commence à s'adreſſer à la Nuit comme dans un couplet d'opéra; elle l'appelle *inſenſible témoin de ſes vives douleurs*, *elle ne vient plus lui confier ſes pleurs*, et elle lui confie qu'elle aime *Itis*: elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage*: et le moment d'après elle avoue à la Nuit que

le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur : mais Arcas ne vient pas*, dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* et avec cette Nuit ? Il n'y a là nulle suite d'idées, nul art, nulle connaissance de la manière dont on doit sentir et exprimer ; *Arcas* lui dit :

„ Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
„ Flattez plutôt d'Itis l'audacieuse flamme ;
„ Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
„ Peut-être nous verrons Oreste de retour.

Ces vers et presque tous ceux de la pièce sont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaison. *Itis* se présente à *Electre*, et lui dit :

„ Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
„ Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
„ Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
„ Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
„ Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
„ Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
„ Ah ! par pitié pour vous, princesse infortunée,
„ Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
„ Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Ce ne sont pas là les vers de *Sophocle*. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand *Electre* dit à sa mère :

„ Moi, l'esclave d'Egiste ! ah, fille infortunée !
„ Qui m'a fait son esclave, et de qui suis-je née ?
„ Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? etc.

C'était-là le véritable sujet de la pièce ; c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut souffrir, après ces mouvemens de terreur et de pitié, qu'*Oreste* vienne faire une déclaration d'amour à *Iphianasse*, et qu'il dise:

„ Peut-être à cet honneur aurai-je pu prétendre
„ Avec quelque bonheur et l'amour le plus tendre.
„ Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
„ N'ont point tenté ce cœur charmé de vos attraits;
„ Qui trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
„ En dit moins qu'il n'en sent, et plus qu'il n'en doit dire.

Et l'autre lui répond:

„ Un amant comme vous, quelque feu qu'il inspire,
„ Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

Ces discours de roman, mis en vers si lâches et si faibles, dépareraient trop une pièce, qui serait d'ailleurs bien faite et bien écrite. Mais quand on voit des vers tels que ceux-ci:

„ Ah que les malheureux éprouvent de tourmens!
„ D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
„ Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
„ Doit braver des mortels la crédule faiblesse!
„ J'ai fait peu pour Egiste, et de quelque succès
„ Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
„ Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
„ Connaissez-vous ce guerrier redoutable,
„ Pour le tyran d'Argos, *rempart impénétrable*?
„ Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.

Quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de sens, ou languissans par des épi-

thètes inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec *Boileau* :

„ Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin
„ Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer, quand une versification si vicieuse dans tous les points, n'a guère d'autre mérite que de soutenir par quelques descriptions ampoulées un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir, il y avait assez de beautés pour faire réussir la pièce. Les rôles d'*Electre* et de *Palamède* ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'*Electre* et d'*Oreste* fesait un grand effet : et si le style en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique qui méritaient des applaudissemens.

DIGRESSION

Sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre et de Rhadamiste.

TANDIS qu'après le succès d'Atrée et d'Electre, il semblait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie française, il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* et de *Rousseau*. Il fit contre *la Motte* et contre les amis de cet auteur, qui s'assemblaient souvent au café de la veuve *Laurent*, une satire, dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quel-

que animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue. L'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe. *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau. *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grâce et de sel. Il la récitait volontiers chez *Ogbières*; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Rousseau* qui sollicitait la place de l'académie :

„ Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
„ De ses poisons le louvre infectera,
„ En tel mépris cetui corps tombera,
„ Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelque succès passager. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Rousseau*, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, et par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café et celle du Capricieux avaient été très-mal reçues : celle du Flatteur était froide, et n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, *la Motte* eut la place, et *Rousseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Rousseau*, qui fit

une ſatire intitulée *Epître à Marot*, dans laquelle on trouve de très - jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne ſont que bizarres, et qui ſont remplis d'injures groſſières et de termes haſardés et impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café de marouffles ; et il parle ainſi de *Crébillon* :

„ Comment nommer ce froid énergumène,
„ Qui d'Hélicon chaſſé par Melpomène,
„ Me défigure en ſes vers oſtrogos,
„ Comme il a fait rois et princes d'Argos.

Après cette ſatire, *Rouſſeau* n'oſa plus remettre les pieds au café de la *Laurent*, où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'aſſemblaient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes et de chanſons. Toute cette guerre divertiſſait le public aux dépens des parties belligérantes; et c'était le ſeul fruit qu'on en pût retirer.

La choſe devint ſérieuſe quand *Rouſſeau* eut fait cinq couplets atroces, ſur un air d'opéra, contre la plûpart de ſes ennemis. Ces couplets, qu'il récita imprudemment, devinrent publics. Malheureuſement pour lui, un nommé *Debrie*, qui était devenu ſon ami et ſon confident, lui conſeilla de faire de nouveaux couplets, et de les envoyer par des inconnus aux intéreſſés mêmes. On ne pouvait donner un conſeil plus déteſtable; il ſemblait même qu'il fût dicté par la haine : car *Rouſſeau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plûs violentes, dans leſquelles il l'avait traité de *feſſe - Matthieu*. Cependant il eſt vrai que *Debrie* haïſſait encore plus tous ceux

qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent*, et s'étant réconcilié avec *Rouſſeau*, auquel même je ſais qu'il prêta quelque argent, non-ſeulement il lui conſeilla de faire les couplets qui commencent ainſi,

„ Que de mille ſots réunis
„ Pour jamais le café s'épure „
„ Que l'inſipide Dionis
„ Porte ailleurs ſa plate figure.

mais il en porta lui-même une copie chez *Ogbières*, qui eut la diſcrétion de la jeter au feu. C'eſt-ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce ſcandale, et qui conjura le ſieur *Ogbières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ſes mœurs d'une manière affreuſe, qui lui fit même aſſez de tort, et qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes ſont injuſtes. Il faut remarquer que *Rouſſeau* ayant ſu par *Debrie* que le ſuiſſe *Ogbières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan et les galères, plaça *Ogbières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela eſt ſi vrai; que dans le procès criminel que *Rouſſeau* oſa intenter au ſieur *Saurin*, géomètre de l'académie des ſciences, au ſujet de ces couplets infames, *Debrie* fut le ſeul qui accompagna *Rouſſeau* devant les juges. Ils pourſuivirent enſemble l'affaire entamée pour perdre les ſieurs *Saurin* et

la Motte; et lorsque *Rousseau* fut condamné unanimement par le châtelet et par le parlement, ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce sont-là des faits de la vérité la plus incontestable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'est pu trouver quelques personnes assez dépourvues de raison et d'équité, pour soutenir que *la Motte*, *Saurin* et un joaillier nommé *Malafaire* avaient fait ensemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rousseau*.

M. de *Crébillon* savait à n'en pouvoir douter que *Rousseau* était l'auteur de tout; *Ogbières* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il est indubitable que non-seulement *Rousseau* fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuser un innocent. La haine l'aveuglait; c'était-là sa passion dominante. Il y joignit l'hypocrisie; car dans le cours du procès même, il fit une retraite au noviciat des jésuites sous le père *Sanadon*; et retiré à Bruxelles, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahissait et livrait à ses créanciers le sieur *Medine*, qui l'avait secouru dans ses plus pressans besoins. Ce sont encore des faits dont on a la preuve. Il ne cessa de faire à Bruxelles des épigrammes, bonnes ou mauvaises, contre les mêmes personnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin*, et contre *Crébillon*, qu'i désigne sous le nom de *Lycophron*.

Il

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé ses aïeux chimériques, et contre l'abbé *Dubos*, secrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela est imprimé.

Il reste à savoir si de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne sont que des déclamations de rhétorique, de quelques pseaumes au-dessous des cantiques d'*Esther* et d'*Athalie*, et de quelques épigrammes dont le fond n'est jamais de lui, et dont presque tout le mérite consiste dans des turpitudes. Je voudrais seulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palamède* et de *Rhadamiste* à traiter. Il aurait été infiniment au-dessous de M. de *Crébillon*. Qu'on en juge par toutes ses pièces de théâtre, et en dernier lieu par les *Aïeux chimériques* et par l'*Hypocondre*; on voit un homme absolument sans invention et sans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime et du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ses ouvrages qui aille au cœur; et on peut conclure, par le froid qui régne dans tous ses drames, qu'il était incapable de faire une scène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié son style, je ne balancerais pas à le placer, malgré ses défauts, infiniment au-dessus de *Rousseau*; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues, il est certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* et d'*Esther* sont ce que nous avons de meilleur en ce genre: mais approchent-ils d'une seule scène bien faite?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE eſt la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue eſt tirée toute entière du ſecond tome d'un roman aſſez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, et eut trente repréſentations. Elle eſt pleine de grands traits de force et de pathétique. On trouva, il eſt vrai, l'expoſition trop obſcure, et l'amour d'*Arſame* trop faible; *Pharaſmane* reſſemblait trop à *Mithridate*, amoureux d'une jeune perſonne, dont ſes deux fils ſont amoureux auſſi. C'était imiter un défaut de *Racine*; mais le rôle de *Pharaſmane* eſt plus fier et plus tragique que celui de *Mithridate*, s'il n'eſt pas ſi bien écrit.

Ce que les eſprits ſages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de *Rhadamiſte*, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il ſuppoſe qu'il eſt choiſi par eux pour aller ſous un nom étranger en ambaſſade auprès de ſon propre père pour ſemer la diſcorde dans ſa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été aſſez imbécille pour imaginer que ce fils ſerait toujours inconnu à la cour de *Pharaſmane*, et qu'étant une fois reconnu, il ne ſe raccommoderait point avec lui? Une telle extravagance n'eſt jamais entrée dans la tête de perſonne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de *Crébillon* a pouſſé trop loin la complaiſance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette ſuppoſition, en diſant:

Des Romains ſi vantés telle eſt la politique.

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde sent assez l'absurdité d'une politique pareille.

C'est en partie ce vice capital, joint à l'obscurité de l'exposition et à la versification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à *Boileau* dans sa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce: *Qu'on m'ôte ce galimatias; les Pradons étaient des aigles en comparaison de ces gens-ci; je crois que c'est la lecture de Rhadamiste qui a augmenté mon mal.*

La mauvaise humeur de *Boileau* était injuste. *Rhadamiste* valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, et même que l'Alexandre de *Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

ZENOBIE.

„ Laisse-moi: ta pitié, tes conseils et la vie
„ Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
„ Dieu juste! ciel vengeur, effroi des malheureux etc.

PHENICE.

„ Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
„ Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
„ Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots,
„ La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
„ Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible etc.

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme tel que

Boileau devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice est le comble des maux pour Zénobie.* Cela n'a pas de ſens. Comment la pitié et les conſeils d'une confidente, d'une amie peuvent-ils être le comble des maux ? comment les conſeils et la vie ſont-ils enſemble ? pourquoi *le ciel eſt-il l'effroi des malheureux ?* Il l'eſt des coupables, et ce ſont des malheureux dont il eſt le conſolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle ſa maîtreſſe *cruelle ?* Cela eſt bon dans *Oenone*, à qui *Phèdre* cache ſon ſecret ; mais cette imitation eſt ridicule dans *Phénice.* Un amant de comédie peut appeler ſa maîtreſſe qui le refuſe, *cruelle* ; mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que l'*amour l'éprouve inflexible.*

Boileau pouvait-il ne pas condamner une Zénobie *rempliſſant toujours d'alarmes, par d'éternels tranſports*, le cœur de ſa ſuivante ? qu'eſt-ce qu'*une nuit qui n'a point de douceur ?* quel langage faible et barbare ! *Boileau* pouvait-il ſupporter une femme qui s'écrie :

„ Puiſque l'amour a fait le malheur de ma vie,
„ Quel autre que l'amour peut venger Zénobie ?

De telles pointes ſont-elles tolérables ? un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiſte* diſe qu'il *eſt criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein ?* cela forme-t-il un ſens ? On voit bien que *Rhadamiſte* veut dire qu'il eſt criminel malgré lui, qu'il aime la vertu ſans la ſuivre ; mais il faut ſavoir exprimer ſa penſée. Tant d'expreſſions louches, obſcures, impropres, vicieuſes, peuvent rebuter un lecteur inſtruit et difficile.

Rhadamiſte, prétendu ambaſſadeur de Rome auprès de ſon père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arſame* lui recommande, et il dit:

„ D'ailleurs pour l'enlever ne me ſuffit-il pas
„ Que mon père cruel brûle pour ſes appas?

Quoi, il enlève une femme uniquement parce que le roi ſon père en eſt amoureux! de plus comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aiſément de ſes mains? Quel ambaſſadeur a jamais fait une telle folie? *Rhadamiſte* peut-il heurter ainſi les premiers principes de la raiſon, après avoir dit: *D'un ambaſſadeur empruntons la prudence?* Ce vers, tout comique qu'il eſt, n'eſt-il pas la condamnation de ſa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'expoſer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'eſt qu'à la fin de la pièce, *Arſame* voyant ſon frère *Rhadamiſte* en péril, et pouvant le ſauver d'un mot, ne révèle point à *Pharaſmane* que *Rhadamiſte* eſt ſon fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide; nulle raiſon ne le retient; cependant il ſe tait. L'auteur le fait perſiſter une ſcène entière dans un ſilence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une ſurpriſe qui devient puérile, parce qu'elle n'eſt nullement vraiſemblable.

C'eſt-là une partie des défauts que tous les connaiſſeurs remarquent dans Rhadamiſte. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des ſituations, des vers frappans. La reconnaiſſance de *Rhadamiſte* et de *Zénobie* plaît beaucoup:



le rôle de *Zénobie* eſt noble ; elle eſt vertueuſe et attendriſſante : en un mot, c'eſt la ſeule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir reſter au théâtre.

XERXES.

La tragédie de Xerxès, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première repréſentation une choſe aſſez ſingulière ; tout le monde ſe mit à rire à ces vers d'un ſcélérat, nommé *Artaban*, qui va aſſaſſiner ſon maître :

„ Amour d'un vain renom, faibleſſe ſcrupuleuſe,
„ Ceſſez de tourmenter une ame généreuſe,
„ Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux,
„ Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes dieux.
„ Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
„ Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable ;
„ Il fait du parricide un homme généreux.
„ Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas ſeulement ce galimatias qui fesait rire, c'était l'atrocité inſenſée de ces déteſtables maximes trop ordinaires alors au théâtre, et que *Cartouche* n'aurait oſé prononcer. Cette horreur était ſi outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre des huées d'indignation. Xerxès eſt écrit et conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac.* Cependant on l'a fait imprimer en 1750 au louvre, aux dépens du roi : c'eſt un honneur que n'ont eu ni Cinna ni Athalie.

SEMIRAMIS.

En 1717, M. de *Crébillon* fit représenter Sémiramis ; elle n'eut aucun succès et ne fera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce est que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour son fils, en est encore amoureuse ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers de cette pièce sont très-mal faits, la conduite insensée, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en sont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction et la conduite sont également mauvaises ; cependant l'auteur eut la faiblesse de la faire imprimer.

Le sieur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce ; il donna son approbation en ces termes :

« J'ai lu Sémiramis, et j'ai cru que la mort » de cette reine, au défaut de ses remords, pou» vait faire tolérer l'impression de cette tra» gédie. »

Cette singulière approbation brouilla vivement *Crébillon* et *Danchet*. Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation, mais *la mort au défaut des remords* subsista, et *Crébillon* fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au louvre.

PYRRHUS.

Pyrrhus eut quelque succès en 1729 : mais ce succès baissa toujours depuis, et aujourd'hui

cette tragédie eſt entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que Sémiramis; mais le ſtyle en eſt ſi mauvais, il y a tant de langueurs et ſi peu de naturel et d'intérêt, qu'il n'eſt point à croire que jamais elle ſoit tirée de la foule des pièces qu'on ne repréſente plus.

CATILINA.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de Cromwell, abandonna ce projet, et refondit des endroits des deux premiers actes dans le ſujet de Catilina. Enſuite ſe livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché ſi ſouvent à la littérature, il renonça à toute ſociété et à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une perſonne reſpectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie françaiſe, y avait récité pluſieurs fois ſes premiers actes de Catilina qu'on avait applaudis avec transport. Il continua la pièce à l'âge de ſoixante et dix ans paſſés. La faveur du public ne ſe ſignala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux repréſentations armé d'une critique ſévère, réprouva l'ouvrage. Rien ne prévalut contre l'heureuſe diſpoſition du public, qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont

(*) Madame de *Pompadour*.

les talens avaient trouvé des partiſans que le public aimait.

Il eſt vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au ſénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes ; mais après avoir ri, on retournait à Catilina. On la joua dix-ſept fois. Rien ne caractériſe peut-être plus la nation, que cet empreſſement ſingulier. Il y avait dans cette faveur paſſagère une autre raiſon qui contribua beaucoup à cet étrange ſuccès, et qui ne venait pas d'un eſprit de faveur. (**)

Mais après que le torrent fut paſſé, on mit la pièce à ſa véritable place ; et quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître ſur la ſcène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. Catilina était trop barbarement écrit. La conduite de la pièce était trop oppoſée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raiſonnable, et trop peu intéreſſante, pour que tous les lecteurs ne fuſſent pas mécontens. On fut ſur-tout indigné de la manière dont *Cicéron* eſt avili. Ce grand-homme conſeillant à ſa fille de faire l'amour à *Catilina*, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorſque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une ſéance ordinaire et non publique, il s'aperçut que ſes auditeurs, qui connaiſſaient *Cicéron* et l'hiſtoire romaine, ſecouaient la tête.

(**) La haine de quelques perſonnes puiſſantes contre M. de *Voltaire*, et l'envie des gens de lettres.

Il s'adressa à M. l'abbé d'*Olivet* : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant et judicieux académicien, *cet endroit est digne du reste, et j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le mercure de sa fille.*

Une courtisane, nommée *Fulvie*, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids et obscurs achèvent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification et au style, on sera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laissé subsister tant de défauts énormes ; mais il faut savoir que l'académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui demande, et l'auteur était trop vieux pour en demander et pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques que par de jeunes gens, sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre, et ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

„ Dis-moi (si jusque-là ta fierté peut descendre)
„ Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit* ?

La fierté de *Catilina* descend jusqu'à répondre à *Scipion* qu'il a assassiné ce sénateur, l'un de ses partisans, pour se concilier les autres :

„ Et l'art de les soumettre exige un art suprême
„ Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il,

„ . . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
„ Vertueux ou méchant au gré de son projet,
„ Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
„ Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.
„ Tel on déteste avant, que l'on adore après.
„ L'imprudence n'est pas dans la témérité.

Ensuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

„ C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Deux vers après, il dit que cette passion

„ Est moins amour en lui, qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien*.
Il dit après :

„ . . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique,
„ Est le fruit de ma haine et de ma politique.

Ainsi il aime *Tullie* par les sens, par ambition et par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple ; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

„ Qu'il est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
„ Et de pouvoir ici rassembler tous ses dieux !

A quoi *Tullie* répond *que si ses yeux sont des dieux, la foudre deviendra le moindre de leurs coups*.
Et *Catilina* replique :

„ Que l'amour *est* déchu de son autorité,
„ Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrem[ent] d'avoir applaudi cet ouvrage; mais ils devai[ent] ſavoir que nous n'avons fait en cela que reſpect[er] la vieilleſſe et la mauvaiſe fortune, et que cet[te] condeſcendance eſt peut-être une des choſes q[ui] fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

Il eſt difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu juſtice quand on a applaudi ſon ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce ſuccès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans; mais le temps de la compaſſion était paſſé. Ce temps eſt toujours très-court, et on ne peut obtenir grâce qu'une fois. Le Triumvirat ſe ſentait trop de l'âge de l'auteur; on ne le ſiffla point, il n'y eut ni tumulte, ni mauvaiſe volonté; on l'écouta avec patience. Mais bientôt la ſalle fut déſerte. M. de *Crébillon* eut encore la faibleſſe de faire imprimer cette malheureuſe pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il ſe plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet: mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en eſt content?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre: tantôt il y a eu une conſpiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaiſir; et lorſque cette préface ſi rem-

pîe de remercîmens eſt imprimée, le public a déjà oublié la pièce et l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'eſprit les dramatiques ſont les plus expoſées au grand jour, ce ſont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en eſt pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* ſur la priſe de Namur, ni ſes ſatires ſur l'équivoque et ſur l'amour de DIEU, devant deux mille perſonnes aſſemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il ſoit, n'eſt guère connu que d'un petit nombre d'amateurs; il eſt d'ordinaire mis au rang des choſes frivoles dont la nation eſt inondée: mais les ſpectacles ſont une partie de l'adminiſtration publique; ils ſe donnent par l'ordre du roi ſous l'inſpection des officiers de la couronne et des magiſtrats; ils exigent des frais immenſes. C'eſt à la fois un objet de commerce, de police, d'étude, de plaiſir, d'inſtruction et de gloire. Il raſſemble les citoyens, il attire les étrangers, et par-là il devient une choſe importante. Tout cela fait que le ſuccès eſt plus brillant en ce genre que dans tout autre; mais auſſi la chute eſt plus ignomi-nieuſe, étant plus éclairée. C'eſt un triomphe, ou une eſpèce d'eſclavage. Il s'agit encore d'une rétribution aſſez honnête pour tirer un homme de la pauvreté: ainſi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune et l'indigence, entre le mépris et la gloire.

Ce ſont ces deux puiſſans motifs qui ont tou-

jours produit des haines ſi vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre depuis *Ariſtophane* juſqu'à nous. Ce fut l'unique ſource de ces abominables couplets, dans leſquels M. de *Crébillon* fut déſigné ſi ſcandaleuſement par *Rouſſeau*, qui ne pouvait digérer le ſuccès d'Idoménée, d'Atrée et d'Electre, tandis qu'il voyait tomber toutes ſes comédies; *figulus figulo invidet*, eſt un proverbe de tous les temps et de toutes les nations.

Il eſt vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de *Voltaire* et M. de *Crébillon*; c'eſt même une choſe aſſez ſingulière que M. de *Voltaire* ayant traité Sémiramis, Electre et Catilina, et s'étant ainſi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, et lui ait même donné pluſieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé enſemble. Cela eſt rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'Eloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE
DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

Je ne viens point ici, au milieu d'une pompe lugubre et éclatante, mêler la vanité d'un diſcours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illuſion aux vivans, ſous le ſpécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre aſſemblée n'eſt point une de ces cérémonies faſtueuſes inventées pour ſéduire les yeux et les oreilles. Mon diſcours doit être ſimple et vrai comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença et finit le ſiècle de *Louis XIV*, les oraiſons funèbres prononcées par les *Boſſuet* et par les *Fléchier*, ſubjuguaient la France étonnée. Elles étaient les ſeuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces ſuperbes appareils funéraires. On était tranſporté de ce nouveau genre ; il a diminué de prix dès qu'il eſt devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre eſt devenue la paſſion dominante des hommes, ce fard des déclamations, ſi impoſant autrefois, a perdu ſon éclat. Nous ſommes heureuſement réduits, ſur-tout dans ces aſſemblées ſecrètes, à ſuivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, et perfectionnée par le marquis de *Condor-*

cet ; méthode qui consiste à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que son éloge ; à ne le louer que par les faits, à raconter sans emphase les services qu'il a rendus ; à laisser voir sans malignité les faiblesses inséparables de la nature humaine ; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne se dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il ressemble à celui de l'histoire.

C'était l'usage des anciens peuples si renommés, qui jugeaient les rois après leur mort, et qui par-là enseignèrent la justice à la terre. De tels discours funèbres peuvent avoir sur l'histoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables sécrètes que la méchanceté ou la seule envie de parler débite sur un prince de son vivant, que l'erreur populaire accredite, et qu'au bout de quelques années les historiens adoptent en se trompant eux-mêmes et en trompant la postérité.

Si l'on osait être sage, des discours de ce genre seraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie, et de la satire, ils seraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraison funèbre. Ce qu'un homme éclairé et juste prononcerait sur un roi, devant son successeur et devant la nation, ferait une impression cent fois plus forte et plus durable que tous ces discours d'ostentation, qui ne sont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui passent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de

Louis XV; presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux et facile, et l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie; science la plus utile à un roi, soit en guerre soit en paix. Il fit même imprimer au louvre un petit livre *de la géographie par le cours des fleuves*, qu'il composa en partie sur les leçons de M. de l'*Isle*, et dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie et à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même, l'entraînèrent lui et ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandre et malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi *Louis XV* fit la guerre sans être ambitieux, et donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît

de la fougue du tempérament, et que la faiblesse humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorsqu'en 1744 il courut à la tête de son armée délivrer l'Alsace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz, et prêt de mourir, il reçut de ses peuples ce surnom si flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie et par des actes authentiques, comme le surnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé*. Bientôt cinq cents mille voix le répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné; et l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légéreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour sans doute, lorsque pour tout fruit de ses conquêtes en Flandre, il demandait la paix à la vertueuse *Marie-Thérèse*. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, et dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on fesait à la légitime héritière de tant de césars n'en pesait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle

n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les sentimens d'autrui lui fit encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuse que la première. La France y perdit beaucoup de sang, encore plus de trésors, tout le Canada, son commerce de l'Inde, son crédit dans l'Europe; et il a fallu que la nation toujours industrieuse, toujours agissante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenses.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble; mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité, il la trouvait dans son caractère. Ce serait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne se démentit pas même dans cette horrible et incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui osa porter la main sur sa personne sacrée. Et après les premiers momens donnés à l'incertitude des suites, il fut aussi serein que s'il n'avait point été blessé.

Cette égalité d'ame, cette simplicité, il la mettait dans toutes ses actions, dans le service auprès de sa personne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec

justice. En cela son caractère était l'opposé de celui de *Louis XIV* son prédécesseur.

C'est sur quoi l'on a demandé souvent, s'il est à désirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il soit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence si louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle assez longtemps *Louis XV* de se faire valoir lui-même en fesant à des officiers blessés pour son service, cet accueil prévenant qui console la nature humaine et qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de son cœur. C'en serait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puisque tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, et que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours roi, on serait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, et *Louis XV* y entrait, sans que ce fût pour lui une gêne et un dehors emprunté.

Il est vrai que quand un monarque admet ses courtisans dans sa familiarité, il ne faut jamais que le roi se venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que *Louis XV* a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement il faudrait se dérober à tous les rois comme

à des êtres trop élevés au-deſſus de l'eſpèce humaine, et trop dangereux pour elle; ils ſe verraient condamnés à n'être que maîtres, et à ne jouir jamais des faibles conſolations qu'on peut goûter dans cette vie paſſagère.

On s'eſt étonné que dans ſa vie toujours uniforme il ait ſi ſouvent changé de miniſtres; on en murmurait, on ſentait que les affaires en pouvaient ſouffrir, que rarement le miniſtre qui ſuccède ſuit les vues de celui qui eſt déplacé; qu'il eſt dangereux de changer de médecins, et qu'il eſt triſte de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours ſereine pouvait dans un repos inaltérable conſentir à tant de viciſſitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus eſtimable, de cette défiance de lui-même, de cette condeſcendance aux volontés des perſonnes qui avaient moins de lumières et d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paiſible, à laquelle ces grands bouleverſemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cauſe. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Auguſtes* et des *Trajans*, ou l'appartement le plus modeſte. Son imagination ne lui préſentait pas d'abord les grandes choſes, mais ſon jugement les ſaiſiſſait dès qu'on les lui propoſait.

C'eſt ainſi qu'il fit ce grand établiſſement de l'école militaire, reſſource ſi utile de la nobleſſe, inventée par un homme qui n'était pas noble, et qui ſera au-deſſus des titres dans la poſtérité. C'eſt enfin de ce même principe que dépendit ſa vie

publique et ſa vie privée. Sans être tendre et affectueux il était bon mari, bon père, bon maître, et même ami autant que peut l'être un roi.

C'eſt ſur-tout à cette ſérénité qu'il faut rendre grâce de ce qu'il ne fut point perſécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obſcures pour les mettre au grand jour, et pour ſe faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles ſcolaſtiques qui troublaient avant lui le royaume, et par ces diviſions entre la magiſtrature et quelques portions du clergé, il voulut toujours donner aux diſputans cette même paix qui était dans ſon cœur.

Il ſavait que dans un Etat où les maximes ont changé, et où les anciens abus ſont demeurés, il eſt néceſſaire quelquefois de jeter un voile ſur ces abus accrédités par le temps; qu'il eſt des maux qu'on ne peut guérir, et qu'alors tout ce que l'art peut procurer de ſoulagement aux hommes eſt de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne ſe point émouvoir, et ſavoir attendre, ont donc été les deux pivots de ſa conduite. Il a conſervé cette imperturbabilité juſque dans l'affreuſe maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faibleſſe, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni déſeſpoir; rempliſſant des devoirs lugubres avec ſa ſimplicité ordinaire; et dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait, il a fini comme par un ſommeil paiſible, ſe conſolant

dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère parce que son cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magistrature, et d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces, de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes, et qu'on fera vivre sous les mémes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne se corrigent qu'avec le temps. Chaque roi dont descendait *Louis XV* a fait du bien. *Henri IV*, que nous bénissons, a commencé. *Louis XIII* par son grand ministre a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes choses. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur, si elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle que les trois princesses filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :)

Messieurs, à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles alarmes ; nous pleurions et nous tremblons ; la France doit être en larmes et en prières : mais que peuvent les vœux des faibles

mortels ! On a invoqué en peu de temps la patrone de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour son épouse, pour sa mère ; enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé ses décrets éternels. Puisse sa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureusement combattre les maux dont la nature accable sans cesse le genre humain ! que l'inoculation nous assure la conservation de notre nouveau roi, de nos princes et de nos princesses. Que les exemples de tant de souverains les encouragent à sauver leur vie par une épreuve qui est immanquable quand elle est faite sur un corps bien disposé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi, il s'agit que son successeur vive. L'inoculation nous paraissait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans, le duc de Parme, les rois de Suède, de Danemarck, l'impératrice-reine, l'impératrice de Russie Maintenant il serait téméraire de ne la pas employer. C'est notre malheur que les vérités et les découvertes en tout genre essuient longtemps parmi nous des contradictions ; mais quand un intérêt si cher parle, les contradictions doivent se taire.

VIE

VIE
DE MOLIERE,
Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du *Molière in-4°*, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie et ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. *Rouillé*, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre:* c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du *Molière*. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle: nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

VIE DE MOLIERE.

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est-ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière*; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin*, valet de chambre et tapissier chez le roi, marchand fripier, et *Anne Boutet* sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme ſentit bientôt une averſion invincible pour ſa profeſſion. Son goût pour l'étude ſe développa ; il preſſa ſon grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, et il arracha enfin le conſentement de ſon père, qui le mit dans une penſion, et l'envoya externe aux jéſuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collége les progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y ſuivit le cours des claſſes d'*Armand de Bourbon* premier prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des lettres et de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* et *Bernier* : celui-ci, connu par ſes voyages aux Indes ; et l'autre, célèbre par quelques vers naturels et aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune *Chapelle* ſon fils naturel ; et pour lui donner de l'émulation, il feſait étudier avec lui le jeune *Bernier*, dont les parens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de donner à ſon fils naturel un précepteur ordinaire et pris au haſard, comme tant de pères en uſent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gaſſendi* à ſe charger de l'inſtruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'associa aux études de *Chapelle* et de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eût de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'*Epicure*, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collége, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, quand elle est perfectionnée.



Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Monchrétien*, ou de *Balthasar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle

qu'elles font mauvaifes pour le nôtre, furent caufe qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paffion du cardinal de *Richelieu* pour les fpectacles mit le goût de la comédie à la mode; et il y avait plus de fociétés particulières qui repréfentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'affocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg S[t] Germain et au quartier S[t] Paul. Cette fociété éclipfa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illuftre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, et imprimée en 1645, qu'elle fut repréfentée fur *l'illuftre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* fentant fon génie, fe réfolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de fes talens de l'utilité et de la gloire.

On fait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient fouvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de fon fiècle. Il prit le nom de *Molière*, et il ne fit en changeant de nom que fuivre l'exemple des comédiens d'Italie, et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appelait *Belleville* dans la tragédie, et *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces férieufes fous le nom de *Fléchelles*; dans la

farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* et *Scaramouche* n'étaient connus que fous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver fon talent, et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de fcènes italiennes, dont il fefait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers effais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de fon génie, qui n'avait pas eu encore l'occafion de fe développer tout entier. Le génie s'étend et fe refferre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'école : ouvrages dont il ne refte que le titre. Quelques curieux ont confervé deux pièces de *Molière* dans ce genre ; l'une eft le Médecin volant, et l'autre, la Jaloufie de Barbouille. Elles font en profe et écrites en entier. Il y a quelques phrafes et quelques incidens de la première qui nous font confervés dans le Médecin malgré lui ; et on trouve dans la Jaloufie de Barbouille un canevas, quoiqu'informe, du troifième acte de George Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il compofa, fut l'Etourdi. Il repréfenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe ſe joignirent à *Molière*, et il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe aſſez complète, compoſée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtiſſier de la rue St Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* et de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, ſe ſouvint de *Molière* qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection diſtinguée. Il joua devant lui l'Etourdi, le Dépit amoureux, et les Précieuſes ridicules.

Cette petite pièce des Précieuſes, faite en province, prouve aſſez que ſon auteur n'avait en vue que les ridicules des provinciales. Mais il ſe trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'eſt l'âge où *Corneille* fit le Cid. Il eſt bien difficile de réuſſir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaiſſance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* ſon ſecrétaire, et qu'heureuſement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer ſon talent à un poſte honorable. Si ce fait eſt vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monſieur* frère

unique du roi *Louis XIV*; *Monsieur* le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent la même année devant leurs majestés la tragédie de Nicomède sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de Nicomède, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours, par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie: il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière*; et l'on joua dans l'instant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis, et les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi

que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la représentation de Mirame tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eu, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

« Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il
» avait la taille plus grande que petite, le port
» noble, la jambe belle; il marchait gravement;

„ avait l'air très-férieux, le nez gros, la bouche „ grande, les lèvres épaiffes, le teint brun, les „ fourcils noirs et forts, et les divers mouvemens „ qu'il leur donnait lui rendaient la phyfionomie „ extrêmement comique. A l'égard de fon carac„ tère, il était doux, complaifant, généreux; il „ aimait fort à haranguer; et quand il lifait fes „ pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y amenaf„ fent leurs enfans, pour tirer des conjectures de „ leur mouvement naturel. "

Moliere fe fit dans Paris un très-grand nombre de partifans, et prefque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui fefant connaître la bonne comédie, à le juger lui même très-févèrement. Les mêmes fpectateurs qui applaudiffaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public fuffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus et les Plaideurs de M. *Racine* furent fi mal reçus; voilà pourquoi l'Avare, le Mifanthrope, les Femmes favantes, l'Ecole des femmes n'eurent d'abord aucun fuccès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'efprit très-jufte, fans l'avoir cultivé, ramena fouvent par fon approbation la cour et la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas befoin des décifions de fon prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, fur-tout les mauvais auteurs du temps, leurs pro-

tecteurs, et leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et qui soutint *Racine* et *Despréaux*, n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce temps-là, fesait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à *Molière* ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit *Molière*, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris*.

Il fesait de son bien un usage noble et sage : il recevait chez-lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Jonsacs*, les *Desbarreaux*, etc. qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne*, connu par son esprit, et par son amitié pour *Despréaux*,

allait ſouvent chez *Molière*, et vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir ſouvent, et diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent: c'eſt peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui ſortait du Port Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de *Théagène et Cariclée*; et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'eſt-à-dire en 1661, *Racine* ayant fait une ode ſur le mariage de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que *Molière* et *Racine* aient été brouillés depuis; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, et par les dons ſinguliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. *Molière* en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été son camarade, demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au hasard: *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit *Molière*; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, et lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit *Molière*, *en voilà un autre*; et il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* et d'un gentilhomme nommé *Modène*. On disait que *Molière* en était le père: le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une

comédienne jeune et belle eſt expoſée rendirent ce mariage malheureux; et *Molière*, tout philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules, qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours par les faibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il compoſa fut le Malade imaginaire. Il y avait quelque temps que ſa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du ſang. Le jour de la troiſième repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conſeilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces ſœurs religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une fille, qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent *Harlay de*

Chanvalon archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait; et ce monarque, dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de St Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand-homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; et ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à composer cette espèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour *Molière* est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas et la ville et la cour;
 Mais quelle en fut la récompense ?
 Les Français rougiront un jour
 De leur peu de reconnaissance.
 Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* et ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimarest* sont très-faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers et en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, *et à Paris au mois de décembre* 1658, *sur le théâtre du petit Bourbon.*

CETTE pièce est la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien et espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets* ; et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la

galanterie, feules fources du bon comique, ne fefaient que d'y naître. Ce loifir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes fe livrent à leur caractère et à leur ridicule, eft le feul temps propre pour la comédie; car c'eft le feul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occafion de les bien voir. et le feul pendant lequel les fpectacles puiffent être fréquentés affidument. Auffi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que *Molière* les repréfenta avec des couleurs fi vraies et fi durables.

Les connaiffeurs ont dit que l'Etourdi devrait feulement être intitulé, *les Contre-temps*. *Lélie*, en rendant une bourfe qu'il a trouvée, en fecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générofité, plutôt que d'étourderie. Son valet parait plus étourdi que lui, puifqu'il n'a prefque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop fouvent été l'écueil de *Molière*, n'eft pas meilleur ici que dans fes autres pièces : cette faute eft plus inexcufable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On eft obligé de dire (et c'eft principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ftyle de cette pièce eft faible et négligé, et que fur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non feulement il fe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conftruction, mais auffi plufieurs mots impropres et furannés. Trois des plus grands auteurs du fiècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* et *Corneille*, ne doivent être lus

qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, l'Etourdi eut plus de succès que le Misanthrope, l'Avare et les Femmes savantes n'en eurent depuis. C'est qu'avant l'Etourdi on ne connaissait pas mieux, et que la réputation de *Molière* ne fesait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le Menteur.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman sans en avoir l'intérêt; et le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la scène de la brouillerie et du raccommodement d'*Eraste* et de *Lucile*. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'*Horace*, *Donec*

gratus eram tibi, a été regardée comme le modèle de ces ſcènes, qui ſont enfin devenues des lieux communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte et en proſe, jouée d'abord en province, et repréſentée pour la première fois à Paris, ſur le théâtre du petit Bourbon, au mois de novembre 1659.

Lorsque *Molière* donna cette comédie, la fureur du bel-eſprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuſe, dans laquelle il eſt ſi difficile d'éviter la faveur et l'affectation. Ses ouvrages, où il ſe trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les ſeuls modèles; et preſque tous ceux qui ſe piquaient d'eſprit n'imitaient que ſes défauts. Les romans de Mlle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des converſations un mélange de galanterie guindée, de ſentimens romaneſques et d'expreſſions bizarres, qui compoſaient un jargon nouveau, inintelligible et admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri ſur ce ridicule : les femmes qui ſe piquaient de cette eſpèce de bel eſprit, s'appelaient *précieuſes*; ce nom, ſi décrié depuis par la pièce de *Molière*, était alors honorable; et *Molière* même dit dans ſa préface qu'il a beaucoup de reſpect pour *les véritables précieuſes*, et qu'il n'a voulu jouer que les fauſſes.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sous au parterre.

Dès la première représentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux *Chapelain : Nous adorions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est-ce que l'on trouve dans le *Ménagiana*; et il est assez vraisemblable que *Chapelain*, homme alors très-estimé, et cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez M[dme] de *Longueville*, qui présidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue et toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style; et parce que *Molière*, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'Etourdi et le Dépit amoureux n'avaient pas essuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuses*; on parodia la pièce de *Molière* : mais toutes ces critiques et ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des Précieuses ridicules, un vieillard s'écria du milieu du par-

terre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce ſtyle affecté, contre lequel *Molière* et *Deſpréaux* ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel ; et c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtyle des Précieuſes ; on le retrouve encore dans pluſieurs livres modernes. L'un, (*a*) en traitant férieuſement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré.* L'autre, (*b*) écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur. . . Je veux vous faire peindre en iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement.* Un troiſième (*c*) appelle un cadran au ſoleil *un greffier ſolaire ;* une groſſe rave, *un phénomène potager.* Ce ſtyle a reparu ſur le théâtre même, où *Molière* l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût, en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte et en vers, repréſentée à Paris le 28 mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'eſt une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna ſa ma-

(*a*) *Tourreil.* (*b*) *Fontenelle.* (*c*) *La Motte.*

nière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

> La bière est un séjour par trop mélancolique,
> Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne*, *cocu* etc.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, est un des moins biens ménagés et des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 février 1661.

MOLIERE joua le rôle de *dom Garcie*, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de *Molière* souf-

frit beaucoup de cette difgrace, et fes ennemis triomphèrent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers et en trois actes, repréfentée à Paris le 24 juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puifqu'elles fe fuccédèrent en fi peu de temps.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'eft une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce feul ouvrage, il eût pu paffer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des maris était une copie des Adelphes de *Térence* : fi cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paffer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé fa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'Ecole des maris deux tuteurs, dont l'un eft févère, et l'autre indulgent : voilà toute la reffemblance. Il n'y a prefque point d'intrigue dans les Adelphes; celle de l'Ecole des maris eft fine, intéreffante et comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le perfonnage

le

le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grâce, et mêle quelquefois de la bienséance même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère et avare, devienne tout-à-coup gai complaisant et libéral. Le dénouement de l'Ecole des maris est le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; et, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur, sentencieux, mais un peu froid; comme *César*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de *Térence*, et le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux devant le roi au mois d'août, et à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui

appelée *Villars*. *Molière* n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes, il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet*; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés et mal exécutés. *Paul Pelisson*, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, et l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les Visionnaires de *Desmarets* étaient dans ce goût, et avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux-esprits du temps de *Desmarets* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par

ſon extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens oſèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Deſmarets*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaiſſaient point la nature. Ils peignaient au haſard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le giganteſque dominaient partout. *Molière* fut le premier qui fit ſentir le vrai, et par conſéquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particuliérement de la cour et du roi; et lorſque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à St Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la ſcène du chaſſeur. On prétend que ce chaſſeur était le comte de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chaſſe, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait ſe ſervir.

L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théâtre du palais-royal le 26 décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naiſſance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 et toute l'année 1662 pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaiſes, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu ſous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient

sans réserve à ces farces monstrueuses se rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie et très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret:*

> Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
> Mais où pourtant va tant de monde,
> Que jamais sujet important
> Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, et sur-tout dans le dénouement qui est aussi *postiche* dans l'Ecole des femmes, qu'il est bien amené dans l'Ecole des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière;* on désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crème*, *les enfans faits par l'oreille.* Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher et plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'*Horace* au vieillard, et par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte; mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine.*

LA CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, et non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crême*, et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées ; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Lisidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *Le portrait du peintre*, ou *la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Versailles le 14 *octobre* 1663, *et à Paris le* 4 *novembre de la même année.*

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, et en

partie pour répondre à la pièce de *Bourſault*. C'eſt une ſatire cruelle et outrée. *Bourſault* y eſt nommé par ſon nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienſéance et de l'honnêteté publique de ſupprimer la ſatire de *Bourſault* et celle de *Molière*. Il eſt honteux que les hommes de génie et de talent s'expoſent par cette petite guerre à être la riſée des ſots. Il n'eſt permis de s'adreſſer aux perſonnes que quand ce ſont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* et *Waſp*. *Molière* ſentit d'ailleurs la faibleſſe de cette petite comédie, et ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Repréſentée le 7 mai 1664 à Verſailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

Les fêtes que *Louis XIV* donna dans ſa jeuneſſe méritent d'entrer dans l'hiſtoire de ce monarque, non-ſeulement par les magnificences ſingulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ſes plaiſirs, à la politeſſe et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue ſous le nom de *l'Ile enchantée*, que *Molière* fit jouer la Princeſſe d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte

et la première ſcène du ſecond qui ſoient en vers : *Molière*, preſſé par le temps, écrivit le reſte en proſe. Cette pièce réuſſit beaucoup dans une cour qui ne reſpirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la Princeſſe d'Elide à Paris ; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens et des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault* ; c'était preſque la ſeule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée ſont toujours indulgens ; mais le public libre eſt toujours ſévère. Le genre ſérieux et galant n'était pas le génie de *Molière* ; et cette eſpèce de poëme n'ayant ni le plaiſant de la comédie, ni les grandes paſſions de la tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en proſe et en un acte, repréſentée au louvre le 24 janvier 1664, et au théâtre du palais-royal le 15 décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques ſcènes

tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, et sur le théâtre du palais-royal le 22 du même mois.

L'AMOUR *médecin* est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, et savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Festin de Pierre, est de *Triso de Molina*, auteur espagnol. Il est intitulé : *El Combidado de Piedra*, *le convié de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, et on l'appela *le festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie et de religion, de plaisanterie et d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce : une statue qui marche et qui parle, et les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin*, ne soulevèrent point les esprits : soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt ; soit que le jeu des comédiens l'embellît ; soit plutôt que le peuple, à qui le Festin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le Festin de Pierre en vers, et il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs

à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie: c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière*; et ce préjugé a duré si long-temps que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit son Festin de Pierre en vers: il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénegaud, et c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du Festin de Pierre de *Molière*, il y avait une scène entre dom *Juan* et un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier* DIEU? disait dom *Juan*: *si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas! Monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquait dom *Juan*: DIEU *ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène convenable au caractère impie de dom *Juan*, mais dont les esprits faibles pouvaient

faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation ; et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcassus*, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du Misanthrope a réussi chez toutes les nations long-temps avant *Molière* et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misanthrope est la plus commune, la plus naturelle et la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, et fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misanthrope hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher ; en récompense, tous ces caractères ont une force,

une vérité et une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, et y mêler des portraits. Le Misanthrope en est plein ; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette. et de remarquer la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à peu-près dans le style des satires de *Despréaux*, et c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur *Baron* étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le Misanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours ; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misanthrope, et de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent peut-être plus qu'on

ne pense, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies et amuſantes, mais qu'il n'eſtime guère; et ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins et plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes et fines ne ſont pas également vives et intéreſſantes; dans ces converſations même qui ſont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement qui, tout bien amené et tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette *Célimène*, et ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire que le Miſanthrope eſt une ſatire plus ſage et plus fine que celle d'*Horace* et de *Boileau*, et pour le moins auſſi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes, et que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au duc de *Montauſier*, fameux par ſa

vertu ſauvage, que ç'était lui que *Molière* jouait dans le Miſanthrope. Le duc de *Montauſier* alla voir la pièce, et dit, en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au Miſanthrope de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes et en proſe, repréſentée ſur le théâtre du palais-royal le 9 août 1666.

MOLIERE ayant ſuſpendu ſon chef-d'œuvre du Miſanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple groſſier avait beſoin; à peu-près comme à l'opéra, après une muſique noble et ſavante, on entend avec plaiſir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aiſément. Ces gentilleſſes frivoles ſervent à faire goûter les beautés ſérieuſes.

Le Médecin malgré lui ſoutint le Miſanthrope: c'eſt peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'eſt ainſi qu'elle eſt faite; on va plus à la comédie pour rire que pour être inſtruit. Le Miſanthrope était l'ouvrage d'un ſage qui écrivait pour les hommes éclairés; et il fallut que le ſage ſe déguiſât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

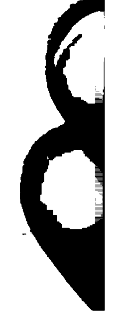
Comédie en prose et en un acte, représentée à Saint-Germain en Laye en 1667, et sur le théâtre du palais-royal le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grâce et de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE,

Représentée à Saint-Germain en Laye pour le roi au ballet des muses, en décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage: il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.



AMPHITRION.

Comédie en vers et en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 13 janvier 1668.

EURIPIDE et *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* et de *Cleantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure dans *Molière*, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'Amphitrion français est au-dessus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

Nostri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans

Dans *Plaute*, *Mercure* dit à *Sosie* : *Tu viens avec des fourberies cousues*. *Sosie* répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, réplique le dieu, *tu viens avec tes pieds, et non avec tes habits*. Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi *Amphitrion* et *Mercure* viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Mme *Dacier* qui a fait honneur à son sexe par son érudition, et qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitrion de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'Amphitrion de *Molière* réussit pleinement et sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en

ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal aisés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rhythme dans son Agésilas.

L'AVARE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du palais-royal, le 9 *septembre* 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le festin de Pierre, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'Avare. *Molière*, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, et sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification qui, par la rime, la cadence et la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de *Plaute*, et embellies par *Molière*. *Plaute* avait

imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, et séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire.* (*Quid est quod videtis? Novi omnes, scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième: *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* et du style de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans son Avare. *Plaute* dit:

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras:
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens;
Etiamnè obturat inferiorem gutturem? etc.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abymé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se

met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin qui, n'ayant pas la pureté de *Térence*, et fort inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ses caractères et de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'Avare de *Molière* quelques expressions grossières, comme : *Je sais l'art de traire les hommes*; et quelques mauvaises plaisanteries, comme : *Je marierais, si je l'avais entrepris, le grand-turc et la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière*; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte anglais, nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez

d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. M. *Fielding*, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose & en trois actes, représentée à Versailles le 15 de juillet 1668, & à Paris le 9 de novembre suivant.

On ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin*; & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du Mari confondu. George Dandin réussit pleinement; mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne

rendez-vous à ſon amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſottiſe que fait *George Dandin* d'épouſer la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

Joué ſans interruption en public le 5 février 1669.

ON ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui ſentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés ; il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année à Rainſy, devant le grand *Condé*. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe) crièrent contre *Molière*, & ſéduiſirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encore plus que ſa pièce, voulut laiſſer ces premières fureurs ſe calmer : il fut un an ſans donner le Tartuffe ; il le liſait ſeulement dans

quelques maiſons choiſies, où la ſuperſtition ne dominait pas.

Molière ayant oppoſé la protection & le zèle de ſes amis aux cabales naiſſantes de ſes ennemis, obtint du roi une permiſſion verbale de jouer le Tartuffe. La première repréſentation en fut donc faite à Paris le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'aſſemblée était la plus nombreuſe qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première diſtinction aux troiſièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorſqu'il arriva un ordre du premier préſident du parlement, portant défenſe de jouer la pièce.

C'eſt à cette occaſion qu'on prétend que *Molière* dit à l'aſſemblée: *Meſſieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monſieur le premier préſident ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on ſupprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu & la ſatire de la ſeule hypocriſie, on permit qu'on jouât ſur le théâtre italien Scaramouche ermite, pièce très-froide ſi elle n'eût été licencieuſe, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de temps en temps, en diſant: *Queſto è per mortificar la carne.* On fait ſur cela le mot du grand *Condé*: *Les comédiens italiens n'ont offenſé que* DIEU, *mais les Français ont offenſé les dévots.* Au bout de quelque temps, *Molière* fut délivré de la perſécution; il obtint un ordre du roi par écrit de repréſenter le Tartuffe. Les comédiens ſes camarades voulurent que *Molière* eût toute ſa vie

deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue, et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit :

> Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
> Je fais comme je parle, et le ciel voit mon cœur :
> Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves etc.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations l'imposteur se nommait *Panulphe*, et ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était

comme

comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait eſt à ce vers :

O Ciel ! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne auſſi long-temps que le Tartuffe au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge et partie ſe croyait égal à *Molière ;* et la préface qu'on a miſe au-devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand-homme. Le ſuccès de la Femme juge et partie, et de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme juge et partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît aſſez, c'eſt un bouffon plaiſant,
Qui divertit le monde en le contrefeſant ;
Ses grimaces ſouvent cauſent quelques ſurpriſes ;
Toutes ſes pièces ſont d'agréables ſottiſes :
Il eſt mauvais poëte, et bon comédien ;
Il fait rire, et de vrai, c'eſt tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé de Paris s'avilit juſqu'à compoſer une de ces bro-

chures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de ſon vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait aſſez : mais qu'il eſt humiliant pour une nation, et triſte pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende juſtice, tandis que le grand nombre les néglige ou les perſécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en proſe et en trois actes, faite et jouée à Chambord, pour le roi, au mois de ſeptembre 1669, et repréſentée ſur le théâtre du palais-royal le 15 novembre de la même année.

Ce fut à la repréſentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi.* Pourceaugnac eſt une farce ; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des ſcènes dignes de la haute comédie. Un homme ſupérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec eſprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilége de l'opéra, fit la muſique du ballet de Pourceaugnac ; il y danſa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertiſſement du roi, et tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaiſſer les grands-hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à

l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien auſſi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes acteurs auſſi-bien que ſa propre gloire.

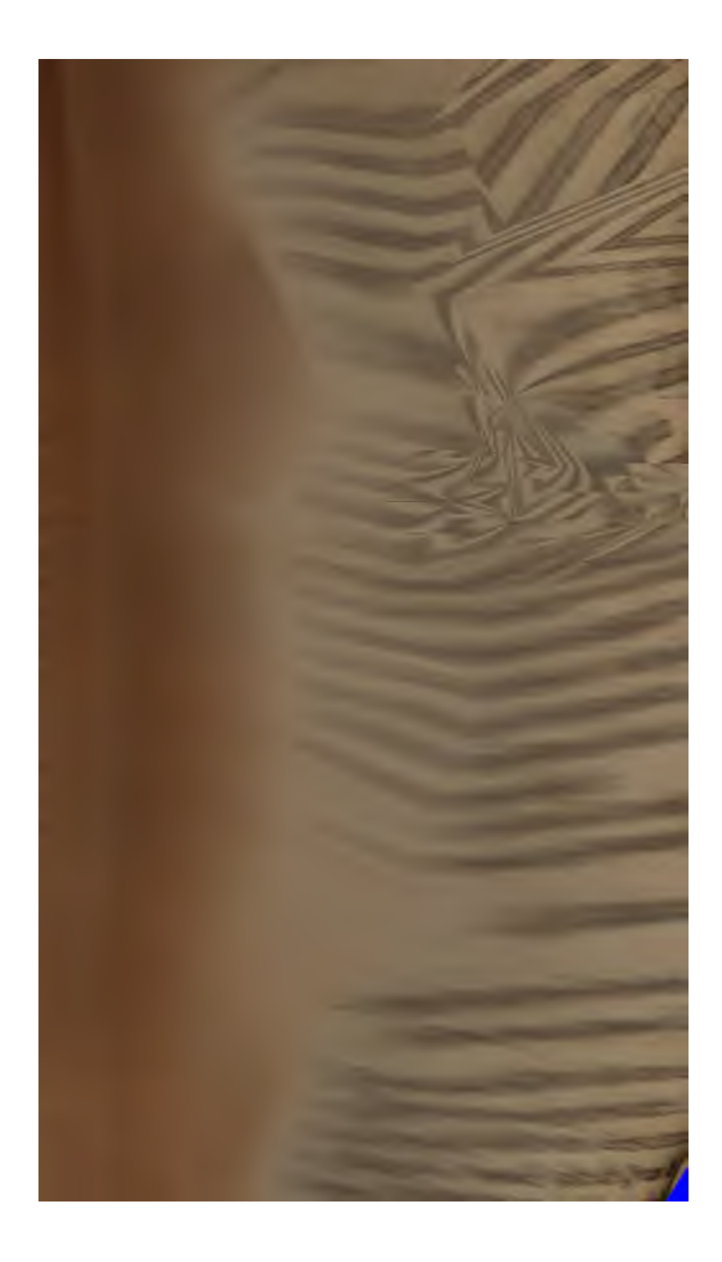
LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en proſe et en cinq actes, faite et jouée à Chambord au mois d'octobre 1670, *et repréſentée à Paris le* 23 *novembre de la même année.*

Le Bourgeois gentilhomme eſt un des plus heureux ſujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'eſpèce humaine, fait que des princes prennent le titre de *rois*, que les grands-ſeigneurs veulent être princes ; et, comme dit *la Fontaine*,

Tout prince a des ambaſſadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faibleſſe eſt préciſément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, et qui puiſſe faire rire au théâtre : ce ſont les extrêmes diſproportions des manières et du langage d'un homme, avec les airs et les diſcours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaiſant ; cette eſpèce de ridicule ne ſe trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés



s cela m'appartenait de droit : il est permis
rendre son bien par-tout où on le trouve.

Molière avait donné la farce des Fourberies
apin pour une vraie comédie, *Despréaux*
eu raison de dire dans son art poétique :

t par-là que Molière illustrant ses écrits,
t-être de son art eût remporté le prix,
noins ami du peuple en ses doctes peintures,
n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
itté pour le bouffon l'agréable et le fin,
sans honte à Térence allié Tabarin.
s ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

pourrait répondre à ce grand critique, que
n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans
es comédies, où il surpasse *Térence* : que
éféré au goût du peuple, c'est dans ces far-
dont le seul titre annonce du bas comique ;
ce bas comique était nécessaire pour sou-
la troupe.

lière ne pensait pas que les Fourberies de
n et le Mariage forcé valussent l'Avare, le
ffe, le Misanthrope, les Femmes savantes,
ent même du même genre. De plus, com-
Despréaux peut-il dire que *Molière peut-être*
art eût remporté le prix ? Qui aura donc ce
si *Molière* ne l'a pas ?

à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie; et voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misanthrope est admirable, le Bourgeois gentilhomme est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, et il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose et en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 24 mai 1671.

Les Fourberies de Scapin sont une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du Pédant joué, mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat il répondait: *Ces deux scènes sont assez*

hommes; cela m'appartenait de droit: il eſt permis de reprendre ſon bien par-tout où on le trouve.

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, *Deſpréaux* aurait eu raiſon de dire dans ſon art poétique:

C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſanthrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ſes vraies comédies, où il ſurpaſſe *Térence:* que s'il a déféré au goût du peuple, c'eſt dans ces farces, dont le ſeul titre annonce du bas comique; et que ce bas comique était néceſſaire pour ſoutenir ſa troupe.

Molière ne penſait pas que les Fourberies de Scapin et le Mariage forcé valuſſent l'Avare, le Tartuffe, le Miſanthrope, les Femmes ſavantes, ou fuſſent même du même genre. De plus, comment *Deſpréaux* peut-il dire que *Molière peut-être de ſon art eût remporté le prix?* Qui aura donc ce prix, ſi *Molière* ne l'a pas?

PSYCHÉ.

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais-des Tuileries, en janvier et durant le carnaval de l'année 1670, *et donnée au public sur le théâtre du palais-royal en* 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, introducteur des ambassadeurs chez *Monsieur*, frère de *Louis XIV*; *Cambert*, intendant de la musique de la reine-mère, et le marquis de *Sourdiac* homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle et intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids; et que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse; mais une

bonne pièce n'en a pas beſoin, et l'on joue Athalie ſans les chœurs et ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après que *Lulli* et *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on feſait en Italie, et qu'on la pouvait méme rendre intéreſſante : perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avaît donc donné que des pièces à machines avec des divertiſſemens en muſique, telles qu'Andromède et la Toiſon d'or. On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertiſſement dans ce goût, et y ajouter des danſes. *Molière* fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première ſcène du ſecond, et la première du troiſième; le temps preſſait : *Pierre Corneille* ſe chargea du reſte de la pièce; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre; et ce génie mâle, que l'âge rendait ſec et ſévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur de Cinna fit à l'âge de ſoixante-ſept ans cette déclaration de *Pſyché* à l'*Amour* qui paſſe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui ſoient au théâtre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de *Quinault*; *Lulli* compoſa les airs. Il ne manquait à cette ſociété de grands-hommes que le ſeul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre ſe fût réuni pour ſer-

vir un roi qui méritait d'être ſervi par de tels hommes.

Pſyché n'eſt pas une excellente pièce, et les derniers actes en ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, et la dépenſe royale qu'on fit pour ce ſpectacle, firent pardonner ſes défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers et en cinq actes, repréſentée ſur le théâtre du palais-royal le 11 mars 1672.

CETTE comédie, qui eſt miſe par les connaiſſeurs dans le rang du Tartuffe et du Miſanthrope, attaquait un ridicule qui ne ſemblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraiſſait être également étranger. Elle fut reçue d'abord aſſez froidement; mais les connaiſſeurs rendirent bientôt à *Molière* les ſuffrages de la ville; et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque choſe de plus plaiſant que celle du Miſanthrope, ſoutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, et plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique ſur un ſujet qui paraiſſait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire littéraire de ce temps-là, ſavent que *Ménage* y eſt joué ſous le nom de *Vadius*, et que *Triſſotin* eſt le fameux abbé *Cottin*, ſi connu par les ſatires

de *Desprèaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière*; ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier* que le Misanthrope était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans les Femmes savantes. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* et contre *Despréaux*; les satires de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le présentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix et par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, et si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* et celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la satire. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne*: triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mau-

vais poëtes, c'eſt de donner d'excellens ouvrages; *Molière* et *Deſpréaux* n'avaient pas beſoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en proſe et en cinq actes, repréſentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le ſujet de cette pièce à *Molière.* Il voulut qu'on repréſentât deux princes qui ſe diſputeraient une maîtreſſe, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. *Molière* ſervit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux perſonnages qu'il n'avait point encore fait paraître ſur ſon théâtre, un aſtrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors déſabuſé de l'aſtrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus qu'on connaiſſait moins la véritable aſtronomie. Il eſt rapporté dans *Vittorio Siri* qu'on n'avait pas manqué, à la naiſſance de *Louis XIV*, de faire tenir un aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la reine accouchait. C'eſt dans les cours que cette ſuperſtition règne davantage, parce que c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les fous y étaient auſſi à la mode; chaque prince et chaque grand ſeigneur même avait ſon fou; et les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie qu'à meſure qu'ils ont plus connu les

plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui est représenté dans *Molière*, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la princesse d'Elide, mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, et ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertissemens des Amans magnifiques il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace*:

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée devant le roi, à St Germain, en février 1672, et à Paris sur le théâtre du palais-royal le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, et la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais-royal le 10 *février* 1673.

C'EST une de ces farces de *Molière* dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, et ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là il sera toujours le premier de tous les poëtes comiques. Depuis lui le théâtre français s'est soutenu, et même a été asservi à des lois de décence, plus rigoureuses que du temps de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartuffe presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, et même de *cocu;* la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un Etat bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très-difficile et très-estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes comédies, et qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux tragédies de *Racine* lorſqu'elles ſont bien repréſentées? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, et que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, et de la magie étonnante du ſtyle de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, et l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'art dramatique eſt difficile.

V.

Que le lion de S[t] *Marc* ne ſe contente pas de ſe voir avec complaiſance à la tête d'un évangile: qu'il coure à la proie: que ceux qui épouſent tranquillement la mer toutes les années, fendent ſes flots par les proues de cent navires: qu'ils reprennent l'île conſacrée à *Venus*, et celle où *Minos* dicta ſes lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

VI.

La patrie des *Thémiſtocles* et des *Miltiades* ſecoue ſes fers en voyant planer de loin l'aigle de *Catherine*, mais elle ne peut encore les briſer. Quoi donc, n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière qui oſât ſuivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans ſon vol impétueux?

VII.

Les braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de ſe reſſaiſir de l'île du Soleil et des roſes que leur enleva *Soliman*, l'intrépide aïeul de l'imbécille *Muſtapha*. Les nobles et valeureux Eſpagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de conſuls de marchands, ſous le nom d'ambaſſadeurs, pour recevoir des affronts toujours diſſimulés; les Eſpagnols, qui bravent dans Oran les puiſſances de l'Afrique, ſouffriront-ils que les ſept faibles tours de Byſance oſent inſulter aux tours de la Caſtille?

VIII.

VIII.

DANS les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille et d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule et des bénédictions. L'éternel arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers et les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux et stérile de Jérusalem et de Bethléem; comme s'il importait à DIEU et à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs ou à des Corasmins.

IX.

LE but secret et véritable de ces grands armemens était de soumettre l'Eglise grecque à l'Eglise latine, (car il est impie de prier DIEU en grec; il n'entend que le latin.) Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie et du grand Caire: elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux-mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

PRINCES, il ne s'agit pas ici de croisades: laissez les ruines de Jérusalem, de Séparvaïm, de Corozaïm, de Sodome et de Gomorrhe: chassez *Mustapha*, et partagez. Ses troupes ont été bat-

tues; mais elles s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir et prévenir ?

X I.

Les politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes ! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, et marchez.

X I I.

Ainsi parlait dans la Chersonèse cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Gréce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage et le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques : mais les Grecs n'en surent rien, et les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LETTRES CHINOISES ET INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voiſine de mon couvent : je trouvai ſur ſon comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden par Kien-long.* Quoi ! lui dis-je, vous vendez auſſi des livres ? Oui, mon révérend père ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme ſi c'était une comédie nouvelle. Eſt-il poſſible, M. *Gervais*, qu'on ſoit ſi barbare dans une capitale où il y a un libraire et trente cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'eſt que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous ; apprenez que c'eſt l'empereur de la Chine et de la Tartarie, le ſouverain d'un pays ſix fois plus grand que la France, ſix fois plus peuplé, et ſix fois plus riche. Si ce grand empereur ſait le peu de cas qu'on fait de ſes vers dans votre ville, (comme il le ſaura ſans doute ; car tout ſe ſait) ne doutez pas que dans ſa juſte colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos fauxbourgs. L'impératrice de Ruſſie *Anne* était moins

offenſée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : ſon amour-propre n'était point ſi cruellement outragé ; on n'avait point négligé ſes vers : vous ſavez ce que c'eſt que *genus irritabile vatum.*

Hélas ! me dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, ſans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un ſi grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du préſent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jéſus, il ne douta plus de la vengeance ; il ſe reſſouvenait combien cette compagnie de Jéſus avait été réputée dangereuſe, et il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes enſemble le commencement de ce poëme : M. *Gervais* a du ſens et du goût, et s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frappés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfeſante qui reſpire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, diſais-je, un homme chargé du fardeau d'un ſi vaſte royaume, a-t-il pu trouver du temps pour compoſer un tel poëme ? comment a-t-il eu un cœur aſſez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, et aſſez de juſteſſe d'eſprit pour faire tant de vers, ſans faire danſer les montagnes, ſans faire enfuir la mer, ſans faire fondre le ſoleil et la lune ? mais comment une nation auſſi vive et auſſi ſenſible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indif-

férence? *Auguste*, il est vrai, aussi grand seigneur que *Kien-long*, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines, il ne savait s'il coucherait avec *Fulvie* femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

Quid si me Mannius oret
Pædicem faciam? Non puto si sapiam.

Voici un empereur plus puissant qu'*Auguste*, plus révéré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction et pour le bonheur du genre-humain. Sa conduite répond à ses vers; il a chassé les jésuites; et il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens: cependant quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poëme; personne ne le lit, et c'est en vain que M. de *Guines* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog et de Magog ou des Huns! je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique et les brochures!

Mais, répondit M. *Gervais*, si on ne lit pas le beau poëme de Moukden composé par l'empereur *Kien-long*, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? quand un empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme *Jules-César*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à M. *Gervais* que l'empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né fran-

çais et d'avoir été baptisé à Romorantin ; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à jupiter et saturne, eût pourtant fort grande en comparaison de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée : songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale et occidentale sont des régions immenses, d'où sont sortis les conquérans de presque tout notre hémisphère. *Kien-long* le tartaro-chinois est le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le savant et sage père *Parenin*, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, et que lorsqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose, (*a*) comme nous fesions du temps des *Daciers*.

Kien-long a tenté cette grande entreprise ; il y a réussi ; et cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poëtes étalent d'orgueil et d'impertinence. (*b*) *L'application et les efforts suppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent.* (*c*) Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire sous peine de la vie ?

Sa majesté impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers ; et c'est-ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez

(*a*) Voyez le tome IV de la collection du P. du *Halde*, page 85, edition de Hollande.

(*b*) Modestie de l'empereur.

(*c*) *Poeme de Moukden* ou *Mougden*, page 11.

comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de notre certaine ſcience, pleine puiſſance et autorité impériale, il eſt dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur : « L'empire ayant » été tranſmis à ma petite perſonne, je ne dois » rien oublier pour tâcher de faire revivre la ver» tu de mes ancêtres ; mais je crains, avec raiſon, » de ne pouvoir jamais les égaler. »

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendreſſe reſpectueuſe. Il gromelait entre ſes dents.... La modeſtie de ce ſage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que ſa petite perſonne deſcend en ligne directe d'une vierge céleſte, (*d*) ſœur cadette de DIEU, laquelle fut groſſe d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta M. *Gervais*, peut inſpirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter ; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples ; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut groſſe d'un rayon du ſoleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuſe ſans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, et où en ſerait notre art diplomatique, ſi nous n'avions pas des traits d'hiſtoire de cette force à débrouiller ? réduiſez l'hiſtoire à la vérité, vous la perdez ; c'eſt *Alcine* dépouillée de ſes preſtiges, réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

(*d*) *Poëme de Moukden*, page 13.

Eh bien donc, me répondit M. *Gervais*, qu'on le lise à la Chine.

LETTRE II.

Réflexions de dom Ruinard sur la vierge dont l'empereur Kien-long descend.

JE rendis hier compte de cette conversation au savant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainsi : " Vous avez eu tort de nier les couches de „ la vierge céleste, et de son fruit rouge ; vous „ pourrez bientôt aller à la Chine remplacer les „ révérends pères jésuites ; vous courez de grands „ risques si on sait que vous avez douté de la „ généalogie de l'empereur *Kien-long*. L'aventure „ de sa grand'mère est d'une vérité incontestable „ dans son pays ; elle doit donc être vraie par- „ tout ailleurs. Car enfin qui peut être mieux in- „ formé de l'histoire de cette dame que son petit- „ fils ? l'empereur ne peut être trompé ni trom- „ peur Son poëme est entièrement dépourvu „ d'imagination ; il est clair qu'il n'a rien inventé : „ tout ce qu'il dit sur sa ville de Moukden est „ purement véridique ; donc ce qu'il raconte de „ sa famille est véridique aussi. J'ai avancé dans „ mes livres des choses non moins extraordi- „ naires : l'histoire de mes sept pucelles d'Ancire, „ dont la plus jeune avait soixante et dix ans, „ condamnées toutes à être violées, approche „ assez de votre pucelle au fruit rouge (*e*)

(*e* Voyez l'histoire des sept vieilles pucelles d'Ancire, du cabaretier *Theodote*, du curé *Fronton*, et du chevalier

(*f*) " J'ai

(*f*) " J'ai rapporté des prodiges encore plus
„ merveilleux, mais je les ai démontrés; car j'ai
„ affirmé les avoir copiés sur des manuscrits qui
„ étaient cachés dans plus d'un de nos couvens
„ au seizième siècle: or quelques pages de ces
„ manuscrits étaient conformes les unes aux au-
„ tres; donc rien n'était plus authentique, *car*
„ *cela n'était pas fait de concert.* Il y a eu des gens
„ de col roide que je n'ai pu persuader: ils ont
„ eu l'assurance de dire que ce n'est pas assez,
„ pour constater un fait arrivé il y a vingt ou
„ trente siècles, de le trouver écrit sur un vieux
„ papier du temps de *Rabelais* dans une ou deux
„ de nos abbayes; qu'il faut encore que ce fait
„ ne soit pas entièrement absurde. Un tel raison-
„ nement pourrait introduire trop de pyrrho-
„ nisme dans la manière d'étudier l'histoire de
„ l'abbé *Langlet.* On finirait par douter de la gar-
„ gouille de Rouen, et du royaume d'Yvetot: il
„ y a des opinions auxquelles il ne faut jamais
„ toucher; et pour vous expliquer en deux mots
„ tout le mystère, il est absolument égal, pour la
„ conduite de la vie, qu'une chose soit vraie ou
„ qu'elle passe pour vraie."

Ce discours de dom *Ruinard* me parut profond et d'une grande utilité: cependant je sentais qu'il y a dans le cœur humain un sentiment encore

céleste dans les *actes sincères* de dom *Ruinard*, tome I, page 531 et suivantes. Voyez aussi le jésuite *Bollandus*; et voyez comme tout est de cette force dans ces auteurs sincères.

(*f*) Profonds raisonnemens de dom *Ruinard.*

plus profond qui nous inſpire l'averſion d'être trompes. Qu'un voyageur me raconte des choſes merveilleuſes et intéreſſantes, il me fait grand plaiſir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eſt faux, je ſuis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneſſe.

Je ſais fort bien qu'il eſt néceſſaire que je ſois trompé à tous les momens par tous mes ſens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau quoiqu'il ſoit très-droit ; que le feu me ſemble chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; que le ſoleil, un million de fois plus gros que notre planète, ſoit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il ſemble plus grand à notre horizon qu'au zénith, ſelon les règles données par l'aſtronome *Hook*. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les choſes, non comme elles ſont, mais comme nous devons les ſentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle était, il aurait aperçu un réſeau gris-jaune inégal, rude, compoſé de mailles ſans ordre, dont chacune renfermait un poil ſemblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature eſt un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en eſt pas de même dans le faire et dans le raiſonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en hiſtoire, ni en philoſophie, ni en chimie etc.

Quand j'y penſe, je me défie un peu de dom

Ruinard, mon confrère, tout savant bénédictin qu'il est. J'ai même quelque scrupule (s'il m'est permis de le dire) sur le pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jésuite, sur la légende dorée du révérendissime père en Dieu *Voraginé*, et même sur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris*, et sur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente passion de m'instruire dans ma jeunesse, on dit que cela sert beaucoup quand on est vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jésuites; mais les bénédictins disent qu'ils sont trop bien chez eux pour en sortir. Ne pouvant donc prendre cet essor, je lis tous les voyages qui me tombent sous la main, et la lecture fait sur moi cet effet si commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je sais bien que le démon *Asmodée* est enchaîné dans la haute Egypte; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un sac coupé en vingt tronçons, et l'en ait vu sortir avec une peau sans coutures. Il a vu aussi et mesuré la tour de Babel. Plusieurs curieux en avaient fait autant avant lui, et entr'autres le fameux juif *Benjamin Jonas*, natif de Tudèle dans la Navarre au douzième siècle. Non-seulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la statue de sel en laquelle *Edith* femme de *Loth* fut changée; et il remarqua, en naturaliste attentif, que toutes les fois que les bestiaux venaient la lécher, et

diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le champ ſa groſſeur ordinaire. (*g*)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* et du frère prêcheur *Aſſelin*, envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV*, devers les princes de Gog et de Magog, qui ſont les kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes, c'eſt que les mirza, appelés par *Plancarpin* les barons, font aſſeoir leurs majeſtés par terre ſur un grand feutre, et leur diſent : *Si tu n'écoutes pas conſeil, ſi tu gouvernes mal, il ne te reſtera pas même ce feutre ſur lequel tu t'aſſieds.* (*h*) C'eſt ainſi, dit-il, que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne ſais quoi d'une philoſophie anglaiſe qui ne déplaît pas. Mais, lorſqu'enſuite le moine ambaſſadeur nous apprend que les montagnes caſpiennes, où il ſe trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de Gog et de Magog; qu'une nuée ſe mettait au-devant des troupes, et les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha pluſieurs milles ſous terre pour attaquer l'empereur de Gog dans ſon camp; que le prêtre *Jean*, empereur de l'Inde, combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze, montés ſur de grands chevaux, et remplis de ſoufre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien ſe joignit à cette armée

(*g*) Voyages de *Paul Lucas*.

(*h*) Ambaſſade de *Plancarpin*, page 16, in-4°, édition de *van Deraa*.

de bronze, etc. etc. alors on eſt forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philoſophe.

Frère *Rubruquis*, envoyé chez le grand kan par *S*[t] *Louis* même, n'était guère mieux informé. (*i*) Ce fut le ſort du plus pieux et du plus brave des rois d'être trompé et d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe* ou de *Thou*. C'eſt beaucoup que dans notre treizième ſiècle, dans le temps de notre plus craſſe ignorance et de notre plus ridicule barbarie, il ſe ſoit trouvé une famille de vénitiens aſſez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médée* et du terme où s'arrêtèrent les argonautes : ce voyage ne fut que le prélude de la courſe immenſe de cette famille errante. *Marc Paul* ſur-tout pénétra plus loin que *Zoroaſtre*, *Pythagore* et *Apollonius* de Thyane; il alla juſqu'au Japon, dont l'exiſtence alors était auſſi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre choſe que l'envie de gagner de l'argent. Son père, ſon oncle et lui étaient de bons marchands comme *Tavernier* et *Chardin* : il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune : ſon livre n'en fit point, et on ſe moqua de lui. Il eſt difficile en effet de croire que ſitôt que le grand-kan *Coublaï*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée

(*i*) L'abbé *Prévoſt*, dans ſa rédaction des voyages, l'appelle *capucin* : les révérends pères capucins ne ſont pourtant établis que de l'année 1528, par le pape *Clément VII*.

de meſſer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à ſa cour, il envoya au-devant de lui une eſcorte de quarante mille hommes, et qu'enſuite il dépêcha ce vénitien comme ambaſſadeur auprès du pape, pour ſupplier ſa ſainteté de lui accorder des miſſionnaires qui viendraient le baptiſer lui et les ſiens, toute la famille de *Gengis* ayant une extrême paſſion pour le baptême.

Feſons ici une obſervation qui me paraît très-curieuſe : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu, d'une vierge céleſte, (*l*) s'alla promener vers le pays de Moukden, ſur un beau lac, dans un bateau qu'il avait conſtruit lui-même : toute une nation était aſſemblée ſur le bord du lac pour choiſir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu-près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays : l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que ſe conformer depuis à la créance commune, comme *Jules-Céſar* feſait graver l'étoile de Vénus ſur ſes médailles. *Céſar* ſe plaiſait à deſcendre de la déeſſe de l'amour : *Kien-long* veut bien ſe croire iſſu de ſa vierge céleſte, et les d'*Hoſiers* de la Chine n'en diſconviennent pas.

(*k*) Page 221 et ſuivantes.

(*l*) De la vierge ſœur cadette de Dieu, grand'mère de l'empereur.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de St *Augustin*, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleste, une princesse nommée *Hauzibon* (m) devint grosse d'un éclair ; c'est à peu-près l'histoire de *Semelé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs et des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ses fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure, quand il nous dit : (n) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinsay, je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit et douze mille ponts de pierre, dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux passent dessous sans baisser leurs mâts : la ville est bâtie comme Venise. — On y voit trois mille bains. — C'est la capitale de la province de Mangi, province partagée en neuf royaumes. Kinsay est la métropole de cent quarante villes, et la province de Mangi en contient douze cents*, etc. etc.

On avoue que depuis la Jérusalem céleste, qui avait cinq cents lieues de long et de large, dont

(m) Dans son ouvrage imprimé à Rome en 1586, et dédié à *Sixte-Quint*.

(n) Page 16 et suivantes, édition de *van-Deraa*.

les murs étaient de rubis et d'émeraude, et les maifons d'or, il ne fut jamais de plus grande et de plus belle ville que Kinfay: c'eft dommage qu'elle n'exifte pas plus aujourd'hui que la Jérufalem.

Cette étonnante province de Mangi eft dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'empereur dans fon poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, et foixante et dix-fept du fecond. Les villages et les ponts font encore en grand nombre dans le pays; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinfay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée, et les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en refte une petite ville nommée Cho-hing-fou qui n'a qu'un million d'habitans: on nous perfuade qu'elle eft percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieufes, ornée de grands monumens de marbre, couverte de plus de ponts de pierre que Venife, Amfterdam, Batavia et Surinam n'en ont de bois: cela doit au moins nous confoler, et mérite que nous faffions le voyage.

Le phyfique et le moral de ce pays-là, le vrai et le faux m'infpirent tant de curiofité, tant d'intérêt, que je vais écrire fur le champ à M. *Paw*, j'efpère qu'il lévera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adressée à M. Paw, sur l'athéisme de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI lu vos livres, je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Egypte et au Mexique ; de plus, vous avez beaucoup d'esprit ; avec cet avantage on voit et on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de dom *Ruinard*, (o) c'est que le poëme de sa majesté l'empereur de la Chine, et la théologie de *Confucius*, m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils ennuient M. *Gervais*, et que cependant je les admire. Ma raison pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, et même de son vivant ; c'est qu'un poëme traduit en prose, produit l'ordinaire cet effet, comme M. *Gervais* l'a bien senti. Pour *Confucius*, c'est un bon prédicateur ; il est si verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'est que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, et que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romoran-

(o) Les savans connaissent les *actes sincères* de dom *Ruinard*, aussi sincères que la *Légende dorée* et *Robert le diable*.

tin, et à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je suis en extase.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jésuites, ont eu de violentes disputes à Rome sur la théologie de la Chine. Les capucins et les dominicains ont démontré, comme on sait, que la religion de *Confucius*, de l'empereur et de tous les mandarins est l'athéisme: les jésuites qui étaient tous mandarins, ou qui aspiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU, et qu'on n'y est pas loin du royaume des cieux. Ce procès, en cour de Rome, a fait presqu'autant de bruit que celui de *la Cadière*. On y est bien embarrassé.

Vous souviendriez-vous, Monsieur, de celui qui écrivait: *Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant, et moi je ne crois ni l'un ni l'autre.* Je pourrais vous dire, je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, et que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur: car les Chinois font des préfaces comme nous: *J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père et mère, les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles: et si on conforme son cœur aux cœurs du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce ſeul paſſage me paraît digne de *Marc-Aurèle* ſur le trône du monde. Qu'on ſe conforme aux juſtes déſirs du père de famille, et la famille eſt unie : qu'on ſuive la loi naturelle et tous les hommes ſont frères ; cela eſt divin. Mais par malheur cela eſt athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire ſe conformer au ciel et à la terre ? La terre et le ciel ne ſont point DIEU, ils ſont ſes ouvrages brutes.

L'empereur pourſuit, il en appelle à *Confucius* : voici la déciſion de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel et la terre à l'équinoxe et au ſolſtice, et qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un royaume auſſi facilement qu'on regarde dans ſa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* ſentent l'athée de ſix mille lieues loin ? Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau* frère de *Nicolas Boileau* le bon poëte. *Confucius* et l'empereur *Kien-long* auraient mal paſſé leur temps à l'inquiſition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement ſon prochain et encore moins un bon roi, conſidérons ce que dit enſuite notre grand monarque : *De tels hommes devaient attirer ſur eux des regards favorables du ſouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* et *Maſſillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs ſermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce paſſage à la lettre. Les ennemis des jeſuites diront

que ce ferment même de frère *Amiot* eft très-fufpect, et qu'on ne s'avifa jamais d'affirmer par ferment la fidélité de la traduction d'un endroit fi fimple, *nimia pracautio dolus*. Trop de précaution eft fourberie. Frère *Amiot* logé dans le palais, et fachant très-bien que fa majefté eft athée, aura voulu aller au-devant de cette accufation.

Si l'empereur croyait en DIEU, il dirait un mot de l'immortalité de l'âme : il n'en parle pas plus que *Confucius*; (*p*) donc l'empereur n'eft qu'un athée vertueux et refpectable. Voilà ce que diront les janféniftes, s'il en refte encore.

A cela les jéfuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU fans être inftruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer et du paradis : la loi mofaïque n'annonça point ces grands dogmes : elle les réferva pour des temps plus divins. Les faducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité infpirée par la nature à tous les hommes vivans en fociété : le refte a été enfeigné par la révélation : de-là on conclut avec affez de vraifemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raifon.

Pour moi, Monfieur, je ne me fens ni affez hardi, ni affez compétent pour juger un auffi grand roi ; je préfume feulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas précifément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en

(*p*) Page 103 du *poëme de Moukden*.

phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand, chaque mot entraîne avec lui différens accessoires en chaque langue: peut-être même si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression. Peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que si la chose était ainsi les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi en vérité ne s'entendent-ils guère: du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentans sussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne posa jamais l'état de la question, si ce n'est cet hibernois qui disait: *Verum est, contra sic argumentor.* La chose est vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, et même un peu les

Juifs nos pères. Vous ſavez ce que fit à la Chine le révérend père *Ricci*; (q) ce nom eſt reſpectable, mais n'eſt pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jéſuite portugais nommé *Sémédo*, et notre révérend père *Trigaut*, autre nom célèbre, qu'on a cru ſignificatif. Ces trois miſſionnaires feſaient bâtir en 1625 une maiſon et une égliſe auprès de la ville de Sigan-fou ; ils ne manquèrent pas de trouver ſous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, et d'autres lettres inconnues, le tout ſurmonté d'une croix de Malthe, toute ſemblable à celle que d'autres miſſionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre *St Thomas* ſur la côte de Malabar. (r) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu reſſemblant au ſyriaque; cette tablette diſait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, et dans toute la province de Kenſi (s) dès l'an de notre ſalut 636; la date de ce monument n'eſt que de l'année 782 de notre ère : de ſorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-ſix ans que la choſe fût bien conſtatée pour la certifier à la poſtérité.

(q) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands-hommes*, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé *Prévoſt*, dans ſa compilation de voyages, le fait vivre juſqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup ſur les grands-hommes.

(r) L'apôtre *ſaint Thomas* était charpentier : il alla à pied au Malabar portant un ſoliveau ſur l'épaule.

(s) Sigan-fou eſt la capitale de Kenſi.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins qui gravèrent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sureté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grâce 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante et dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme *Aaron*, *Pierre*, *Job*, *Lucas*, *Matthieu*, *Jean* etc. qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en présence du frère *Ricci* l'an 1625, *et qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.*

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, et les nouveaux témoins en papier de notre année 1625; ils déposent *qu'un saint homme nommé Olopuen arriva de Judée à la Chine*, *guidé par des nuées bleues, par des vents et par des cartes hydrographiques sous le règne de Taïcum-veu-huamti* qui n'est connu de personne ; c'était, dit le texte syriaque, dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes*, (*t*) c'est l'ère des Séleucides, et elle revient à la nôtre 636. Les jésuites et surtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuse disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, et qu'ainsi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui est prouvé par la

(*t*) *Alexandre aux deux cornes* signifie *Alexandre* vainqueur de l'Orient et de l'Occident.

croix de Malthe; mais ces commentateurs ne ſongent pas que les chrétiens de la Méſopotamie étaient des neſtoriens qui ne croyaient pas la ſainte Vierge mère de DIEU. Par conſéquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on ſuppoſe que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté ſérieuſement; voilà ce qui a ſi long-temps occupé les ſavans de Rome et de Paris. Voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans ſa *Sina illuſtrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, et n'avait jamais été à la Chine qu'il illuſtrait; et ce qu'il y a de bon et d'aſſez curieux à mon gré, c'eſt que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, et le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inſcription de *Sémédo* telle qu'il l'imprima en eſpagnol dans ſon hiſtoire de la Chine, à Madrid chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel eſt vrai et profond, incompréhenſible et ſpirituel! En parlant du temps paſſé, il eſt ſans principe. En parlant du temps à venir, il eſt ſans fin. Il prit le rien, et avec lui il fit tout. Son principe eſt trois en un: ſans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, et les deux principes en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel et la terre parurent.

Après

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de *Cervantes de Quevedo*, après avoir passé du péché d'*Adam* au déluge, et du déluge au Messie, il vient enfin au fait. Il déclare que du temps du roi *Taïcum-veu-huamti* qui gouvernait avec prudence et sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino desde un Judæo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera dottrina.*

Ensuite cette inscription qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taçin qui est la Judée; que Taçin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord etc. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes et belles: que le royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince *Coacum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtît des églises dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora *Olopuen*, et lui donna le titre d'évêque de la grande loi; *Honrà a Olopuen dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage et éloquente pièce, *Kirker* a voulu en corriger le fond et le style.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans origine, nécessairement le même, intelligent et spirituel; le dernier*

des derniers, être excellentissime. Il établit les pôles des cieux, et il opéra excellemment avec le rien. . . . Enfin une femme vierge engendra le saint dans Taçin en Judée; et la constellation claire annonça la félicité. . . Or au temps de Taicum-ven, très-illustre et très sage empereur de la Chine, arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu suprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la règle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao son sujet d'aller au-devant du nouveau venu avec les bâtons rouges; (qui sont la marque d'honneur) et quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident, l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet, et de cette droite vérité . . . il ordonna qu'on la promulguât, et qu'on l'étendît partout.

C'était, ajoute *Kirker*, l'an de *Christ* 639, en quoi il ne s'accorde pas avec *Sémédo*. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtit une église à la manière de Taçin en Judée, et qu'on y établît vingt et un prêtres, etc*

Tout le reste est dans ce goût; conciliera qui voudra le jésuite portugais *Sémédo* avec le jésuite allemand *Kirker*.

Les hérétiques disent que le voyage d'*Olopuen* à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs dans sa mai-

ſon de Jéruſalem en Dalmatie, et de Dalmatie à la Marche d'Ancone. Le jeſuite *Bertier* a combattu vigoureuſement dans le Journal de Trévoux en faveur d'*Olopuen* et de ſon aventure. Il ſe trouvera encore quelque *Nonotte* (*u*) qui prouvera la vérité de cette hiſtoire, comme il s'en eſt trouvé d'autres qui ont démontré la translation de la maiſon de notre ſainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces meſſieurs qui nous ont démontré tant de choſes, ce que dit à peu-près *Théone* à *Phaëton* dans l'opéra du *Phénix de la poéſie chantante*, que j'aime toujours malgré ma robe.

> Ah! du moins bonze que vous êtes,
> Puiſque vous me voulez tromper,
> Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux ſyſtèmes de phyſique. Les pères du concile de Trente ayant entendu diſcourir *Dominico Soto* et *Achille Guillard* ſur la grâce, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuiſiniers. Je crois que *Dominico Soto* et *Achille Guillard* étaient dans

(*u*) Ce *Nonotte* dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire* a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Conſtantin*, la douce modération de ce bon prince, celle de *Théodoſe*, la chaſteté de tous les rois de France de la première race, les ſacrifices de ſang humain offerts par *Julien* le philoſophe, le martyre de la légion thébaine etc. c'était un régent de ſixième fort ſavant, et un jeſuite très-tolérant, grand prédicateur, et d'un eſprit fin quoique profond.

la bonne foi, et même que leurs difputes ne briférent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penfer autrement; mais quand je viens à confidérer tous les autres charlatanifmes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jufqu'à l'immortalité du dalai-lama au grand Thibet, et à la fainteté de fa chaife percée: depuis le Xaca du Japon jufqu'aux anciens druides des Gaules et de l'Angleterre, je fuis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu fe faire payer en argent et en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner; mais concevez-vous ceux qui payent? comment fe peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui fe fuffent laiffé tromper fur la valeur d'un écu, et que tous couruffent au-devant des erreurs les plus groffiéres et les plus affreufes, dont il leur importait tant d'être défabufés?

Ne voyez-vous pas comme moi avec confolation qu'il y a au bout de l'Afie une fociété immenfe de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de fuperftition ridicule ou fanguinaire? et s'il fe forme jamais ailleurs une compagnie pareille ne la bénirez-vous pas?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de *St Idulphe*, vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

LETTRE V.

Sur les lois et les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (x) gouvernés par treize mille six cents magistrats, divisés en différentes cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne sais quelle idée des neuf chœurs des anges de *St Thomas d'Aquin.*

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juste et le plus humain de l'univers

Si je creuse dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis

(x) Plus ou moins ; mais par les mémoires envoyés de la Chine au père du *Halde*, il paraît que sous l'empereur *Cam-hi* on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt et cinquante ans capables de porter les armes, sans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, sur tout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

et ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces lois sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à dire sur la loi la plus sacrée de la nature.

Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les savans, et nous sommes d'hier ; je suis forcé de croire et d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, et si les vainqueurs se sont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère ; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense, et aussi malheureux qu'il parut d'abord utile, puisqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de six cents mille pas géométriques qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches (y) construits sur des bras de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, et parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises ; car l'installation

(y) Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou fou, ville capitale de la grande province de Fokien : c'est auprès de Fou-tchou fou qu'est ce beau pont, et ce qu'il y a de mieux, c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citronniers, de cedras et de cannes de sucre.

de quelques-uns de nos papes eut aussi quelque splendeur, et la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de *Confucius*, prédécesseur de *St Martin*, de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un mandarin, fesant son entrée dans une ville à la tête d'une procession : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

" La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel ; „ il se ternit ; il faut l'essuyer. Il faut commencer „ par se corriger pour corriger les hommes.

" Je ne voudrais pas qu'on sût ma pensée, ne „ la disons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on „ sût ce que je suis tenté de faire, ne le fesons „ donc pas.

" Le sage craint quand le ciel est serein : dans „ la tempête il marchait sur les flots et sur les „ vents.

" Voulez-vous minuter un grand projet, écri- „ vez-le sur la poussière, afin qu'au moindre scru- „ pule il n'en reste rien.

" Un riche montrait ses bijoux à un sage ; je „ vous remercie des bijoux que vous me donnez, „ dit le sage. Vraiment je ne vous les donne pas, „ repartit le riche. Je vous demande pardon, „ repliqua le sage vous me les donnez, car vous „ les voyez, et je les vois, j'en jouis comme „ vous etc. ".

Il y a plus de mille sentences pareilles de *Confucius*, de ses disciples et de leurs imitateurs.

Ces maximes valent bien les secs et fastidieux essais de *Nicole*.

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines: c'est un beau climat qui a essuyé de violens orages.

(2) Ce qui étonne plus, c'est qu'ayant si longtemps cultivé toutes les sciences, ils soient demeurés au terme ou nous étions en Europe aux dixième, onzième et douzième siècles. Ils ont de la musique, et ils ne savent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse, et ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient, ils calculaient les éclipses, mais les élémens de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens et leur ignorance présente font un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres, qui est chez eux une espèce de religion, était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons longtemps regardé *Aristote* Notre soumission pour *Aristote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été si superstitieuse que, même dans l'avant dernier siècle, le parlement de Paris défendit, sous peine de mort, qu'on fût en physique d'un avis différent de ce grec de

(2) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques?

Stagire.

Stagire. (*aa*) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude et l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monsieur, avez-vous trop méprisé cette antique nation; peut-être l'ai-je trop exaltée: ne pourrions-nous pas nous rapprocher?

Est virtus medium vitiorum et utrinque reductum.

LETTRE VI.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

LA guerre de Troye, Monsieur, n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine, et leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*bb*) il y en a jamais eu une seule

(*aa*) L'arrêt est de 1624.

(*bb*) Le Deutéronome des Juifs, chap. XIII, dit: Si un prophète vous fait des prédictions, et si ces prédictions s'accomplissent, et s'il vous dit servons le Dieu d'un autre peuple. .... et si votre frère ou votre fils ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les aussitôt. *Le Clerc* soutient que dieux d'un autre peuple, dieux étrangers, *dii alieni*,

qui eût pu perſécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu et la vertu, ſecourant les pauvres ſans offenſer les riches, béniſſant les peuples et les rois ? je ſoutiens que chez les anthropophages de tels miſſionnaires feraient accueillis le plus gracieuſement du monde.

Si à la modeſtie, au déſintéreſſement, à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaiſſance profonde des beaux arts et des arts utiles ; s'ils vous apprennent à peſer l'air, à marquer ſes degrés de froid et de chaud, à meſurer la terre et les cieux, à prédire juſte toutes les éclipſes pour des milliers de ſiècles, enfin à rétablir votre ſanté avec une écorce qu'ils ont rapportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien ; alors ne ſe jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfeſantes ?

Si après s'être montré quelque temps ſous cette forme heureuſe, ils ſont chaſſés des quatre parties du monde, n'eſt-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatiſme a enſeigné au fanatiſme à les perdre ?

Il eſt évident que ſi les clercs de la brillante Egliſe de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets-de-pied du céſar *Galerius* ; et ſi un

ne ſignifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel et de la terre était par-tout le même, et qu'on doit entendre par *dii alieni*, dieux ſecondaires, dieux locaux, demi-dieux, anges, puiſſances aériennes etc.

enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien*, protecteur des chrétiens, jamais cet empereur jusque-là si bon, et mari d'une chrétienne, n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne; persécution que nos ridicules copistes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, et on vous laissera tranquille.

Du Halde rapporte dans sa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon empereur *Cam-hi* aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser, le voici. (*cc*)

"L'empereur (*dd*) est surpris de vous voir si „ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occuper si „ fort d'un monde où vous n'êtes pas encore? „ jouissez du temps présent. Votre Dieu se met „ bien en peine de vos soins! n'est-il pas assez „ puissant pour se faire justice sans que vous vous „ en mêliez?"

Il paraît par ce billet que les jésuites se mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Plusieurs d'entr'eux étaient parvenus à être mandarins; et les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs et les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays; qu'il partageât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en sût rien, et

(*cc*) Tome III de la collection de du *Halde*, page 129.
(*dd*) Billet singulier de l'empereur *Cam-hi* aux jésuites.

qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins ou de l'empereur?

Le comble de l'extravagance était, sans doute, (et on l'a déjà dit assez) que les missionnaires qui venaient tous enseigner la vérité fussent tous divisés entr'eux, et s'accusassent réciproquement des plus puans mensonges. Il y avait bien un autre danger : ces missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grâce 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin* fils de *Cam-hi*, et père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage *Yont-chin* en 1724. (*ee*) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens; parce que d'ordinaire ce ne sont pas ces

(*ee*) Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet empereur aux jésuites en les chassant: *Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes? .... Les mauvais dogmes sont ceux qui sous prétexte d'enseigner la vertu soufflent la discorde et la révolte : vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, je le sais bien; alors que deviendrons-nous? les sujets de vos rois comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'espérez pas me tromper de même.* Après ce discours sévère et paternel l'empereur renvoya tous les convertisseurs en leur fournissant de l'argent, des vivres, et des escortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contr'eux : il n'y eut point de dragonade. Voyez le XVII volume des *Lettres curieuses et édifiantes.*

gens-là qui bouleversent le monde par des argumens théologiques.

Mais, Monsieur, si les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le sont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant vu nos éphémérides ne se sont-ils pas avisés d'en faire ? pourquoi sont ils toujours obligés de s'en rapporter à nous ? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins, et il ne sait pas encore en faire ? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent long-temps à lire et à écrire, et à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinus et les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres et que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles ; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* et des *Newton* ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* et *Catherine II*.

LETTRE VII.

Sur la fantaisie qu'ont eu quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

Je voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, et aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine, et qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Kanton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre : il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne par parenthèse que ce mépris pour une profession si utile, est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, et principalement les détailleurs ; ils se font payer leur humiliation. De plus ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai été encore moins éclairé par nos aumôniers qui

ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savans de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens, et de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* et *Japhet*. L'évêque d'Avranche *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde et la Chine ; mais comme il avait imaginé aussi que *Moïse* était *Bacchus*, *Adonis* et *Priape*, son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs et même les visages des Egyptiens et des Chinois. Il se figura que *Sésostris* avait pu fonder des colonies à Pékin et à Déli. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le désabuser. (*ff*)

D'autres savans ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque, et ceux de l'ancienne

(*ff*) Imprimée à la tête du XXVI tome des *Lettres curieuses et édifiantes*.

Egypte, en y fesant les changemens requis; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* est évidemment le roi d'Egypte *Menès* en changeant seulement *Y* en *me*, et *u* en *nès*. *Ki* est devenu *Athoès*; *Kang* a été transformé en *Diabiès*, et encore *Diabiès* est-il un mot grec. On fait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Egypte, que de Memphis et d'Héliopolis; Memphis s'appelait *Moph*, Héliopolis s'appelait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arsinoé. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms et des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine est, à la vérité, neuf fois (*gg*) aussi grande que sa prétendue grand'mère: et même on peut dire que l'Egypte n'est pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis: elle n'aurait jamais eu de blé si elle n'avait eu l'adresse de creuser les

(*gg*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, et la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de M. *Danville*, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Egypte. Voyez son *Egypte ancienne et moderne*.

canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon *Platon* dans sa République, (*bb*) plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur et leur puissance. Athènes a été presque égale à l'empire romain aux yeux des philosophes; mais malgré toute la splendeur dont l'Egypte a brillé, sur-tout sous la plume de l'évêque *Bossuet*, qu'il me soit permis de preférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du DIEU du ciel et de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats et des crocodiles, et qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, et par voler des poules au nom d'*Isis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable et inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis: A quoi ces vérités me serviront-elles? si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, et je suis prêt de me mettre en colère.

(*bb*) Voyez *Platon* au livre II de sa *République*.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux. M. *Gervais* a bien raison de remarquer que l'empereur n'a point fait son poëme pour nous; mais seulement pour ses chers Tartares, et pour ses chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à sa majesté chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un réquisitoire et un monitoire au sujet de son poëme. L'empereur ne lui a pas répondu; et il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il l'entend. C'est-ce qu'apprit à ses dépens mon père le marchand *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani* (ii) auquel le révérend père *Joseph Suarez* recommanda, en 1707, d'aller visiter leurs frères les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog et de Magog par *Salmanazar*, l'an 717 avant notre ère latine, juste du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani* qui était fort zélé, et qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, et défrayez-moi pour l'amour de DIEU, dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne de la part du pape de faire à Caï-foum-fou dans la province de Honang, qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Is-

(ii) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au VIIe recueil des lettres intitulées *édifiantes et curieuses*.

raël chassées par *Salmanazar* il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de de Honang, elles reviendront à la fin du monde dans la terre promise, avec les deux autres tribus Juda et Benjamin pour combattre l'ante-christ, et pour juger le genre-humain : elles nous recevront à bras ouverts, et vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani*; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Issacar*, *Aser*, et autres qui régnaient dans Caï-foum-fou capitale de Honang. Il défraya splendidement son jesuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la Synagogue, où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle *taels* à la Chine, et les *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Issacar* et *Aser* lui volèrent le reste de son argent.

Frère *Gozzani* pour le consoler lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par *Salmanazar* de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée, qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erze-

rum: que dans la ſuite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au ſud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caſpienne, qu'elle planta ſes pavillons dans le Guilan, dans le Tabeiſtan; qu'elle vécut long-temps de cailles dans le grand déſert ſalé, ſelon ſon ancienne coutume; et qu'enfin de déſerts en déſerts, et de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*kk*) Cette doctrine conſola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un couſin-germain bachelier de ſorbonne. Il ſe chargea de faire le panégyrique des ſix corps des marchands: la ſacrée faculté y trouva des propoſitions malſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie, ce qui lui fit une affaire très-ſérieuſe.

Ces aventures et d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais ſe mêler des affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la proſe ſoutenue comme aux vers alexandrins, et qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père *Caſtel* fit une brochure pour raſſurer *l'univers*, et une autre brochure

(*kk*) On peut conſulter ſur une partie de ces belles choſes un profeſſeur émérite du collége Dupleſſis à Paris, lequel a fait parler fort ſavamment meſſieurs les juifs *Jonathan, Mathataï* et *Winker*. On peut voir auſſi la réponſe à ces meſſieurs article *Juif*, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

pour instruire *l'univers;* les honnêtes gens en rirent et l'univers n'en fut rien. C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monsieur, que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares et que tous les lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé, (*ll*) et qu'il n'y a point de dame depuis Pékin jusqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeûnant. Mais s'il est permis à un empereur d'être bon poete, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers et en prose Il vous appartient, Monsieur, de paraître au grand jour, mais ne montrez pas mes lettres.

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit au monde.

NE parlons plus, Monsieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puisse être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poétique, et beaucoup plus ancien. fait autrefois dans l'Inde, et qui ne commence que de nos jours

(*ll*) Cette chanson à boire est traduite par le père *Amiot*, et imprimée à la suite du *poëme de Moukden.* C'est une chanson fort différente des nôtres: elle ne respire que la sobriété et la morale. Les chansonniers du bas étage, les seuls qui nous restent, n'en seraient pas contens.

à être connu en Europe; c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan et du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du hanſcrit, il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les yking ou les yquim chinois qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentils-hommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de vingt ans, étudié la langue ſacrée dans le Bengale, langue connue ſeulement de quelques ſavans brames, ſe ſont donné la peine de lire et de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shaſta-bad. L'un eſt M. *Holwell*, long-temps vice-gouverneur du principal établiſſement anglais ſur le Gange, l'autre M. *Dow*, colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue, Monſieur, que notre compagnie françaiſe ne s'eſt pas donné de pareils ſoins, et qu'elle n'a été ni ſi ſavante, ni ſi heureuſe.

L'antiquité du Shaſta-bad fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de pluſieurs ſiècles les Chinois, qui précèdent le reſte des hommes. Ce qui ſurprend, ce n'eſt pas que ce livre ſoit ſi ancien, c'eſt qu'il ſoit écrit dans le ſtyle dont *Platon* écrivait en Gréce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaiſſez ce Shaſta-bad ſans doute; mais permettez-moi de vous en repréſenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos miſſionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, et encore très-difficilement, dans la province où il ſéjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont

des idiomes et des catéchifmes différens. Suppofé que des indiens fuffent affez défœuvrés, affez inquiets, affez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes et nous inftruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Eglife grecque qui diffère de la romaine, en Suède, en Danemarck l'Eglife évangélique ou luthérienne qui ne reffemble ni à la romaine ni à la grecque, en Pruffe une religion. Il ferait bien difficile à ces indiens de fe faire une idée nette de l'origine du chriftianifme. MM. *Holwell* et *Dow* ont puifé à la fource du brachmanifme; et on verra que cette fource eft celle des croyances qui ont régné le plus anciennement fur notre hémifphère, et même à la Chine, où la métempfycofe indienne eft encore reçue chez le peuple, quoique méprifée chez les lettrés et dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus fingulier de tous les livres. (*mm*)

" DIEU eft un, créateur de tout, fphère uni„verfelle, fans commencement, fans fin. DIEU „gouverne toute la création par une providence „générale, réfultante de fes éternels deffeins.— „Ne recherche point l'effence et la nature de „l'Eternel qui eft un; ta recherche ferait vaine „et coupable. C'eft affez que jour par jour, et „nuit par nuit tu adores fon pouvoir, fa fageffe „et fa bonté dans fes ouvrages. "

(*mm*) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'hiftoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*. (Volume de l'*Hiftoire du parlement de Paris*.)

J'avais dit tout-à l'heure que le Shaſta-bad était digne de *Platon*. Je me rétracte, *Platon* n'eſt pas digne du Shaſta-bad. Continuons.

« L'Eternel voulut, dans la plénitude du temps, » communiquer de ſon eſſence et de ſa ſplendeur » à des êtres capables de la ſentir. Ils n'étaient » pas encore ; (*nn*) l'Eternel voulut, et ils furent. » Il créa *Birma*, *Vitſnou* et *Sib.* »

On voit enſuite comment DIEU forma d'autres ſubſtances nombreuſes, ſubordonnées à ces trois premières participantes de ſa propre nature, et dominatrice avec lui. Ces puiſſances ſubordonnées, et d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleſte que l'on nomme *Moiſazor* ; tous ces noms expriment dans la langue du hanſcrit des perfections différentes : ces perfections diverſes et cette ſubordination produiſirent dans les globes, dont DIEU a rempli l'eſpace, une harmonie et une félicité conſtante pendant pluſieurs ſiècles.

Il eſt clair que ces idées, toutes ſublimes qu'elles peuvent être, ne ſont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'eſt le terreſtre épuré et tranſporté au ciel. C'eſt encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie et l'ambition ſe ſaiſiſſent du cœur de *Moiſazor* et de ſes compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections : ils perverti-ſent l'ouvrage de l'Eternel : ils ſe révoltent contre les trois êtres ſupérieurs, tirés de ſa ſubſtance divine ; la diſcorde ſuccède à l'harmonie ; le ciel

(*nn*) N'eſt-ce pas là le vrai ſublime ?

ſe

ſe divise; les génies fidelles qui ont conservé la perfection ſe déclarent contre les génies infidelles qui ont choiſi l'imperfection: l'Eternel précipite *Moiſaſor* et les autres ſubſtances imparfaites et révoltées dans le globe des ténèbres, nommé l'*ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte, de la deſtruction de *Typhon*, de la punition de *Typhée* et d'*Encelade* enchaînés par les Grecs en Sicile (*oo*) ſous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de voilà probablement. Car on ſait que, dès qu'un beau conte eſt inventé par une nation, il eſt vîte copié par une autre: l'aventure d'*Amphitrion* et de *Soſie* eſt originairement de l'Inde; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on oſait, on obſerverait encore que cette hiſtoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint juſqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archelaüs* et d'*Agrippa*; car c'eſt alors qu'il parut un livre juif ſous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte et de la chute des anges. On nous a conſervé quelques paſſages de ce livre attribué à *Enoch*, *ſeptième homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange *Sémexias* à leur tête, ſe liguèrent enſemble ſur le mont Hermon pour aller voler les hommes, et pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Sémexias*, et à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant: ils furent jetés avec leurs ſoldats dans le lieu

(*oo*) Voyez l'Abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, à la ſuite de la cataſtrophe du général *Lalli*.

d'obscurité, comme y avaient été jetés les génies désobeissans du Shasta-bad. C'est même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'*Enoch*, que l'apôtre *St Jude* fait allusion, quand il dit dans son épitre, chapitre premier : *Qu'Enoch, septième homme après Adam, prophetisa sur ces étoiles errantes, auxquelles une tempête noire est réservée pour l'éternité.* (*pp*) Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges sont liés de chaînes à tout jamais.* (*qq*) *quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable, en lui disputant le corps de Moïse.*

C'est au père *Calmet* de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des siècles dans le Shasta-bad des anciens brachmanes.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent, ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fut dans l'Inde, il y a cinq mille ans à peu-près ; et voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, disent-ils, selon nous, et selon les Indiens, c'est le diable. Car nous disons que le diable s'étant révolté dans le ciel, avant qu'il y eût des hommes sur la terre, et ayant été mis en enfer, il en sortit pour venir tenter nos premiers parens, dès qu'il fut

(*pp*) Verf. 13. (*qq*) Verf. 6.

qu'ils exiſtaient. Il fut la cauſe du péché originel, et ce péché originel fut la cauſe de tout ce qui eſt arrivé depuis. Donc le diable eſt la cauſe de tout. Mais puiſqu'il n'eſt queſtion dans aucun endroit de la Genèſe, ni du diable, ni de ſon enfer, ni de ſon voyage ſur la terre, il eſt évident que toute cette théologie eſt tirée de la théologie des anciens brachmanes, qui ſeuls avaient écrit l'hiſtoire du diable ſous le nom de *Moiſaſor*. Ce *Moiſaſor* avait commencé par être favori de DIEU; puis avait été damné, puis était venu ſur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chaſſé du ciel un ſerpent; enſuite ils en firent *Sathan*, *Belphegor*. *Belzébuth*. etc. ils ont fini par l'appeler *Lucifer* d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus? c'eſt que dans un ancien écrit juif (*rr*) on a déterré un paſſage traduit en latin. Ce paſſage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été eſclaves. Les Juifs ſe réjouiſſaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple preſque par-tout à la mort de ſon maître. L'auteur exhorte le peuple à ſe moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

“ Allons, dit-il, chantez une parabole contre „ le roi de Babylone. Dites: Que ſont devenus „ ſes employés des gabelles? que ſont devenus „ les bureaux de ces gabelles? le Seigneur a „ briſé le ſceptre des impies et les verges des „ dominateurs; la terre eſt maintenant tranquille

(*rr*) *Iſaïe*.

„ et en silence : elle est dans la joie. Les cèdres „ et les sapins ô roi ! se réjouissaient de ta mort. „ Ils ont dit : Depuis que tu es enterré, personne „ n'est plus venu nous couper et nous abatre : „ tout le souterrain s'est ému à ton arrivée ; les „ géans, les princes se sont levés de leur trône ; „ ils disent : Te voilà donc percé comme nous, „ te voilà semblable à nous, ton orgueil est tombé „ dans les souterrains avec ton cadavre ; com„ ment es-tu tombee du ciel, étoile du matin, „ étoile de Vénus, *Lucifer*, (en syriaque *Hellel* ;) „ comment es-tu tombée en terre, toi qui frap„ pais les nations ? etc."

Cette parabole est fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le sens littéral de cent autres passages ; c'est ainsi que notre *St François de Paule* ayant fondé les minimes, on prêcha en Italie que son ordre était prédit dans la Genèse : *frater minimus cum patre nostro*. C'est ainsi que toute l'histoire de *St François d'Assise* se trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela, Monsieur, nos commentateurs concluent que le serpent qui trompa notre *Eve* était le diable, et les Indiens concluent que le diable était leur *Moisazor*, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perses, leur *Sathan* serait d'une plus vieille date que notre serpent, et approcherait presque de l'antiquité de *Moisazor*. Chaque nation veut avoir son diable, comme chaque paroisse a son saint

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remar-

querai ſeulement que le gouverneur *Holwell*, après nous avoir donné une idée de ce livre ſi antique, et en avoir admiré le ſtyle, le compare au paradis perdu de *Milton*, *à cela près*, dit-il, *que Milton a été entraîné par ſon génie inventif et ingouvernable à ſemer dans ſon poëme des ſcènes trop groſſières, trop bouffonne, trop oppoſées aux ſentimens qu'on doit avoir de l'être ſuprême.* (ss)

Pourſuivons l'hiſtoire de l'ancienne loi indienne. DIEU pardonne, après pluſieurs milliers de ſiècles, aux génies délinquans; il crée la terre comme un ſéjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs crimes: il les fait paſſer par pluſieurs métamorphoſes; d'abord ils ſont vaches, afin que, lorſqu'ils ſeront hommes, ils apprennent à ne point tuer leurs pères nourriciers: c'eſt-ce qui établit cette doctrine de la métempſycoſe, et cette abſtinence rigoureuſe de tout être à qui DIEU a donné la vie; doctrine que *Pythagore* embraſſa dans l'Inde, et qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies céleſtes et punis ont ſubi pluſieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie, et c'eſt pour accompagner leurs époux dans le ciel, que tant de femmes ſe brûlèrent, et ſe brûlent encore ſur le corps de leurs maris: piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut réduire l'eſprit humain, et à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit

(ss) Page 64 deuxième édition.

dans ses Tusculanes que cette coutume subsistait de son temps dans toute sa force. Il s'en effraie, et il l'admire.

M *Holwell* a vu dans son gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, résister aux prières et aux larmes de miladi *Russell*, femme de l'amiral anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même et de deux enfans charmans qu'elle allait laisser orphelins: elle répondit à Mme *Russell*: DIEU les a fait naître, DIEU en prendra soin: elle s'étendit sur le bûcher, et y mit le feu elle-même avec autant de sérenité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un anglais, nommé *Charnoc*, étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune indienne très-belle, descendit malgré les prêtres dans la fosse du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au ravisseur et à l'impie: qu'il eut une peine extrême à l'apaiser: qu'enfin il l'épousa, mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident; c'est celui de nos quatre âges du monde, si bien chantés par *Ovide*, et qui figurent toujours dans nos opéra et dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour sauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci 3200000

Le second fut de 1600000

Le troisième de 800000

Le quatrième où nous sommes est de 400000

Ainſi tout va toujours en diminuant et en empirant dans ce monde; mais nous ſommes plus diſcrets que les brachmanes. Nos âges ne ſont pas ſi longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues*; c'eſt dans le préſent iogue qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue ſacrée le ſacré Shaſta-bad, il n'y a guère que cinq mille années: mais il ne s'écoula pas quinze ſiècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du Veidam. Je lui en demande bien pardon; ce Veidam eſt le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les conformités de *St François d'Aſſiſe*, les exercices ſpirituels de *St Ignace* et les ſermons de *Menot* joints enſemble, vous n'aurez encore qu'une idée très imparfaite des impertinences du Veidam.

L'Ezour-veidam eſt tout autre choſe. C'eſt l'ouvrage d'un vrai ſage qui s'élève avec force contre toutes les ſottiſes des brachmanes de ſon temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invaſion d'*Alexandre*. C'eſt une diſpute de la philoſophie contre la théologie indienne; mais je parie que l'Ezour-veidam (*tt*) n'a aucun crédit dans ſon pays, et que le Veidam y paſſe pour un livre céleſte.

(*tt*) L'*Ezour veidam* eſt en effet un livre qui combat toutes les ſuperſtitions et qui détruit les fables dont on déshonore la Divinite; c'eſt probablement le livre que le père *Pons* miſſionnaire, ſur la côte de Malabar en '74 , appelle l'*Ajour-veidam*: il avait un peu appris la langue des brames modernes, mais non pas l'ancien hanſcrit, qui eſt pour eux ce qu'eſt l'Iliade d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez ſa lettre au père du *Halde*, dans le XXV tome des *Lettres curieuſes et édifiantes*.

LETTRE X.

Sur le paradis terrestre de l'Inde.

CE n'eſt pas aſſez, Monſieur, que deux anglais, dans les tréſors qu'ils ont rapportés de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terreſtre. Vous ſavez que de grands théologiens avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suède, quelques-uns même dans la lune. Mais il eſt réellement ſur un des bras du Gange. M. *Holwell* et quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre, (*uu*) ce pays peut prendre ſon nom de ſa capitale Bishnapor ou Vitſnapor, où l'on adore *Vitſnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaiſe, et on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la compagnie des Indes. Il n'eſt guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaiſe de Calcuta, et vers celle de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du Tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encore plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, *a conſervé la*

(*uu*) Voyez *intereſting events relative to Bengale*, pages 197 et ſuivantes.

beauté du corps si vantée dans les anciens brachmanes, et toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'est-là que la liberté et la propriété sont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, soit privé, soit public; dès qu'un voyageur, quel qu'il soit, a touché les limites du pays, il est sous la garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de son bagage et de sa personne, sans aucun salaire. Ces guides le conduisent à la première station. Le premier officier du lieu le loge et le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même soin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ses conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il est entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat, et s'il tombe malade, on le garde, et on lui administre tous les secours jusqu'à ce qu'il soit guéri, sans qu'on reçoive de lui la moindre récompense.

Si ce n'est pas là le paradis terrestre, je ne sais où il peut être.

Un philosophe sera moins surpris qu'un autre homme, quand il saura que les habitans de Vishnapor descendent des anciens brachmanes. C'est probablement ainsi que *Pythagore* fut reçu chez eux. Ils ont conservé depuis des siècles innombrables la simplicité et la générosité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, presque aussi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préservée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Déli, et depuis les rives du Gange, jusqu'aux sables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux et ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européens, ſoit *Thamas Kouli-Kan*, ſoit *Abdala?* c'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux ſi facilement que le diable entra, ſelon *Milton*, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince deſcendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays; une armée ſerait noyée en arrivant. Vishnapor eſt auſſi bien défendu qu'Amſterdam et Veniſe; ces peuples qui n'ont jamais attaqué perſonne réſiſteraient à l'univers entier.

Probablement quelques français ſoit à Romorantin, ſoit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote*, ou pour d'autres contes. Tout eſt cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires ſont à Londres.

Pourquoi n'en ſait-on rien chez nous? pourquoi de ſoixante journaux qui paraiſſent tous les mois, aucun n'a-t-il diſcuté des merveilles ſi étranges? on dit que le livre de M. *Holwell* a été traduit; mais ces faits, jetés en paſſant dans des mémoires ſur les intérêts de ſa compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par perſonne. Un ſeul homme en a parlé et on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'hiſtoire pariſienne du jour. Si on a jeté les jeux un moment ſur l'Inde, ce n'a été que pour accuſer de nos déſaſtres ceux qui avaient prodigué leur ſang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis,

des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite *Lavaur*, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savait pas si M. *Holwell* et M. *Dow* étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celle d'Orléans et de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur; c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente: une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du genre-humain que la vertu fût partout d'une pratique facile. La *dévotion aisée* du père *le Moine* n'était point un si ridicule titre de livre: faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante.

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent aussi les premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, dûrent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes et des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les paysans de nos contrées, et je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* et de *Halley* parmi nos

bergers d'Allemagne, de France et d'Efpagne. Il faut favoir un peu de géométrie pour être même un aftronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il eft donc de la plus grande vraifemblance que la fcience du ciel eut fon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque aftronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, et cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents et un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils fe font trompés fur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieufe fcience et bien des fiècles pour être en état de fe tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand-lama, et la métempfycofe.

APRES avoir voyagé fous vos ordres, Monfieur, en Egypte, à la Chine et aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares affez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de fon derrière, en forme de grains de chapelet; en vérité il y a dans les environs de Romorantin, et dans d'autres villes, des gens du peuple qui fe parent de reliques auffi fingulières : je ne vois pas que ce qui fort du derrière d'un homme qu'on refpecte et qu'on aime, quand il eft bien fec, bien mufqué, bien préparé,

bien enchaſſé dans de l'or ou de l'ivoire, ſoit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce qu'on expoſe encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on penſe qu'il exiſte un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philoſophe. Peut-être ce dogme eſt-il la ſuite de cette recherche ſérieuſe que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut ſubitement de ce breuvage qui feſait vivre éternellement.

Il y a, ce me ſemble, dans *Oléarius* un très-bon conte ſur *Alexandre* qui chercha le breuvage d'immortalité, en paſſant par le Thibet lorſqu'il allait conquérir l'Inde. C'eſt dommage que ce conte n'ait pas eu placé dans les mille et une nuits. Mais il était trop philoſophique pour ma ſœur *Sbeza-rade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perſe, dans une hiſtoire d'*Alexandre* qui n'eſt pas écrite par *Quinte-Curce*. (*xx*)

Alexandre après la mort de *Darab*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, et ſe trouvant de loiſir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme *Hénoch* et *Elie*. Cette fontaine eſt dans une montagne du Caucaſe, au fond d'une grotte ténébreuſe. Les

(*xx*) Voyages d'*Oléarius* en Moſcovie et en Perſe, pages 169 et 170.

bergers d'Allemagne, de France et d'Efpagne. Il faut favoir un peu de géométrie pour être même un aftronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il eft donc de la plus grande vraifemblance que la fcience du ciel eut fon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque aftronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, et cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents et un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils fe font trompés fur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieufe fcience et bien des fiècles pour être en état de fe tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand-lama, et la métempfycofe.

APRES avoir voyagé fous vos ordres, Monfieur, en Egypte, à la Chine et aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares affez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de fon derrière, en forme de grains de chapelet; en vérité il y a dans les environs de Romorantin, et dans d'autres villes, des gens du peuple qui fe parent de reliques auffi fingulières : je ne vois pas que ce qui fort du derrière d'un homme qu'on refpecte et qu'on aime, quand il eft bien fec, bien mufqué, bien préparé,

bien enchassé dans de l'or ou de l'ivoire, soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui fesait vivre éternellement.

Il y a, ce me semble, dans *Oléarius* un très-bon conte sur *Alexandre* qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu placé dans les mille et une nuits. Mais il était trop philosophique pour ma sœur *Shezarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perse, dans une histoire d'*Alexandre* qui n'est pas écrite par *Quinte-Curce*. (*xx*)

Alexandre après la mort de *Darab*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, et se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme *Hénoch* et *Elie*. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les

(*xx*) Voyages d'*Oléarius* en Moscovie et en Perse, pages 169 et 170.

deux frères firent monter *Alexandre* fur une jument dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à fon petit après qu'on àurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un ange en fort en fonnant de la trompette. Qui es-tu? lui dit le héros. Je fuis *Raphaël* — Et toi? — Moi, je fuis *Alexandre.* — Que cherches-tu? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prend ce caillou, et quand tu en auras trouvé un autre précifément du même poids, reviens à moi, et je te ferai boire. Alors l'ange difparut, et les ténèbres furent plus épaiffes qu'auparavant.

Alexandre fortit de la grotte à l'aide de fa jument qui courut après fon poulain. Tous les officiers, tous les valets d'*Alexandre* fe mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pefanteur égale à celui de *Raphaël;* et cela fervit à prouver cette ancienne vérité, fur laquelle *Leibnitz* a tant infifté depuis, qu'il eft impoffible que la nature produife deux êtres abfolument femblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à fon caillou pour égaler le poids, et revint tout joyeux à fa grotte fur fa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparaît; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant confidérés lui dit: Mon ami, tu y as ajouté de la terre, tu m'as prouvé que tu en es formé, et que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand-lama avait trouvé les deux cailloux et la véritable recette. C'eſt ainſi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'eſt ainſi qu'en Gréce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait préſent à *Titon* d'une éternelle vieilleſſe.

Mais ce qui me paraît plus vraiſemblable, c'eſt que la croyance de la métempſycoſe, qui paſſa depuis ſi long-temps de l'Inde en Tartarie, eſt l'origine de cette opinion populaire que la perſonne du grand-lama eſt immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord obſerver qu'il n'eſt point du tout abſurde de croire à la métempſycoſe. C'eſt un dogme très-faux, je l'avoue: il n'eſt point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique, mais il n'a été jamais expreſſément condamné: on pouvait, ce me ſemble, ſuppoſer en ſureté de conſcience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les fesait ſucceſſivement paſſer dans des corps différens; car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naiſſant, ou qui ne parviennent pas à maturité? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point ſervi, ne ſeront-elles plus bonnes à rien? ne paraît-il pas très-raiſonnable de leur donner d'autres corps à gouverner, ou ſi vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps?

Pour les ames qui ont habité des corps diſgraciés, et qui ont ſouffert avec eux dans leur demeure, n'eſt-il pas encore très-raiſonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits?

Je dirais plus ; il n'y a perſonne qui, ſi on lui propoſait de renaître après ſa mort, n'acceptât ce marché de tout ſon cœur : *quàm vellent æthere in alto !* Il paraît donc aſſez évident que ce ſyſtème ne répugne ni au cœur humain ni à la raiſon humaine.

Il eſt encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès le corps de quelque animal immonde et dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtème ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte, ni en Chaldée ? eſt-ce parce qu'il n'était pas prouvé ? non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il eſt à croire plutôt que la doctrine de la tranſmigration des ames fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philoſophes. Dans tout pays on diſputa toujours contre le philoſophe, et on recourut au ſorcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
Materiam vatum falſique piacula mundi ?
Morte carent animæ, ſemperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.
(Ipſe ego nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram.

Ce que du *Bartas* a traduit ainsi dans son style naïf:

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx et l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de démeure,
Anime un corps, puis un autre sans fin.
Gardons-nous bien de penser qu'elle meure;
Elle voyage, et tel fut mon destin,
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laissa dire *Pythagore*, on se moqua d'*Euphorbe*, on se jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère*, dans le Styx et dans l'Achéron, et l'on paya chèrement des prêtres de *Diane* et d'*Apollon* qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes et les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsycose. Il arriva qu'après la mort d'un grand-lama, celui qui briguait la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps: il fut élu, et il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand-lama élève auprès de lui un jeune-homme, soit son fils, soit son parent, soit un étranger adopté qui prend la place du grand-prétre dès que le siége est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le roi ne meurt point. C'est-là, si je ne me trompe, tout le mystère. Le mort saisit le vif, et le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt, ni l'installation du successeur, croit toujours que son grand-lama est immortel, infaillible et impeccable.

Le père *Gerberon*, qui accompagna si souvent l'empereur *Cam-hi* dans ses parties de chasse en Tartarie, nous a pleinement instruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrites en 1697: (*yy*)

Le dalaï-lama, attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux et de joncs au Thibet, ne pouvait laisser son sceptre et sa mitre à un petit bâtard d'un an, le seul enfant qui lui restait: cette place demandait un enfant de seize ans, c'était l'âge de la majorité. Il recommanda, sous peine de damnation, à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années; et il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi* par laquelle *il le mettait dans la confidence, et le suppliait de protéger son fils*. Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solennelle, et cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté, qu'elle ne voyait personne, et qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie et à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut, et la lettre fut rendue; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgé le mystère, et cent mille soldats qui suivaient l'empereur

(*yy*) Voyez le tome IV de la collection de du *Halde*, page 466, édition d'Hollande.

dans ſes chaſſes raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambaſſade: Mandez à votre maître que je lui ferai réponſe dès que je ſerai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ſes ſeize ans accomplis ; et la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de ſon pontife. (22)

Toute cette affaire qui ſe paſſait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* feſait reconnaître un immortel, et s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, et avait fait la fortune de ſon bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat ſoient des imbécilles parce qu'ils ſont nés en Tartarie ; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je ſuis perſuadé que ſi nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Iſis*, d'*Apis* et d'*Anubis*, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon ſens et de ſagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon ſens.

Il eſt contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation ſoient ſages, habiles, polis, lorſque toute la jeuneſſe eſt élevée dans la démence et

(22) Les miniſtres *Claude* et *Jurieu* ont oſé comparer notre ſaint père le pape au grand-lama : ils ont dit qu'il n'eſt pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je penſe que la comparaiſon n'eſt pas juſte : car il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq propoſitions ſont dans *Janſénius*, et ne ſe ſoit pas trompé : mais il ne peut être arrivé que le même pape ne ſoit pas mort, lui et tout ſon concile.

dans la barbarie. Oui, cela femble incompatible; mais on a déjà rémarqué que le monde ne fubfifte que de contradictions.

Informez un chinois homme d'efprit, ou un tartare de Moukden, ou un tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe, ils nous prendront tous pour ces boffus qui n'ont qu'un œil et qu'une jambe, pour des finges manqués, tels qu'ils figuraient autrefois, aux quatre coins des cartes géographiques chinoifes, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous refpecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les fociétés d'hommes il vient un temps où l'efprit, les arts et les mœurs fe perfectionnent. La raifon arrive tard, elle trouve la place prife par la fottife; elle ne chaffe pas l'ancienne maîtreffe de la maifon, mais elle vit avec elle en la fupportant, et peu à peu s'attire toute la confidération et tout le crédit. C'eft ainfi qu'on en ufe à Rome même; les hommes d'Etat favent s'y plier à tout, et laiffent la canaille ergotante dans tous fes droits. C'eft ainfi que les dogmes les plus abfurdes peuvent fubfifter chez les peuples les plus inftruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquirent la Chine le fiècle paffé. Dom *Jean de Palafox* évêque et vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jéfuites, qui pourtant n'a pas encore été canonifé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une

partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal possible, insolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé? trois empereurs et le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le poëme de Moukden, et de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi*, grand-père de l'empereur poëte, avait déjà civilisé ses tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poëmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi*, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en fesant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblassent plus aux vainqueurs. *Palafox*, il est vrai, nous dit que plusieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs russes sous *Pierre le grand* aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples, et ils se sont soumis, les armes à la main, aux anciennes lois chinoises. Une telle politique, soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité

et une viteſſe ſurprenante: mais ils vivent ſous le plus funeſte des gouvernemens ou plutôt des anarchies; et les Tartaro-chinois jouiſſent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter ſur la terre.

Je conclus que politique et morale valent encore mieux que mathématique etc. etc.

LETTRE XII.

Sur le Dante, et ſur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAIS mon ami *Gervais* de toutes ces choſes curieuſes, et je lui feſais lire les lettres que j'avais écrites à M. *Paw*, à condition que M. *Paw* me donnerait enſuite la permiſſion de montrer les ſiennes à M. *Gervais*, lorſqu'il arriva deux ſavans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzo Martinelli*, maître de langue qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*. L'autre était un bon violon. *Per tutti i ſanti!* dit le ſignor *Martinelli*, on eſt bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai paſſé: on n'y fait que des colifichets de verre, et perſonne n'a voulu imprimer mon *Dante*, et mes préfaces qui ſont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois; et vous qui n'êtes qu'un pauvre italien,

vous ofez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* et vos préfaces à Nevers! Qu'eft-ce donc que ce *Dante?* C'eft, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chauffes au treizième fiècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant fans efprit, n'avait dit que des fottifes fur le *Dante* dans les dernières éditions de fon grand dictionnaire, *notizie fpurie diforme.* J'ai relancé vigoureufement un autre *ciofo* (*a*) homme de lettres, qui s'eft avifé de donner à fes compatriotes français une idée des poëtes italiens et anglais, en traduifant quelques morceaux librement et fottement en vers d'un ftyle de *Polichinelle*, (*b*) comme je le dis expreffément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire et à écrire.

Le ftupide orgueil d'un mercenaire, qui fe croyait un homme confidérable pour avoir imprimé le *Dante*, me caufa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du fignor *Martinelli* je me mêlai de la converfation et je lui dis: Monfieur le maître de langues. vous ne me paraiffez maître de goût ni de politeffe. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*, c'eft un poëme très-curieux en Italie pour fon antiquité. Il eft le premier qui ait eu des beautés et du fuccès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépare-

(*a*) Quelques gens de lettres italiens, qui ne favent pas vivre, appellent un français un *Ciofo*.

(*b*) Préface du *Dante* par le fignor *Martinelli*: c'eft de M. de *Voltaire* qu'il parle.

raient pas l'*Arioste:* mais M. *Gervais* sera fort étonné quand il saura que ce poëme est un voyage en enfer, en purgatoire et en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas, et trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami *Gervais*, que le *Dante* ayant perdu par la mort sa maîtresse *Béatrice Portinari*, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* et cette *Béatrice* auprès d'une lionne et d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il est; *Virgile* lui répond que son père et sa mère sont de Lombardie, et qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire et au paradis si le *Dante* veut le suivre. Je te suivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, et que je voie la porte de St *Pierre*.

Che tu mi meni la dove or dicesti;
Si che vegga la porta di san Pietro.

Béatrice est du voyage. Le *Dante*, qui avait été chassé de Florence par ses ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, et de se moquer de leur damnation. C'est-ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté; et on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son enfer comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachans pour le reste de l'Europe. Je ne sais comment il est arrivé qu'*Agamemnon* fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Montefeltro*, *Guido da Polenta*, et *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir son enfer l'auteur joint les anciens

ciens païens aux chrétiens de ſon temps. Cet aſſemblage et cette comparaiſon de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque choſe de piquant, ſi cette bigarrure était amenée avec art, s'il était poſſible de mettre de la vraiſemblance dans ce mélange bizarre de chriſtianiſme et de paganiſme, et ſur-tout ſi l'auteur avait ſu ourdir la trame d'une fable, et y introduire des héros intéreſſans, comme ont fait depuis l'*Arioſte* et le *Taſſe*. Mais *Virgile* doit être ſi étonné de ſe trouver entre *Cerbère* et *Belzébuth*; et de voir paſſer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, et le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* ſentit la vérité de ce que je lui diſais, et renvoya M. *Martinelli* avec ſes commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation eſt ſouvent fort inſipide pour le reſte des hommes. Il faut même être très-réſervé à reproduire les anciens ouvrages de ſon pays. On croit rendre ſervice aux lettres en commentant *Coquillart* et le roman de la Roſe. C'eſt un travail auſſi ingrat que bizarre de chercher curieuſement des cailloux dans de vieilles ruines quand on a des palais modernes.

Je me ſuis aviſé d'être libraire, me diſait M. *Gervais*; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres et trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, diſent continuellement: J'ai bien à faire du roman de Mlle *Lucie*, des mémoires de M. le marquis de *trois étoiles*, de la nouvelle

hiſtoire de *Céſar* et d'*Auguſte* dans laquelle il n'y a rien de nouveau, et d'un dictionnaire des grands-hommes dans lequel ils ſont tous ſi petits et de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre, et de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, et où l'on eſt de ſi mauvaiſe compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie; tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raiſon, lui dis-je, il y a long-temps qu'on ſe plaint de la multitude des livres; voyez l'Eccléſiaſte, il vous dit tout net qu'on ne ceſſe d'écrire: *ſcribendi nullus eſt finis.* Tant de méditation n'eſt qu'une affliction de la chair: *fréquens meditatio afflictio eſt carnis.* Ce n'eſt pas que je croie que du temps du roi *Salomob* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale poſſédait ſept cents mille volumes, dont *Céſar* brûla la moitié.

Beaucoup de ſavans ont prétendu, et peut-être avec témérité, que cet Eccléſiaſte ne pouvait être du troiſième roi de la Judée, et qu'il fut compoſé ſous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'eſprit et philoſophe. Mais le fait eſt que la multitude de livres inliſibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choſes à apprendre. Je ſuis occupé d'un problème de géométrie, vient un roman de Clariſſe en ſix volumes que des Anglomanes me vantent comme le ſeul roman digne d'être lu d'un homme ſage; je ſuis aſſez fou pour le lire. Je perds mon temps et le fil de mes études. Puis lorſ-

qu'il m'a fallu lire dix gros volumes du préſident de *Thou*, et dix autres de *Daniel*, et quinze de *Rapin Thoyras*, et autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le ſuive en enfer, en purgatoire et en paradis, et qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller! cela déſeſpère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en ſyncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, penſez-vous qu'on ſe mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois et de vos Indiens, que vous ne vous ſouciez des préfaces du ſignor *Martinelli*? Eh bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois et mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos?* Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poéſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* et d'autres ivrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au temps des vendanges: mais ſi nous en croyons *Platon*, dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette; mais en Gréce et dans d'autres pays, long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, et de-là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poëte de donner une pièce avant quarante ans; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnaie à des uſages profanes. C'eſt pourquoi *Démoſthènes*, dans ſa ſeconde *Olin-*

thienne, emploie tant de circonſpection et tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les repréſentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant et groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans et polis; de-là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes et tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les repréſentations impoſantes et terribles, étaient les myſtères ſacrés qu'on célébrait dans les plus vaſtes temples du monde, en préſence des ſeuls initiés; c'était-là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au ſujet; et le ſujet était la vie préſente et la vie future.

C'était abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: " Préparez-vous. s'écriait-il, „ à voir par les yeux de l'ame, l'arbitre de l'uni„ vers. Il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même, „ et tous les êtres doivent à lui ſeul leur exiſ„ tence; il étend par-tout ſon pouvoir et ſes „ œuvres; il voit tout, et ne peut être vu des „ mortels. "

Le chœur répétait cette ſtrophe; enſuite on gardait quelque temps le ſilence; c'était-là un-

vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue ſur le théâtre ; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient ſur des montagnes, et deſcendaient dans des abymes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, et toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, et atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt-ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères ; et c'eſt-ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlégias: Soyez juſtes, mortels, et ne craignez qu'un* DIEU. Ce fou de *Scarron* ſe trompe donc quand il dit:

> Cette ſentence eſt bonne et belle,
> Mais en enfer de quoi ſert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs élyſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un ſeul DIEU architecte du monde ; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Stobée* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiſer les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre VII.

Ce fut un acte très-ſolennel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des dieux et ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'Egliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théâtre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes, leur parut l'empire du diable. *Tertullien* l'africain dit, dans ſon livre des ſpectacles, que le diable élève les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à* JESUS-CHRIST, *qui aſſure que perſonne ne peut ajouter une coudée à ſa taille. St Grégoire de Nazianze* inſtitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène*; un *St Apollinaire* en fit autant; c'eſt encore *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*. L'ancien et le nouveau teſtament furent les ſujets de ces pièces; et il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque temps après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa *poëtique* que la paſſion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens de qui nous tenons tout; et nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit et de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à St Maur. On joua les mystères à l'entrée de *Charles VI* à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf et sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de *Joseph*, etc. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu ? — plaît-il, Dieu ? —
Prends ton épieu. —
Prendrai-je aussi mon épée ? —
Oui, et suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à DIEU le père :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne ;
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne !
Il est mort ? — Foi — d'homme de bien.
Diable emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces

ouvrages

ouvrages étaient la plupart très-graves ; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte écriture en dialogues et en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe et d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistans, des gagistes et des machinistes. Aussi on y courait en foule, et une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est-ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de *Menot* et de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son réquisitoire du 9 novembre, prétend (article II) *que prédications sont plus décentes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes et de savoir, que ne sont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères et sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*,

l'archevêque *Triſſino*, reſſuſcitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs; et il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui oſât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocles* que les papes feſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenſes immenſes pour la repréſentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, et on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce eſt de l'archevêque *Triſſino*; elle eſt noble, elle eſt régulière et purement écrite. Il y a des chœurs; elle reſpire en tout le goût de l'antiquité; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue et la langueur; c'étaient les défauts des Grecs; il les imita trop dans leurs fautes; mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X* fit repréſenter à Florence la Roſamonda du *Ruccelaï*, avec une magnificence très-ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelaï* et le *Triſſino*.

Long-temps auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioſte*, la fameuſe Mandragore de *Machiavel*, enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'Aminte du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, et le Paſtor fido un ſuccès encore plus grand. Toute l'Europe ſavait et ſait encore par cœur cent morceaux du Paſtor fido; ils paſſeront à la dernière poſtérité: il n'y a de véritablement

beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poésie !

Tandis que le Pastor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait par-tout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres et les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales*, c'est-à-dire, leurs actes sacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger son siècle, fut subjugué par son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé, pour plaire, d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises.

Dans l'une de ses meilleures pièces intitulée *Dom Raymond*, ce dom *Raymond*, fils d'un roi de Navarre est déguisé en paysan ; l'infante de *Léon*, sa maîtresse, est déguisée en bûcheron ; un prince de *Léon* en pélerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français, quels étaient leurs livres et leurs spectacles favoris ? Le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* et de *Hardy*.

Soixante et douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui, sous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, sans que la France produisît rien de supportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna sa

tragédie de *Sophonisbe*, qui ne ressemblait point à celle de l'archevêque *Trissino*. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre et l'observation des règles aient commencé en Italie et en France par une Sophonisbe. Cette pièce de *Mairet* est la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne soient point violées; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la scène tragique; et elle fut si goûtée, malgré ses défauts, que, lorsque *Corneille* lui-même voulut ensuite donner une Sophonisbe, elle tomba; et celle de *Mairet* se soutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, et celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de Venceslas, pièce très-défectueuse à la vérité, mais dont la première scène, et presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa Médée, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès. Mais le Cid imité de l'espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, et qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* et de *Scudéri*. On sait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*, dans les personnages de Cornélie, de Sévère, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, Oedipe, Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agésilas, Attila, dom San-

che, la Toiſon d'or, ont été indignes de lui et de tous les théâtres, ſes belles pièces et les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec juſtice comme le père de la tragédie.

Il eſt inutile de parler ici de celui qui fut ſon émule et ſon vainqueur, quand ce grand-homme commença à baiſſer. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue et l'art des vers dans les tragédies; et tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha avec raiſon que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie et d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné *Corneille* pour avoir fait parler froidement d'amour *Théſée* et *Dircé* au milieu de la peſte; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre*; et enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille* et dans les ſcènes attendriſſantes du Cid qu'il avait priſes dans Guilain de Caſtro, et qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide et les expreſſions bourgeoiſes; mais on s'aperçut bientôt que preſque toutes ſes pièces et celles des auteurs ſuivans contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette

faiblesse de tous les charmes de la poésie, des grâces de sa diction, de la douceur de son éloquence sage et de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par St Evremond; il dit *que nos pièces ne font pas une impression assez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendresse; que l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond...*

Il faut avouer que *St Evremond* a mis le doigt dans la plaie secrète du théâtre français; on dira tant qu'on voudra que *St Evremond* est l'auteur de la pitoyable comédie de Sir Politik et de celle des opéra, que ses petits vers de société sont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit feseur de phrases; mais on peut être totalement dépourvu de génie, et avoir beaucoup d'esprit et de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si chér alors aux courtisans et aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs

raiſonnemens politiques, qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon ſi froid, et Suréna et Attila ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique ſur la ſcène, et que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la conſtruction du théâtre et la meſquinerie du ſpectacle. Nos théâtres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs et des Romains, ce que ſont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs et des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Coliſée et du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu-de-paume pour repréſenter Cinna ſur des tréteaux, et que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient Céſar et Auguſte en perruque quarrée et en chapeau bordé.

Tout fut bas et ſervile. Des comédiens avaient un privilége; ils achetaient un jeu-de-paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théâtre de *Périclès*. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte? Les pièces devaient être compoſées de longs récits; c'étaient des converſations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue;

ils rebutaient une pièce qui n'en avait point ; il fallut que *Corneille* dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'*Emilie* qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles et perçans qui arrachent le cœur; on le touchait, et il fallait le déchirer. La déclamation qui fut juſqu'à mademoiſelle *le Couvreur* un récitatif meſuré, un chant preſque noté, mettait encore un obſtacle à ces emportemens de la nature, qui ſe peignent par un mot, par une attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par mademoiſelle *Dumeſnil*, lorſque dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler ſon propre fils; quand *Narbas* l'arrêta; quand, laiſſant tomber ſon poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ſes femmes, et qu'elle ſortit de cet état de mort avec les tranſports d'une mère; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux de *Poliſonte*, traverſant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu *Baron :* il était noble et décent, mais c'était tout. Mademoiſelle *le Couvreur* avait les grâces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous

le vîmes la première fois dans mademoiselle *Dumesnil.*

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de mademoiselle *Clairon* et de l'acteur qui joue Tancrède, au troisième acte de la pièce de ce nom et à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusque là nous n'avions point d'idée; et mademoiselle *Clairon* est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle, un *Seide* qui sût être à la fois enthousiaste et tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir et pleurer; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre; sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui les embrasse en versant ses larmes avec son sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans, qui se soulève pour les serrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux; enfin, ce que la nature et la mort peuvent fournir à un tableau: cette situation ferait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les

acteurs ont enfin haſardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes: auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, et le public le ſait mieux que nous qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles et déchirantes, que plus elles font d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime et d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis oſez faire paraître l'ombre de *Ninus*; que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre et de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiècle et de ſon pays; mais ne répétez pas ces hardieſſes: qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? Craindre tous les écueils; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGEDIE ANGLAISE.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, auffi-bien que les Efpagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakefpeare*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, floriffait à peu-près dans le temps de *Lopez de Vega*; il créa le théâtre, il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de fublime fans la moindre étincelle de bon goût et fans la moindre connaiffance des règles. Je vais vous dire une chofe hafardée, mais vraie: c'eft que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais; il y a de fi belles fcènes, des morceaux fi grands et fi terribles répandus dans fes farces monftrueufes qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand fuccès. Le temps, qui fait feul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts refpectables. La plupart des idées bizarres et gigantefques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de paffer pour fublimes. Les auteurs modernes l'ont prefque tous copié. Mais ce qui réuffiffait dans *Shakefpeare*, eft fifflé chez eux; et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à mefure que l'on méprife les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter; et le mauvais fuccès des copiftes fait feulement qu'on le croit inimitable.

Vous ſavez que dans la tragédie du Maure de Veniſe pièce très-touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théâtre, et que quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injuſtement. Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet*, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, et en feſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſottiſes.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politeſſe et l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans ſa Veniſe ſauvée, introduit le ſénateur *Antonio* et ſa courtiſanne *Naki*, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux ſénateur *Antonio* fait auprès de ſa courtiſanne toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant et hors du bon ſens. Il contrefait le taureau et le chien; il mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laiſſé dans le Jules-Céſar de *Shakeſpeare* les plaiſanteries des cordonniers et des ſavetiers romains, introduits ſur la ſcène avec *Caſſius* et *Brutus*. Vous vous plaindrez ſans doute que ceux qui juſqu'à préſent vous ont parlé du théâtre anglais, et ſur-tout de ce fameux *Shakeſpeare*, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs, et que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grâce pour tou-

tes ſes fautes. Je vous répondrai qu'il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſottiſes d'un poëte, mais très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célébres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fiſſent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* et de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai haſardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais; en voici ùn de *Shakeſpeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original; et ſouvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de Hamlet, qui eſt ſu de tout le monde, et qui commence par ces vers:

To be, or not to be! that is the queſtion! &c.

C'eſt *Hamlet*, prince de Danemarck, qui parle et

Demeure, il faut choiſir, et paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, et de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort?
Qui ſuis-je? qui m'arrête? et qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit ſucceder peut-être aux douceurs du ſommeil.

On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ?
De nos fourbes puissans bénir l'hypocrisie ?
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs ?
Et montrer les langueurs de son ame abattue,
A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
La mort serait trop douce en ces extrémités.
Mais le scrupule parle, et nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide etc.

Après ce morceau de poésie, les lecteurs sont priés de jeter les yeux sur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'est-là la question ;
S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir
Les piqûres et les flèches de l'affreuse fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'opposant à eux, les finir ? Mourir, dormir,
Rien de plus ; et par ce sommeil, dire : Nous terminons
Les peines du cœur, et dix mille chocs naturels
Dont la chair est héritière, c'est une consommation
Ardemment désirable. Mourir, dormir :
Dormir, peut-être rêver ! Ah, voilà le mal !
Car, dans ce sommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?
C'est-là ce qui fait penser : c'est-là la raison
Qui donne à la calamité une vie si longue :

Car qui voudrait ſupporter les coups, et les injures du temps,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſe, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, et les rebuts
Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne,
Quand il peut faire ſon quietus (b)
Avec une ſimple aiguille à tête ? qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie ?
Mais cette crainte de quelque choſe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiſſons pas.
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous ;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée ;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action....

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux feſeurs de traductions littérales, qui traduiſant chaque parole énervent le ſens ! C'eſt bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'eſprit vivifie.

Voici encore un paſſage d'un fameux tragique anglais ; c'eſt *Dryden*, poëte du temps de *Char-*

(b) Ce mot latin, qui ſignifie *tranquille*, eſt dans l'original : on s'en ſervait et on s'en ſert encore pour exprimer quitte à quitte.

les II, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi:

When I consider Life tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, etc.

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivon jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas! du soin qui nous dévore?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, etc.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre et de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même

Dryden,

Dryden, dans sa farce de dom Sébastien roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, insolent !

ALONZE.

Qui, moi ?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour méprisable
Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
Un tas d'illustres sots et de fripons titrés,
Et de gueux du bel air et d'esclaves dorés,
Chatouillait ton oreille et fascinait ta vue ;
On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
Quand tu disais un mot, chacun le cou tendu
S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;
Et ce troupeau servile admirait en silence
Ta royale sottise et ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juste valeur. . . . .

Ce discours est un peu anglais ; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule et de raison, tant de bassesse et de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir ; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise, et n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc *Euripide* qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble d'*Alceste* s'immolant à son époux, et met dans la bouche d'*Admète* et de son père des puérilités si

groſſières, que les commentateurs mêmes en ſont embarraſſés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le ſommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, et les rêves de ce ſommeil aſſez inſipides ? Il faut bien des ſiècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. *Addiſſon* eſt le premier anglais qui ait fait une tragédie raiſonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raiſon. Sa tragédie de Caton eſt écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle et énergique, dont *Corneille* le premier donna chez nous de ſi beaux exemples dans ſon ſtyle inégal. Il me ſemble que cette pièce eſt faite pour un auditoire un peu philoſophe et très-républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits-maîtres euſſent aimé *Caton* en robe-de-chambre, liſant les dialogues de *Platon*, et feſant ſes réflexions ſur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-deſſus des uſages, des préjugés, des faibleſſes de leur nation, ceux qui ſont de tous les temps et de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philoſophique à des déclarations d'amour, feront bien aiſes de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite de ce morceau ſublime. Il ſemble qu'*Addiſſon*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakeſpeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'eſt-à dire, avec cette liberté ſans laquelle on s'écarterait trop de ſon original à force de vouloir lui reſſembler. Le fonds eſt très-fidelle ; j'y

ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle.
C'est un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux?
Allons, s'il est un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute, et je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil:
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, le rôle de *Caton* me paraît sur-tout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le Caton d'*Addisson* est, je crois, fort au-dessus de la Cornélie de *Pierre Corneille*; car il est continuellement grand sans enflure; et le rôle de *Cornélie*, qu'il d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, et *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie; des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vide, des *à parte* trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguisé et tué sur le théâtre; tout cela fait de la fameuse tragédie de Caton, une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'*Addisson*. Il me semble que je vois le czar *Pierre*, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers, dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans et nos perruques. Les femmes, qui y parent les spectacles comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le

ſage *Addiſſon* eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractère aux mœurs de ſon temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces ſont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'aient été faits juſqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monſtres brillans de *Shakeſpeare* plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poétique des Anglais reſſemble juſqu'à préſent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au haſard mille rameaux, et croiſſant inégalement avec force. Il meurt ſi vous voulez forcer ſa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marly.

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

SI dans la plûpart des tragédies anglaifes les héros font ampoulés et les héroïnes extravagantes, en récompenfe le ftyle eft plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait fouvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chofe par fon nom. Une femme fâchée contre fon amant lui fouhaite la v.... Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, fe mafque en prêtre, fait du tapage, eft arrêté par le guet. Il fe dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude.... Une des comédies les plus décentes, intitulée *Le mari négligent*, repréfente d'abord ce mari qui fe fait gratter la tête par une fervante affife à côté de lui; fa femme furvient et s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être p....! Quelques cyniques prennent le parti de ces expreffions groffières; ils s'appuient fur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain et tous les plaifirs qu'elles donnent. Ce font des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui femble fait pour les mauvais lieux, ainfi que pour la cour, et qui entend parfaitement les ufages de ces deux empires, parle auffi franchement de ce qu'un honnête homme dans fes befoins peut faire à un

jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains, du temps d'*Auguſte* étaient auſſi polis que les Pariſiens, et que ce même *Horace* qui loue l'empereur *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiècle, qui permettait les filles, les garçons et les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur; et qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un aſſaſſin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier ſupplice! (*a*)

Quoi qu'il en ſoit, *Bayle* prétend que les expreſſions ſont indifférentes; en quoi lui, les cyniques et les ſtoïciens ſemblent ſe tromper; car chaque choſe a des noms différens qui la peignent ſous divers aſpects, et qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magiſtrat* et de *robin*, de *gentilhomme* et de *gentillâtre*, d'*officier* et d'*aigrefin*, de *religieux* et de *moine*, ne ſignifient pas la même choſe. La conſommation du mariage et tout ce qui ſert à ce grand œuvre ſera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin et par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci ſe ſervira réveillera l'image du plaiſir; les termes du médecin ne préſenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiſcret aura dit avec

(*a*) Voyez les cauſes de la perſécution faite par *Octave* à *Ovide*, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

audace ; et le curé tâchera de donner l'idée d'un facrement. Les mots ne font donc pas indifférens puifqu'il n'y a point de fynonymes.

Il faut encore confidérer que fi les Romains permettaient des expreffions groffières dans des fatires qui n'étaient lues que de peu de perfonnes, ils ne fouffraient pas des mots déshonnêtes fur le théâtre. *Car*, comme dit *la Fontaine*, *chaftes font les oreilles, encore que les yeux foient fripons*. En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puiffe répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguifé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière*. Ils ont voulu faire un Tartuffe ; il était impoffible que ce fujet réuffit à Londres : la raifon en eft qu'on ne fe plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaife, c'eft qu'il n'y a point de Tartuffes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît prefque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établiffent dans un quartier de la ville un empire defpotique fur quelques femmelettes autrefois galantes et toujours faibles, et fur quelques hommes plus faibles et plus méprifables qu'elles. La philofophie, la liberté et le climat conduifent à la mifanthropie. Londres qui n'a point de Tartuffes eft plein de *Timons*. Auffi le Mifanthrope, ou l'Homme au franc procédé, eft une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite

du

du temps que *Charles II* et ſa cour brillante tâchaient de défaire la nation de ſon humeur noire. *Wicberley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de *Cleveland*, maîtreſſe du roi. Cet homme, qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules et les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicberley* ſont plus hardis que ceux de *Molière*, mais auſſi ils ont moins de fineſſe et de bienſéance. L'auteur anglais a corrigé le ſeul défaut qui ſoit dans la pièce de *Molière*; ce défaut eſt le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaiſe eſt intéreſſante, et l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe et de mépris pour le genre-humain. Il a un ami ſage et ſincère dont il ſe défie, et une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux; au contraire; il a mis toute ſa confiance dans un faux ami, qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, et il a donné ſon cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré que cette femme eſt une *Pénélope*, et ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, et laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries et tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, et recommande cette femme elle-même à cet ami fidelle ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui; et la maîtreſſe qu'il n'a pas

ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, et fait le voyage afin que le capitaine s'aperçoive de ſon ſexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres ſans ſecours, ſans vaiſſeau et ſans argent, avec ſon page et ſon ami, ne connaiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette et ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, et on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit page, et veut le prendre à force; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, et que dans une pièce de théâtre le vice ſoit puni, et la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte que le capitaine ſe met à la place du page, couche avec ſon infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette, et épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comteſſe de *Pimbeſche*, vieille plaideuſe, parente du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature et le meilleur caractère qui ſoit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins ſingulière et non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'Ecole des femmes. Le principal perſonnage de la pièce eſt un drôle à bonnes for-

tunes, la terreur des maris de Londres, qui, peut être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui amènent leurs femmes, et le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne sur-tout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence et de tempérament, et qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'est l'école de l'esprit et du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir, et par-dessus cela poëte et architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse et d'élégance qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant et durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode. On a mis dans l'épitaphe de *van Brugh*, qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la bastille, et y resta quelque temps sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une

comédie à la baſtille ; et ce qui eſt à mon ſens fort étrange, c'eſt qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il eſſuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, eſt feu M. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes ſont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y ſont rigoureuſement obſervées. Elles ſont pleines de caractères nuancés avec une extrême fineſſe : on n'y eſſuie pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie : vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaiſſait bien ſon monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie*. Ses pièces ſont les plus ſpirituelles et les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, et celles de *Wicherley* les plus fortes. Il eſt à remarquer qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de *Molière* ; il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand-homme.

Au reſte, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des *Wicherleys* et des *Congrèves* : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaiſe, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'apprendre bien l'anglais, et de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant *Plaute* et

Ariftophane; pourquoi ? c'eft que je ne fuis ni grec ni romain. La fineffe des bons mots, l'allufion, l'à-propos, tout cela eft perdu pour un étranger.

Il n'en eft pas de même dans la tragédie. Il n'eft queftion chez elle que de grandes paffions, et de fottifes héroïques, confacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiftoire. Oedipe, Electre appartiennent aux Efpagnols, aux Anglais, et à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie eft la peinture parlante des ridicules d'une nation; et fi vous ne connaiffez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur fcène fouvent enfanglantée et ornée de corps morts; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, et qui s'en retournent quelquefois avec un nez et une joue de moins. Ils difent pour leurs raifons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, et les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre eft un peu loin de celui des *Sophocles* et des *Euripides*; et à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez et une joue font bien peu de chofe en comparaifon de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaifir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danfes dans leurs comédies, et ces danfes ont été des allégories d'un goût fingulier. Le pouvoir defpotique et

de *Shakespeare*, et des plus courues. Nous allons fidellement l'expofer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

LE fujet d'Hamlet, prince de Danemarck, eft à peu-près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoifonné par fon frère *Claudius*, et par fa propre femme *Gertrude*, qui lui ont verfé du poifon dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a fuccédé au mort; et peu de jours après l'enterrement, la veuve a époufé fon beau-frère.

Perfonne n'a eu le moindre foupçon de l'empoifonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux foldats étant en fentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre: Comment s'eft paffé ton heure de garde? Fort bien; je n'ai pas entendu une fouris trotter. Après quelques propos pareils, un fpectre parait vêtu à peu-près comme le feu roi *Hamlet*; l'un des deux foldats dit à fon camarade: Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre. Arrête et parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme difparaît fans répondre. Les deux foldats étonnés raifonnent fur cette apparition. Le foldat docteur fe reffouvient d'avoir ouï dire *que la même chofe était arrivée à Rome du temps de la mort de Céfar: les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuils crièrent et fautèrent dans les rues de Rome. C'eft furement un préfage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une

fentinelle lui crie : Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque chofe pour toi ? viens-tu pour quelque tréfor caché ? *Alors le coq chante.* Le fpectre s'en retourne à pas lents ; les fentinelles fe propofent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, et ces foldats concluent que c'eft l'ufage que les efprits s'enfuient au chant du coq.

Car, difent-ils, *dans le temps de l'avent, la veille de Noël, l'oifeau du point du jour chante toute la nuit, et alors les efprits n'ofent plus courir. Les nuits font faines, les planètes n'ont point de mauvaife influence, les fées et les forcières font fans pouvoir dans un temps fi faint et fi béni.*

Vous noterez que c'eft-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans fon édition de Shakefpeare, pour en faire fentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* fa femme, et les courtifans, font converfation dans une falle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoifonné, *Hamlet* le héros de la pièce, reçoit avec une trifteffe morne et févère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* et *Gertrude :* ce prince était bien loin de foupçonner que fon père eût été empoifonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de fon cœur que fa mère fe fût remariée fi vîte avec le frère de fon premier mari. C'eft en vain que *Gertrude* veut perfuader à fon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eft pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne font pas les apparences de la douleur qui font le*

deuil véritable: ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation. Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, et aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg, reſte avec nous. Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en eſt charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée

Hamlet demeuré ſeul reſte en proie à ſes réflexions.

Quoi, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père ſentait toujours renaître ſon appétit en mangeant, ma mère en épouſe un autre au bout d'un mois! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un ſatyre n'approche du ſoleil! à peine le mois écoulé! un petit mois! que dis-je, avant qu'elle eût uſé les ſouliers avec leſquels elle ſuivit le corps de mon pauvre père! Ah! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope* avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable au roi ſon père: cela donne une grande inquiétude au prince; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire; et il va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui parait

dans la maison de son père avec son frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager; cette *Ophélie* sent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laërte* lui donne de très-bons conseils.

Voyez-vous, ma sœur? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, et de laisser votre chaste trésor ouvert à ses violentes importunités. Il est dangereux d'ôter son masque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit souvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons soient ouverts, et dans le matin et la rosée de la jeunesse, les vents contagieux sont fort à craindre.

OPHÉLIE répond.

Ah! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide et épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes sont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère et la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, et les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect et avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui fesant signe de le suivre. Ah! ne le suivez pas, lui dit son ami; quand on a suivi un esprit on court risque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon destin me crie d'y*

aller, dit-il, *et rend les plus petits de mes artères aussi forts que le lion de Nemée. Oui, je suivrai, et je ferai un esprit de quiconque s'y opposera..*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, et ils reviennent ensuite familièrement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend qu'*il est en purgatoire*, *et qu'il va lui conter des choses qui lui feront dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je suis mort de la piqûre d'un serpent dans mon verger ; mais le serpent, c'est celui qui porte ma couronne, c'est mon frère ; et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'a fait mourir sans que je pusse recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore ; adieu, souviens-toi de moi.*

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. *C'est un très-honnête esprit*, répond le prince ; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantôme crie sous terre : *Jurez par son épée*. Ils font le serment. *Hamlet* s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiselle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, et sœur du jeune *Laërte*, qui va en France pour se former *l'esprit et le cœur*. Le bon homme *Polonius* recommande *Laërte* son fils à son gouverneur ; et lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelque-

fois au b...., et qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille *Ophélie* arrive toute effarée ! *Ah ! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet eſt arrivé le pourpoint déboutonné, ſans chapeau, ſans jarretières, les bas ſur les talons, les genoux tremblans et heurtans l'un contre l'autre, pâle comme ſa chemiſe. Il m'a long-temps manié le viſage comme s'il voulait me peindre, m'a ſecoué le bras, a branlé la tête, a pouſſé de profonds ſoupirs, et s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne ſait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit, et qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de ſon amour pour *Ophélie ;* et les choſes en reſtent là. Le roi et la reine raiſonnent beaucoup ſur la folie du prince. Des ambaſſadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, et apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui eſt un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, aſſure le roi qu'il aura grand ſoin du malade : *C'eſt mon devoir*, dit-il, *car qu'eſt-ce que le devoir ? c'eſt le devoir, comme le jour eſt le jour, la nuit eſt la nuit, et le temps eſt le temps ; ainſi, puiſque la brièveté eſt l'ame de l'eſprit, et que la loquacité en eſt le corps, je ſerai court. Votre noble fils eſt fou ; je l'appelle* fou, *car qu'eſt-ce que la folie, ſinon d'être fou ? Il eſt donc fou, Madame. Cela eſt ; c'eſt grand'pitié : mais c'eſt grand'-*

(*a*) En France on s'aviſe d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Weſtphalie*, c'eſt que les imprimeurs français ne ſavent pas que le *w* tudeſque vaut notre *v* conſonne.

pitié que cela soit vrai; il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille. Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi et à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie*.

Tandis que le roi, la reine et toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, et confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une scène devant lui; il en dit fort bien son avis: et ensuite quand il est seul, il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube! Et qu'est-ce que lui est Hécube? Que ferait-il donc, si son oncle et sa mère avaient empoisonné son père, comme Claudius et Gertrude ont empoisonné le mien? Ah! maudit empoisonneur, assassin, put...., traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je suis! N'est-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoisonné, moi à qui le ciel et l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p..... que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie salope, comme une gueuse, un torchon de cuisine.*

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens, pour découvrir si en effet son oncle

et sa mère ont empoisonné son père : car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper ; c'est peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propose donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, et un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi *Claudius* est coupable, il sera fort étonné en voyant la pantomime ; il pâlira, son crime sera sur son visage. *Hamlet* sera certain du crime, et aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi ; la reine et toute la cour ; et après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi et la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, et de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité, ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* se résout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de sa folie, et écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder ; et de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan *Polonius* se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* sa mère. Chemin fesant il recontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit

remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve et usurpé la couronne. Il se met à genoux, et fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer ; mais fesant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grâce, puisqu'il prie DIEU, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot !* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, et qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut ; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, et noire comme l'enfer où il descendra.* C'est encore-là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi *Claudius*, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, et lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choses n'aillent trop loin ; il crie au secours derrière la tapisserie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée, court au rat, et tue le bon homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué ? c'est une vilaine action de tuer*

un roi; *et presque aussi vilaine*, *ma bonne mère*, *que le tuer un roi et de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-temps ; et *Hamlet* en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, et est prêt de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, et donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs et de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, et va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille et *Hamlet*, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, et on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déjà *Hamlet* était dans le vaisseau, et il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi *Claudius* à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau ; il y trouve une instante prière de le dépêcher, et de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il ? il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse ; il jette la lettre dans la mer, et en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius*, et prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement, et y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer *Ophelie*; ces deux manœuvres sont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si *Ophélie* doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée; et ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des fossoyeurs? Oui, répond l'autre, car il est le premier qui ait porté les armes. Lui des armes! dit un fossoyeur. Sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre sans avoir des pioches et des hoyaux? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours, et des chansons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ses amis, et tous ensemble se mettent à considérer les têtes de morts qu'on trouve en creusant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; et il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, et on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *César*, et celle de ce fou; enfin en

raisonnant et en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi et la reine suivent la bière ; *Laërte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe ; et quand on a mis le corps en terre, *Laërte*, outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laërte*, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius* son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face ; ils se battent à coups de poing dans la fosse, et le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet* ; et puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner : Ecoute, dit-il, au jeune *Laërte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand-chambellan ; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie ; je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras pas trois à *Hamlet* ; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguisé, dont j'ai trempé la pointe dans un poison très subtil. Si par malheur tu ne peux réussir à frapper le prince, j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime :

Hamlet boira quelques coups ; et de façon ou d'autre il eſt mort ſans rémiſſion... *Laërte* trouve le divertiſſement et la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles et des vidrecomes ſur la table ; les deux champions paraiſſent le fleuret à la main en preſence de *Claudius*, de madame *Gertrude* et de la cour danoiſe ; ils ferraillent ; *Laërte* bleſſe *Hamlet* avec ſon fleuret empoiſonné. *Hamlet* ſe ſentant bleſſé crie *trahiſon*, tous les aſſiſtans crient *trahiſon*. *Hamlet* furieux arrache à *Laërte* ſon fleuret pointu, l'en frappe lui même, et en frappe le roi : la reine *Gertrude*, épouvantée, veut boire un coup pour reprendre ſes forces ; la voilà auſſi empoiſonnée, et tous quatre, c'eſt-à-dire le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laërte* et *Hamlet* tombent morts.

Il eſt à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet ſcellé du grand ſceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainſi, Dieu merci, il ne reſte aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts, il y a un certain *Fort en-bras*, parent de la maiſon, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, et qui vient à la fin ſe propoſer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel eſt l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problèmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accu-

mulées dans une ſeule tête? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakeſpeare* ſont dans ce goût: le ſecond, comment on a pu élever ſon ame juſqu'à voir ces pièces avec tranſport, et comment elles ſont encore ſuivies dans un ſiècle qui a produit le Caton d'*Addiſſon*?

L'étonnement de la première merveille doit ceſſer quand on ſaura que *Shakeſpeare* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, et qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* et d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problème, c'eſt-à-dire le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficulté; mais en voici la raiſon ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment paſſionnément les ſpectacles; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortiléges, des revenans, ils y courent en foule; et il y a plus d'un ſeigneur auſſi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakeſpeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de ſuivre le torrent: comment ne pas admirer ce que la plus ſaine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration ſe fortifia et devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques

vers heureux, pleins de naturel et de force, et qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grâce pour le reste, et bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakespeare*. M. de *Voltaire* est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* et de *Shakespeare* : mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidelles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la seconde scène du troisième acte :

Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant etc. (*)

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise, son naturel qui ne craint pas les idées les plus basses ni les plus gigantesques; son énergie que d'autres nations croiraient dureté; ses hardiesses que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, et je ne sais quoi qui attache, et qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui

(*) Voyez ci-dessus page 277.

ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches ; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Aristote*, et des trois unites, et des bienséances, et de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, et de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles et simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si *Shakespeare* l'emporte par ces raisons sur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* est bien peu de chose en comparaison du tendre et élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline tragédie.

UN vieux gentilhomme bohème, nommé *Acasto*, est retiré dans son château avec ses deux fils, *Castalio* et *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'est danois. *Serine* sa fille demeure aussi dans la maison ; de plus il a chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'est pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la

demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur *Acasto* un chapelain, un page et deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez-y encore une servante de *Serine*; ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, et vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux sentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acasto* qui a quitté le service, et de ses deux enfans *Polidore* et *Castalio*, qui passent leur temps à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Castalio*, l'un des deux frères qui est aimé, permet à son cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime*; pourvu que lui *Castalio* puisse aussi avoir le même droit il est content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, *et qu'il se mariera quand il sera vieux pour mortifier sa chair*.

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrètement *Monime*, et l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. *Chamont*, frère de *Monime*; c'est un homme bien étrange et bien difficile que ce M. *Chamont*. Il demande d'abord à sa sœur si elle a

son

a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. " Eh ! pourquoi êtes-vous „ en doute de mon pucelage , mon frère ? — „ Ecoute , ma sœur , il n'y a pas long-temps „ que j'eus un rêve en Hongrie ; tout mon lit re„ mua , je te vis entre deux gens qui te festoyaient „ tour à tour ; je pris ma grande épée ; je cou„ rus à eux ; et en m'éveillant , je vis que j'a„ vais percé ma tapisserie à personnages , juste „ dans l'endroit qui représente *Polinice* et *Etéo*„ *cle* , les deux frères thébains , se tuant l'un „ l'autre.

„ Eh bien , mon frère , parce que vous avez „ été tourmenté en songe , il faut que vous me „ tourmentiez éveillée ? — Oh ! ce n'est pas „ tout , ma sœur , ne te justifie pas si vite. Comme „ je passais mon chemin l'autre jour en pensant à „ mon rêve , je rencontrai une vieille sans dent , „ toute raccornie , toute en double ; son dos „ voûté était couvert d'un vieux morceau de ber„ game , ses cuisses à peine cachées par des hail„ lons de toutes couleurs , variété de gueuserie. „ Elle ramassait quelques copeaux de bois ; je „ lui donnai l'aumône ; elle me demanda où j'al„ lais , et me dit d'aller vîte si je voulais sauver „ ma sœur. Enfin elle me parla de *Castalio* et de „ *Polidore.* "

Cette aventure étonne beaucoup *Monime* ; elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio* ; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point M. *Chamont*; c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué; il s'en va trouver le chapelain : ,, *Or çà*, lui dit-il, *M. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison? — Et vous, Monsieur, n'êtes-vous pas officier? Oui l'ami. — Monsieur, j'ai été officier aussi; mais mes parens m'ont mis dans l'église, et je suis pourtant honnête homme, quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu dans la famille: je ne prétends pas en savoir plus que les autres, je ne me mêle que de mes affaires; je me lève matin, j'étudie un peu, je bois et mange gaiement; aussi tout le monde a de la considération pour moi.*

As-tu connu mon père, le vieux Chamont? — Oui, j'ai été très-affligé de sa mort.

Quoi! tu l'aimais! je t'embrasserai volontiers. Dis-moi un peu, crois-tu que *Castalio* aime ma sœur?

S'il aime votre sœur?

Oui, oui, s'il aime ma sœur?

Ma foi, je ne lui ai jamais demandé; et je m'étonne que vous me fassiez une pareille question.

Ah, hypocrite! tu es comme tous tes pareils, tu ne vaux rien, tu n'as pas le courage de dire la vérité, et tu prétends l'enseigner!... Es-tu mêlé dans cette affaire? Quelle part y as-tu? la peste soit de la farce sérieuse du vilain! tu roules les yeux tout juste comme les maquerelles; oui, les maquerelles; elles parlent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles

mentent; elles prêchent comme un prêtre, et tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'est que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Castalio* et *Monime.*

Le frère trouve la chose assez bien, et s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la coulisse entend ce propos; et ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, et d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries et de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit: le page fait bien sa commission, il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarretières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, et le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte, et frappe

les trois coups ; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, et reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre ; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, et que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit ; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant : il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez, il est traité par la suivante comme *Amphitrion* par *Sosie*.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, et s'est allé reposer. *Castalio*, à qui on n'a point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe, et conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuse du diable, et damna le genre-humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher *Castalio*, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre, et veut l'embrasser ; il la traite de scélérate, et la traine par les cheveux hors du théâtre.

M. *Chamont* se souvenant toujours de son rêve et de sa vieille sorcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a trainée par les cheveux sur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père ; (qui par paranthèse était

tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : *Savez-vous, lui dit-il, que votre fils Castalio a épousé ma sœur ? — J'en suis fâché, répond le bon-homme. — Comment fâché ? pardieu, il n'y a point de grand-seigneur qui ne s'énorgueillît d'avoir ma sœur, entendez-vous ? Mais, morbleu, il l'a maltraitée ; je veux que vous lui appreniez à vivre, ou je mettrai le feu à la maison. — Eh bien ; eh bien, je vous rendrai justice. Adieu, fier garçon.*

Ce pauvre père va donc parler à *Castalio* son fils pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut savoir de *Monime* comment elle se trouve de la nuit passée ; il croit n'avoir joui que de la maîtresse de son frère, en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. *Monime*, à ses discours, se doute de la méprise ; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ses faveurs. *Monime* tombe évanouie ; elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours et de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II.*

Courtes réflexions.

Nous sentons combien la Monime de *Racine*, dans Mithridate, est au-dessous de la Monime de M. *Thomas Otwai*; c'est le même qui fit Venise préservée. Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidellement cette Venise; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboie, et qu'on chasse à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, et qu'on renvoie comme un gueux: il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'*Othello* de *Shakespeare*. Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à Venise, et la dernière en Chypre! Un maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. *Jago*, officier du maure, court sous la fenêtre du père: le père paraît en chemise à cette fenêtre. « Tête-„ bleu, dit *Jago*, mettez votre robe; un bélier „ noir monte sur votre brebis blanche; allons, „ allons, debout, descendez, ou le diable va „ faire de vous un grand-père.

LE SENATEUR.

„ Quoi donc? que veux-tu? es-tu devenu fou?

JAGO.

„ Eh! mordieu, signor, êtes-vous de ceux qui „ n'oseraient servir DIEU, si le diable le leur dé-

„ fendait? Nous venons vous rendre ſervice, et
„ vous nous prenez pour des ruffiens; je vous dis
„ que votre fille va être couverte par un cheval
„ de Barbarie; que vos petits-enfans henniront
„ après vous, et que vous aurez pour couſins des
„ rouſſins d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainſi?

JAGO.

„ Eh! oui; ſachez que votre fille *Deſdèmona* et
„ le maure *Othello* font à préſent la bête à deux
„ dos."

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le maure *Othello* et la ſignora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine ſont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le maure jaloux de ſa femme, et de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le maure commence déjà à ſentir de l'inquiétude; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſenſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pu lui donner, et de ſa luxure? Je ne l'ai point vu cela ne m'a point bleſſé, j'ai dormi tout auſſi-bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux ſi toute l'armée, et juſqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, et que je n'en euſſe rien ſu..... Oh! non..... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre,*

qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux hennissans, et la trompette aiguë, et le fifre qui perce l'oreille, et le tambour qui anime le courage, et la bannière royale, et tous les grades, et l'orgueil, et la pompe, et les détails d'une guerre glorieuse; et vous, engins mortels, dont le rude gosier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a plus d'occupation.

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

« Est-il possible, monseigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

„ Vilain, prouve-moi que ma femme est une „ p...., prouve-le-moi, donne-m'en une preuve „ oculaire, ou par tout ce que vaut l'ame éter- „ nelle de l'homme, il vaudrait mieux pour toi „ que tu fusses né un chien.

JAGO.

„ Cette fonction ne me plaît guère; mais puis- „ que je me suis si fort avancé, par pure honnê- „ teté et par amitié pour vous, je poursuivrai. „ J'étais couché l'autre nuit avec votre lieute- „ nant *Cassio*; et je ne pouvais dormir à cause „ d'une rage de dent. Il y a des gens, comme „ vous savez, qui ont l'ame si relâchée, qu'ils „ parlent en dormant de leurs affaires; *Cassio* est „ un de ceux-là. Il disait dans son sommeil: Ma „ chère *Desdémona*, soyons bien prudens, ca-

„ chons bien nos amours. En parlant ainsi, il me
„ prenait les mains, il me tâtonnait, il s'écriait:
„ Ah! charmante créature, et il me baisait avec
„ ardeur, comme s'il eût arraché par la racine
„ des baisers plantés sur mes lèvres, et il mettait
„ ses cuisses sur mes jambes, et il soupirait, il ha-
„ letait, il me baisait, il s'écriait: Damné de
„ destin qui t'a donnée à ce maure! "

Sur ces preuves si décemment énoncées, et sur un mouchoir de *Desdémona* que *Cassio* avait rencontré par hasard, le capitaine maure ne manque pas d'étrangler sa femme dans son lit, mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. " Al-
„ lons, dit-il, meurs, p..... — Ah! monsei-
„ gneur, renvoyez-moi, mais ne me tuez pas. —
„ Meurs, p..... — Ah! tuez-moi demain, lais-
„ sez-moi vivre cette nuit. — Gueuse, si tu
„ branles! — Une seule demi-heure. — Non,
„ quand cela sera fait, il n'y aura plus de dé-
„ lai. — Mais que je dise au moins mes priè-
„ res. — Non, il est trop tard.... " Il l'étrangle; et *Desdémona* après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle est innocente. Quand *Desdémona* est morte, le sénat rappelle *Othello*; on vient le prendre pour le mener à Venise où il doit être jugé. " Arrêtez, dit-il, un mot ou deux.... Vous
„ direz au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai
„ un turc à turban qui battait un vénitien et qui
„ se moquait de la république; je pris par la
„ barbe ce chien de circoncis, et je le frappai,
„ ainsi. " Il se frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des

esquisses de plusieurs pièces anglaises, et entr'autres du *Maure de Venise*, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainsi *Othello* :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
Trompé par un esclave, aveuglé par l'erreur,
Immola son épouse, et se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi*, est pris dans *Zaïre* ; mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres et la tragédie de Paris.

PARALLELE

D'HORACE, DE BOILEAU

ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux et des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* et *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels *Pope* a la préférence ſur le français et ſur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale,
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré:
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique et moral, dans lequel la poéſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence; et où l'auteur développe les principes de la loi univerſelle que DIEU a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Eſſai ſur l'homme* de l'illuſtre *Pope* eſt un très-bon ouvrage, et que ni *Horace* ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe

d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie:* il fait ses efforts pour expliquer le système de *Platon:* mais que cet ouvrage est faible, languissant! ce n'est ni de la poésie, ni de la philosophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans;
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu sus remplir le vide et l'intervalle
Qui se trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme et l'équateur sensible
De l'univers invisible et visible.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure et séche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'*essai* de *Pope*; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords *Shaftesbury* et *Bolingbroke* exécuté par le plus habile ouvrier;

aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort et si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit; s'il ne sape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement, et si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens; nous leur laissons le soin de confondre *Pope*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Leibnitz* et d'autres grands-hommes; nous nous en tenons uniquement à la philosophie et à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage:

All partial evil à general good.
Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui serait composé des souffrances de chaque individu! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce système? Que veut dire: *Tout est bien?* est-ce pour nous? non, sans doute. Est-ce pour DIEU? il est clair que DIEU ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne? un chaos comme tous les autres systèmes; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* et de

Boileau, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satires, se sont jamais servis des armes dont *Pope* se sert. Les gentillesses dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières; les voici mot pour mot:

Que Harvey tremble! Qui? cette chose de soie!
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse!
Hélas! il ne peut sentir ni satire, ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue?
Pourtant je veux frapper cette punaise volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui se peint et qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits et les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'esprit, ni de la beauté:
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vide,
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours;
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie,
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui souffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges.
Son esprit roule sur des ouï-dire, entre ceci et cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit-maître ou petite maîtresse;

Et lui-même n'eſt qu'une vile antithèſe ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole, et le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.
Ainſi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin et queue de ſerpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de ſon
eſprit,
Son eſprit rampe et ſa vanité lèche la pouſſière.

Il eſt vrai que *Pope* a la diſcrétion de ne pas nommer le lord qu'il déſigne ; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame proſtitué de *Néron*. Vous obſerverez encore que la plupart de ces invectives tombent ſur la figure de milord *Harvey*, et que *Pope* lui reproche juſqu'à ſes grâces. Quand on ſonge que c'était un petit homme contrefait, boſſu par devant et par derrière, qui parlait ainſi, on voit à quel point l'amour-propre et la colère ſont aveugles.

Les lecteurs pourront demander ſi c'eſt *Pope*, ou un de ſes porteurs de chaiſe qui a fait ces vers. Ce n'eſt pas là abſolument le ſtyle de *Deſpréaux*. Ne ſera-t-on pas en droit de conclure que la politeſſe et la décence ne ſont pas les mêmes en tous pays ?

Pour mieux faire ſentir encore, s'il ſe peut, cette différence que la nature et l'art mettent ſouvent entre des nations voiſines, jetons les yeux ſur une traduction fidelle d'un paſſage de la Dunciade de *Pope* ; c'eſt au chant ſecond. La bêtiſe

a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix : l'un est *Lintot*, personnage un peu pesant ; l'autre est *Curl*, homme plus délié : ils courent, et voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.
Le malheureux Curl glisse ; la troupe pousse un grand cri ;
Le nom de Lintot résonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, etc.

Le portrait de la mollesse dans le Lutrin est d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée et la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, et plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien ;

rien ; une bonne ode encore moins ; elle peut tout au plus amuser un quart-d'heure les gens du métier ; mais créer un sujet, inventer un nœud et un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, et le soutenir, faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse et ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse ; faire de beaux vers qui ne sentent point le poëte, et tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers, c'est-là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, sous peine de ne point réussir parmi nous. Et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. Esther est une pièce qui remplit toutes ces conditions ; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main ; il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus insensibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur et sans la pitié, point de tragédie ; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur, si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, si vos vers ne sont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile ! et qu'une épître, une satire sont aisées ! Comment donc oser mettre dans le même rang un *Racine* et un *Despréaux !* Quoi ! on estimerait autant un peintre de portrait

qu'un *Raphaël* ? Quoi ! une tête de *Rimbrant* sera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des noces de Cana ?

Nous savons que la plupart des épîtres de *Despréaux* sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité, sans laquelle rien n'est supportable ; mais pour les épîtres de *Rousseau*.. quel faux dans les sujets et quelles contorsions dans le style ! qu'elles excitent souvent le dégoût et l'indignation. Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il pretend prouver qu'il n'y a que les sots qui soient méchans ? que ce paradoxe est ridicule !

Sylla, *Catilina*, *César*, *Tibère*, *Néron* même ; étaient-ils des sots ? Le fameux duc de *Borgia* était-il un sot ? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne ? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fausse est exprimée ?

Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu, est-ce ainsi que *Despréaux* écrivait ? Comment souffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*épître à M. le comte de C...*

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soient alliés à titres et puissance,

Que de ſplendeurs et d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés,
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mélange impertinent du jargon du ſeizième ſiècle, et de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui même n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve jamais dans ſes peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace*: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes épîtres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés: on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Motte*, que de ſes roches de Salisburi: qu'importe?...

" .... Qu'entre ces roches nues
" Qui par magie en ces lieux ſont venues,
" S'en trouve ſept, trois de chacune part,
" Une au-deſſus; le tout fait par tel art,
" Qu'il repréſente une porte effective,
" Porte vraiment bien faite et bien naïve;
" Mais c'eſt le tout: car qui voudrait y voir
" Tours ou châtel, doit ailleurs ſe pourvoir.

Ces déteſtables vers, et ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tra-

gédie que nous ayons ? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior usus.

LETTRES

A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE ***,

Sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE PREMIERE

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE votre alteſſe veut connaître à fond *Rabelais*, je commence par vous dire que ſa vie imprimée au-devant de Gargantua eſt auſſi fauſſe et auſſi abſurde que l'hiſtoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baiſé le pied droit du pape, et enſuite la bouche, *Rabelais* dit qu'il lui voulait baiſer le derrière, et qu'il fallait que le S[t] Père commençât par le laver. Il y a des choſes que le reſpect du lieu, de la bienſéance et de la perſonne rend impoſſibles. Cette hiſtoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eſt du même genre : on ſuppoſe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, diſait-il, ſon hôteſſe ayant voulu faire brûler un fagot, et n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui ſuppoſe à Lyon eſt auſſi fauſſe et auſſi peu vraiſemblable : on prétend que, n'ayant ni de quoi payer ſon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteſſe ces étiquettes ſur des petits ſachets : *Poiſon pour faire mourir le roi, poiſon pour faire mou-*

rir la reine, etc. Il uſa, dit-on, de ce ſtratagème pour être conduit et nourri juſqu'à Paris, ſans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoiſonné, et lorſqu'on venait d'écarteler *Montécuculi* ſoupçonné de cet empoiſonnement. Les auteurs de cette plate hiſtoriette n'ont pas fait réflexion que, ſur un indice auſſi terrible, on aurait jeté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire et extraordinaire, et que dans des circonſtances auſſi funeſtes, et dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité eſt un ramas des plus impertinentes et des plus groſſières ordures qu'un moine ivre puiſſe vomir; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatire ſanglante du pape, de l'Egliſe et de tous les événemens de ſon temps. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue: *Poſez le cas*, dit-il, *qu'au ſens littéral vous trouvez matières aſſez joyeuſes et bien correſpondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des ſirènes, ains à plus haut ſens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant*

trant quelque os médullaire? c'est, comme dit Platon lib. II de Rep. *la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'ung peu de mouëlle.*

Mais qu'arriva-t-il? très-peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire, aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses dont le livre est plein. Si malheureusement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le sens du livre; si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui dans ce temps-là écrivaient contre l'Eglise romaine.

Il est clair que *Gargantua* est *François I*, *Louis XII* est *Grand gousier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François*; et *Henri II* est *Pantagruel*: l'éducation de *Gargantua* et le chapitre des *torches-cu* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes: les couleurs blanc et bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses, est la guerre entre *Charles V* et *François I*; qui commença pour une querelle très-légère entre la maison de *Bouillon-la-Marck* et celle de *Chimay*; et cela est si vrai que *Rabelais* appelle *Marcket* le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les moines de ce temps-là font peints très-naïvement fous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'eft pas poffible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'Eglife, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime: " Que DIEU eft bon qui nous donne
„ ce bon piot! j'advoue DIEU que fi j'euffe été
„ au temps de JESUS-CHRIST, j'euffe bien en-
„ gardé que les Juifs l'euffent prins au jardin
„ d'Olivet. Enfemble le diable me faille fi j'euffe
„ failli à couper les jarrêts à meffieurs les apôtres
„ qui fuirent tant lâchement après qu'ils eurent
„ bien foupé, et laiffèrent leur bon maître au
„ befoing. Je hais plus que poifon un homme
„ qui fuit quand il faut jouer des couteaux. Hon,
„ que je ne fuis roi de France pour quatre-vingts
„ ou cent ans! par-Dieu, je vous accoutrerais
„ en chiens courtaults les fuyards de Pavie. "

On ne peut fe méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'eft une parodie très-fcandaleufe de la généalogie la plus refpectable. *De ceux-la* dit-il, *font venus les géants, et par eux Pantagruel; le premier fut Dalbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth,

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de foupe, et qui régna du temps du déluge;

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gousier,
Qui engendra Gargantua,
Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantoufla decretorum*, la couille-barine des preux, le décret de l'université de Paris sur la gorge des filles; l'apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence, *tartareus de modo cacandi*, l'invention de Ste Croix par les clercs de finesse, le couillage des promoteurs, la cornemuse des prélats, la profiterole des indulgences, *utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones; quæstio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi*; les brimborions des célestins, la ratoire des théologiens, *chacouillonis de magistro*, les aises de la vie monacale, la patenôtre du singe, les grésillons de dévotion, le viédase des abbés, etc.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera et s'il sera cocu, frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité etc. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque: mais dans un prêtre!

Après cela, *Panurge* va consulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'île des lanternois;

ces lanternois ſont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, ſous le règne de *Henri II*, ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*.

On voit aſſez que l'île de Papefiguière déſigne les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il eſt aſſez heureux pour avoir vu le S^{t}. Père; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, et qu'il n'y a guère profité. La loi de *Moïſe* eſt comparée à celle de *Cybèle*, de *Diane*, de *Numa*; les décrétales ſont appelées *décrotoires*. *Panurge* aſſure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On ſe moque des baſſes meſſes qu'on appelle *meſſes ſèches*, et *Panurge* dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confeſſion y eſt tournée en ridicule. *Pantagruel* va conſulter l'oracle de la dive bouteille pour ſavoir s'il faut communier ſous les deux eſpèces, et boire de bon vin après avoir mangé le pain ſacré. *Epiſtémon* s'écrie en chemin: *Vivat, fifat, pipat, bibat, c'eſt le ſecret de l'Apocalypſe.* Frère *Jean des Entômures* demande une charretée de filles pour ſe reconforter en cas qu'on lui refuſe la communion ſous les deux eſpèces. On rencontre les gaſtrolâcs, c'eſt-à-dire des poſſédés. *Gaſter* invente le moyen de n'être pas bleſſé par

le canon ; c'eſt une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où eſt l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où ſont cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, et enfin le papegot qui eſt unique dans ſon eſpèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans et les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne et du cheval, la défenſe faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, et la liberté que ſe donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, ſont des emblèmes aſſez intelligibles du célibat des prêtres et des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *ſont admis devant le papegot. Panurge* veut jeter *une pierre à un évégot* qui ronflait à la grand'meſſe ; maître *Editue*, c'eſt-à-dire maître ſacriſtain, l'en empêche en lui diſant : *Homme de bien, frappe, féris, tue & meurtris tous rois, princes du monde en trahiſon, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces ſacrés oiſeaux ne touches.*

De l'île Sonnante on va au royaume de Quinteſcence, ou Enteléchie ; or Entéléchie c'eſt l'ame. Ce perſonnage inconnu, et dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y eſt pas moins tourné en ridicule que le pape ; mais les doutes ſur l'exiſtence de l'ame ſont beaucoup plus enveloppés que les railleries ſur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs g.... Combien font-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remnement des fesses quel est-il ? *dru.*
Que disent-elles en culetant ? *mot.*
Vos cas quels sont-ils.....? *grands.*
Quantesfois par jour ? *Six.* Et de nuit ? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'hostie ; et c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'Eglise romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os et la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, et ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbuc* en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots : « Jadis ung capitaine juif, docte » et chevaleureux, conduisant son peuple par » les déserts en extrême famine, impétra des » cieux la manne, laquelle leur était de goût tel » par imagination que paravant leur étaient réellement les viandes. Ici de même beuvans de » cette liqueur mirifique sentirez goût de tel vin » comme l'aurez imaginé. Or *imaginez* et *beuvez :* ce que nous feimes : puis s'écria *Pa-*

„ *nuage*, disant : Par-Dieu, c'est ici vin de
„ Baune, meilleur que oncques jamais je beus,
„ ou je me donne à nonante et seize diables. "

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son Conte du tonneau, ainsi que plusieurs autres. Milord *Pierre* donne à *Martin* et à *Jean* ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de son livre, qui contient cette sanglante satire de l'Eglise romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le masque, et ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége; et le privilége pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on fesait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots et des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France; parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien et du nouveau testament était curé. Comment mourut-il? en disant: *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. *le Duchat* a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage dont il s'est fait quarante éditions. Observez que *Rabelais* vécut et mourut chéri, fêté, honoré; et qu'on fit mou-

rir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne, et en Italie; et d'abord du livre intitulé Litteræ virorum obscurorum.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse me demande si, avant *Rabelais*, on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle : ce recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté et de hardiesse que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

“ Il y a concordance entre les sacrés cahiers „ et les fables poétiques, comme le pourrez „ noter du serpent *Python*, occis par *Apollon*, „ comme le dit le psalmiste ; *Ce dragon qu'avez* „ *formé pour vous en gausser*. *Saturne*, vieux „ père des dieux qui mange ses enfans, est en „ Ezéchiel, lequel dit : *Vos pères mangeront* „ *leurs enfans*. *Diane* se pourmenant avec force „ vierges est la bienheureuse vierge *Marie*, selon le psalmiste, lequel dit : *Vierges viendront* „ *après elle*. *Calisto* déflorée par *Jupiter*, et retournant au ciel, est en Matthieu chap. XII:

„ *Je reviendrai dans la maiſon dont je ſuis ſortie.*
„ *Aglaure* tranſmuée en pierre ſe trouve en Job
„ chap. XLII : *Son cœur s'endurcira comme pierre.*
„ *Europe* engroſſée par *Jupiter* eſt en Salomon :
„ *Ecoute, fille, vois, et incline ton oreille ; car*
„ *le roi t'a concupiſcée.* *Ezéchiel* a prophétiſé *d'Ac-*
„ *téon* qui vit la nudité de *Diane* : *Tu étais nue,*
„ *j'ai paſſé par-là ; et je t'ai vue.* Les poëtes ont
„ écrit que *Bacchus* eſt né deux fois, ce qui
„ ſignifie le CHRIST, né *avant les ſiècles et dans*
„ *le ſiècle.* *Sémélé* qui nourrit *Bacchus* eſt le pro-
„ totype de la bienheureuſe vierge ; car il eſt
„ dit en Exode : *Prends cet enfant, nourris-le-*
„ *moi, et tu auras ſalaire.* "

Ces impiétés ſont encore moins voilées que celles de *Rabelais.*

C'eſt beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à ſe moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acucius Lampirius* une raillerie aſſez forte ſur la conjuration qu'on employait pour ſe faire aimer des filles. Le ſecret conſiſtait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans ſon haut-de-chauſſe : on ſeſait une confeſſion générale, et l'on feſait dire trois meſſes, pendant leſquelles on mettait le cheveu autour de ſon cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, et on prononçait cette formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puiſſant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu goſdriene, amène-moi icelle fille en chair et en os, afin que je la ſaboule à mon plaiſir etc.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres ſont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il eſt impoſſible de rendre en français; il y a ſur-tout une lettre de *Pierre de la Charité*, meſſager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines: il s'agit de ſavoir ſi le pape peut rendre phyſiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt*, maitre-ès-arts, où l'on ſoutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St Pierre* prieur du couvent, *Judas Iſcariote* maître d'hôtel, et l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui eſt ſous ſon nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoeſtrat* (grande rue) ci-devant inquiſiteur: Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, et je lui dis: Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit: *Je ſuis celui qui ſuis;* Je lui dis alors: Vous êtes maître *Jacques grande rue*; ſacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied? c'eſt un ſcandale; *ce qui eſt* ne doit pas ſe promener avec ſes pieds en fange et en merde. Il me répondit: *Ils ſont venus en chariots et ſur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis: Par le Seigneur il eſt grande pluie et grand froid. Il leva les mains au ciel en diſant: *Roſée du ciel, tombez d'en-haut, et que les nuées du ciel pleuvent le juſte.*

Il faut avouer que voilà préciſément le ſtyle de *Rabelais*. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu ſous les yeux ces lettres des *gens obſcurs*, lorſqu'il écrivit ſon *Gargantua* et ſon *Pantagruel*.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vite fonner à la porte des cordeliers pour fe faire faire un bâtard, eft abfolument dans le goût de notre maître *François.*

Les mêmes obfcénités et les mêmes fcandales fourmillent dans ces deux finguliers livres.

Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.

L'ITALIE, dès le quatorzième fiècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez feulement dans *Bocace* la confeffion de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confeffeur l'interroge; il lui demande s'il n'eft jamais tombé dans le péché d'orgueil; Ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaifance en moi-même, en réfléchiffant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand? — Hélas oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain et à l'eau trois fois par femaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit et de délice, que ma gourmandife a fans doute déplu à DIEU. — Et l'avarice, mon fils? — Hélas! mon père, je fuis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? — Oh tant! quand je voyais le fervice divin fi négligé,

et les pécheurs ne pas obſerver les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère!

Enſuite *Ser Ciapelleto* s'accuſe d'avoir fait balayer ſa chambre un jour de dimanche; le confeſſeur le raſſure, et lui dit que DIEU lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, et lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais; qu'il ſe ſouvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre ſa mère, que c'était un crime irrémiſſible; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans ſon ventre le jour et la nuit, et qui me portait dans ſes bras quand j'étais petit! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un ſi méchant enfant!

Enfin, cette confeſſion étant devenue publique, on fait un ſaint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de ſon temps.

Le chanoine *Luigi Pulci* eſt beaucoup plus licencieux dans ſon poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oſer tourner en ridicule les premiers verſets de l'évangile de *St Jean.*

In principio era il verbo appreſſo a Dio;
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui,
Queſto era il principio al parer mio etc.

J'ignore après tout, ſi c'eſt par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'évangile à la tête de ſon poëme, le finit par le *Salve Regina;* mais ſoit puérilité, ſoit audace, cette liberté ne ſerait pas ſoufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponſe de *Morgante* à *Margutte:* ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il eſt chrétien ou muſulman.

E s' egli crede in Christo ô in Maometto.
Rispose allor Margutte, per dir te l' tosto,
Io non credo più al nero che al azurro ;
Ma nel Cappone o lesso o voglia arrosto.

. . . . . .

Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.

. . . .

Or queste son' tre virtù cardinale !
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième et seizième siècles ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre ; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte et les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido.*

Il longo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises *Machiavel*, l'*Arioste*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *la Casa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan* et tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y fesaient nulle attention ; et pourvu qu'on achetât des indulgences et qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte

reçu. (a) Il n'y eut que *Giordano Bruno*, qui ayant bravé l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant et si dangereux, fut recherché pour son livre *della bestia trionfante*; on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé à Londres chez le lord *Philippe Sidney*, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine *Elisabeth*.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes et les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième et seizième siècles. On prétend que si le pape *Sixte IV* avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration de *Pazzi*, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel de ville. Les assassins des *Médicis*, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie : il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un *Alexandre VI*, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les Etats, et qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

(a) Nous citons tous ces scandales en les détestant, et nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

On ne tarit point fur ces affreux exemples. Hélas ! Monfeigneur, que prouvent-ils ? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les fuperftitions qui la déshonorent et qui peuvent la rendre incroyable, était abfolument néceffaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité et moins de forfaits. Quiconque croit fermement un DIEU rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, tremblera fur le point d'affaffiner un homme innocent, et le poignard lui tombera des mains; mais les Italiens alors ne connaiffant le chriftianifme que par des légendes ridicules, par les fottifes et les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'eft aucune religion, parce que leur religion ainfi déshonorée leur paraiffait abfurde. De ce que *Savonarole* avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de DIEU; ce qui eft un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes: leur philofophie non moins affreufe étouffa leurs remords; ils voulurent anéantir le DIEU qui pouvait les punir.

LETTRE III.

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

Vous me demandez des mémoires sur *Vanini*; je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la section troisième de l'article ATHÉISME du Dictionnaire philosophique : j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une vie de *Vanini* à Londres en 1717. Elle est dédiée à milord *North and Grei*. C'est un français réfugié son chapelain qui en est l'auteur. C'est assez de dire, pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite *Garasse*, le plus absurde et le plus insolent calomniateur, et en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jésuites. Voici les paroles de *Garasse*, citées par le chapelain, et qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce jésuite page 144.

" Pour *Lucile Vanin*, il était napolitain, „ homme de néant, qui avait rodé toute l'Italie en chercheur de repues franches, et une „ bonne partie de la France en qualité de pédant. Ce méchant belistre étant venu en Gascogne en 1617, fesait état d'y semer avantageusement son ivraie, et faire riche moisson „ d'impiété, cuidant avoir trouvé des esprits „ susceptibles de ses propositions. Il se glissait „ dans les noblesses effrontément pour y piquer

„ l'escabelle

„ l'escabelle aussi franchement que s'il eût été
„ domestique, et apprivoisé de tout temps à
„ l'humeur du pays ; mais il rencontra des es-
„ prits plus forts et résolus à la défense de la
„ vérité qu'il ne s'était imaginé. "

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires ? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux *Vanini* fut condamné on ne lui représenta aucun de ses livres dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre napolitain étaient des livres de théologie et de philosophie, imprimés avec privilége et approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, et qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin et même en grec. On voit sur-tout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris.

Vaninus, vir mente potens sophiaeque magister
Maximus, Italiae decus et nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître et chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés : et on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légérement ; témoin *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, le conseiller *Anne Dubourg*, *Servet*, *An-*

toine, *Urbain Grandier*, la maréchale d'*Ancre*, *Morin* et *Jean Calas* ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, et à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, et qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'aïeux si abominables.

LETTRE IV.

Sur les auteurs anglais ; et particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-seulement contre l'Eglise romaine, mais contre l'Eglise chrétienne; le nombre en est prodigieux, sur-tout en Angleterre. Un des premiers est le lord *Herbert de Cherburi*, mort en 1648, connu par ses traités de la religion des laïques, et de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat, cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale, c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait ; mais de la nouveauté, non ; car en

Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Eglise. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion, et tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord *Shaftesbury* surpassa de bien loin *Herbert* et *Hobbes* pour l'audace et pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de *Woolaston* est écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agrémens de milord *Shaftesbury*, ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière et indépendante; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la religion chretienne par haine et par vengeance.

Dans son premier livre intitulé *la religion chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, et sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaiques*, son *Nazaréen*, son *Pantéisticon* furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect

de ses ouvrages il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son *Pantéisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & sempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen!*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Eglise romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de *Toland*; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite *Garasse* en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise anglicane.

De Locke.

C'EST à tort qu'on a compté le grand philosophe *Locke* parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre *du christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est en-

core plus éloignée du christianisme ordinaire ; et cependant ils sont reputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que DIEU, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment et la pensée à la matière. M. de *Voltaire* l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que DIEU peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre et saint prêtre *Gassendi*, pieux défenseur de ce que la doctrine d'*Epicure* peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à *Descartes*.

« D'où vous vient cette notion ? Si elle pro-
» cède du corps, il faut que vous ne soyez pas
» sans extension. Apprenez-nous comment il se
» peut faire que l'espèce ou l'idée du corps, qui
» est étendu, puisse être reçue dans vous, c'est-
» à-dire dans une substance non étendue ......
» Il est vrai que vous connaissez que vous pen-
» sez, mais vous ignorez quelle espèce de subs-
» tance vous êtes, vous qui pensez, quoique
» l'opération de la pensée vous soit connue. Le
» principal de votre essence vous est caché, et
» vous ne savez point quelle est la nature de cette
» substance, dont l'une des opérations est de
» penser etc. »

Locke mourut en paix disant à Mme *Masham* et à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor & de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injuſtice, *Tailor* évêque de Cannor parmi les mécréans, à cauſe de ſon livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur *Tindal* auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, il a eté conſtamment le plus intrépide ſoutien de la religion naturelle, ainſi que de la maiſon royale de *Hanovre*. C'était un des plus ſavans hommes d'Angleterre dans l'hiſtoire. Il fut honoré juſqu'à ſa mort d'une penſion de deux cents livres ſterling. Comme il ne goûtait pas les livres de *Pope*, qu'il le trouvait abſolument ſans génie et ſans imagination, et ne lui accordait que le talent de verſifier et de mettre en œuvre l'eſprit des autres, *Pope* fut ſon implacable ennemi. *Tindal* de plus était un whig ardent, et *Pope* un jacobite. Il n'eſt pas étonnant que *Pope* l'ait déchiré dans ſa Dunciade, ouvrage imité de *Dryden*, et trop rempli de baſſeſſes et d'images dégoûtantes.

De Collins.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été *Antoine Collins* grand tréſorier de la comté d'Eſſex, bon métaphyſicien, et d'une grande érudition. Il eſt triſte qu'il n'ait fait uſage de ſa profonde dialectique que contre le chriſtianiſme Le docteur *Clarke*, célébre ſocinien, auteur d'un très-bon livre où il démontre l'exiſtence de Dieu, n'a jamais pu répondre

aux livres de *Collins* d'une manière satisfesante, et a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme, sur les fondemens de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

De Wolston.

LE trop fameux *Thomas Wolston*, maître-ès-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de JESUS-CHRIST, et leva l'étendard si hautement qu'il fesait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puériles et extravagans les miracles et la résurrection de notre Sauveur Il dit que quand JESUS-CHRIST changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. DIEU emporté par le diable sur le pinacle du temple, et sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphême monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de JESUS, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec *Moïse* et *Elie*, enfin toute son his-

toire sacrée est travestie en roman ridicule. *Wolston* n'épargne pas les termes les plus injurieux et les plus méprisans. Il appelle souvent notre Seigneur JESUS-CHRIST *the fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuia tranquillement et lui dit : *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre* DIEU. Il mourut en paix en disant : *T'is a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé *Ladvocat* et dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs sont copiées, que *Wolston* est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux, plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison ; il est mort libre chez lui.

De Warburton.

ON a regardé *Warburton* évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidelles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté *Shakespeare*, dont les comédies et même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu dans sa légation de *Moïse* que

que DIEU n'a point enſeigné à ſon peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il ſe peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, et que l'orgueil et l'eſprit ſatirique qu'on lui reprocha aient ſoulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de ſon ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans leſquels il ne traite pas même ſon ſujet, et qui de plus ſont contraires à ſon ſujet, puiſqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principes de leurs religions, l'immortalité de l'ame; en quoi même *Warburton* ſe trompe; car ni *Sanchoniathon* le phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni *Confucius* n'admettent ce principe.

Mais jamais *Warburton* dans tous ſes fauxfuyans n'a pu répondre aux grands argumens perſonnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les ſages ont poſé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort; or *Moïſe* n'en parle ni dans ſon Décalogue, ni dans aucune de ſes lois; donc *Moïſe*, de votre aveu, n'était pas un ſage.

Ou il était inſtruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était inſtruit, il eſt coupable de ne l'avoir pas enſeigné: s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou DIEU inſpirait *Moïſe*, ou ce n'était qu'un charlatan. Si DIEU inſpirait *Moïſe*, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; et s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens ſavaient, DIEU l'a trompé et a trompé tout ſon peuple. Si *Moïſe* n'était qu'un charlatan, vous détruiſez toute la loi

mosaïque, et par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin, si DIEU a trompé *Moïse*, vous faites de l'être infiniment parfait un séducteur et un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que DIEU payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, et en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidelle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin *Salomon*. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Ecriture?

Nous savions avant vous que ni le Décalogue ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines et des récompenses dans une autre vie; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre; et sur-tout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à *Warburton*; il a répondu par des injures atroces, et il a cru enfin qu'il avait raison, parce que son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

De Bolingbroke.

MILORD *Bolingbroke* a été plus audacieux que *Warburton*, et de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses *Oeuvres philosophiques* que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens ; il raisonnait en ministre d'Etat qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proscrire la théologie et non la religion chrétienne dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain, en la resserrant dans ses bornes si elle les a franchies. On a publié après la mort du lord *Bolingbroke* quelques-uns de ses ouvrages plus violens encore que son *recueil philosophique* ; il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ses branches, et en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait avec le tonnerre, et qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers ? Il est temps, selon *Bolingbroke*, qu'on bannisse la théologie comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle et les jésuites. La théo-

logie n'a jamais fervi qu'à renverfer les lois et qu'à corrompre les cœurs ; elle feule fait les athées ; car le grand nombre des théologiens qui eft affez fenfé pour avoir le ridicule de cette fcience chimérique, n'en fait pas affez pour lui fubftituer une faine philofophie. La théologie, difent-ils, eft, felon la fignification du mot, la fcience de DIEU. Or les poliffons qui ont profané cette fcience, ont donné de DIEU des idées abfurdes ; et de-là ils concluent que la Divinité eft une chimère, parce que la théologie eft chimérique. C'eft précifément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être faigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'eft nier la connaiffance du cours des aftres, parce qu'il y a eu des aftrologues ; c'eft nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimiftes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, difent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle eft la fuite funefte de l'efprit théologique. Une fauffe fcience fait les athées, une vraie fcience profterne l'homme devant la Divinité : elle rend jufte et fage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et infenfé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb eft un philofophe formé par la nature. La fubtilité de fon génie, dont il abufa, lui fit embraffer non-feulement le parti des fociniens qui ne regardent JESUS-CHRIST que comme un homme, mais enfin celui des théiftes rigides qui

reconnaiſſent un Dieu, et n'admettent aucun myſtère. Ses égaremens ſont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle eſt ſimple. Le mot de *chriſtianiſme* eſt à chaque page dans ſes divers ouvrages, mais la choſe ne s'y trouve pas. Il oſe penſer que JESUS-CHRIST a été de la religion de *Thomas Chubb*; mais il n'eſt pas de la religion de JESUS-CHRIST. Un abus perpétuel des mots eſt le fondement de ſa perſuaſion. JESUS-CHRIST a dit : Aimez DIEU et votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. *Chubb* s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reſte. Notre Sauveur lui paraît un philoſophe comme *Socrate*, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les ſuperſtitions et les prêtres de ſon pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'eſt toujours couvert d'un voile. Les obſcurités dans leſquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

Sur Swift.

Il eſt vrai, Monſeigneur, que je ne vous ai point parlé de *Swift*; il merite un article à part ; c'eſt le ſeul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaiſant. C'eſt une choſe bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir oſé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. *Rabelais* fut curé de Meudon, et *Swift* fut doyen de la cathédrale de Dublin ; tous deux lancèrent plus de ſarcaſmes

contre le christianisme que *Molière* n'en a prodigué contre la médecine, et tous deux vécurent et moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le *Conte du tonneau* du doyen *Swift* est une imitation des *trois anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfans sont la religion juive, la chrétienne et la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages et des brachmanes, et beaucoup d'autres; mais c'était un arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur *Fréderic II* et à son chancelier *Vineis*, qu'on accuse d'avoir composé le livre *de tribus impostoribus*, qui, comme vous savez, n'a jamais existé.

Le conte des *trois anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils: le docteur *Swift* lui a substitué trois justaucorps: l'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public; la première est le théâtre d'*Arlequin* et de *Gilles*; la seconde est un prédicateur dont la chaire

eſt la moitié d'une futaille ; la troiſième eſt l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre *Gilles* et un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre eſt une hiſtoire allégorique des trois principales ſectes qui diviſent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne et la calviniſte ; car il ne parle pas de l'Egliſe grecque qui poſſède ſix fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, et il laiſſe là le mahométiſme bien plus étendu que l'Egliſe grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois juſtaucorps tout unis, et de la même couleur, ſont *Pierre*, *Martin* et *Jean* ; c'eſt-à-dire le pape, *Luther* et *Calvin*. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que *Cervantes* n'en attribue à ſon dom *Quichotte*, et l'*Arioſte* à ſon *Roland* ; mais milord *Pierre* eſt le plus maltraité des trois frères. Le livre eſt très-mal traduit en français ; il n'était pas poſſible de rendre le comique dont il eſt aſſaiſonné ; ce comique tombe ſouvent ſur des querelles entre l'Egliſe anglicane et la presbytérienne, ſur des uſages, ſur des aventures que l'on ignore en France, et ſur des jeux de mots particuliers à la langue anglaiſe. Par exemple, le mot qui ſignifie *une bulle du pape* en français ſignifie auſſi en anglais *un bœuf*. C'eſt une ſource d'équivoques et de plaiſanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins ſavant que *Rabelais*, mais ſon eſprit eſt plus fin et plus délié ; c'eſt le *Rabelais* de la bonne compagnie. Les lords *Oxford* et *Boling-*

broke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; et *Abadie*, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il eſt à remarquer que tous deux ſont morts fous.

LETTRE VI.

Sur les Allemands.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Allemagne a eu auſſi beaucoup de grands ſeigneurs et de philoſophes accuſés d'irréligion. Votre célébre *Corneille Agrippa*, au XVe ſiècle, fut regardé non-ſeulement comme un ſorcier, mais comme un incrédule; cela eſt contradictoire, car un ſorcier croit en DIEU, puiſqu'il oſe mêler le nom de DIEU dans toutes ſes conjurations. Un ſorcier croit au diable puiſqu'il ſe donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme *Apulée*, *Agrippa* fut bien heureux de n'être qu'en priſon, et de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé *Adam* et *Eve*, était la jouiſſance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de DIEU la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui après avoir cultivé les ſciences écrivit le premier contr'elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur *Faustus* que par la comédie dont il est le héros, et qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur *Faustus* y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, et le diable emporte *Faustus* à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, et qu'il vivait sous *Maximilien I*. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de *Maximilien* qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre *Erasme* fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques et par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns et les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, et qui par conséquent a raison, est vexé par l'un et par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Roterdam sa patrie, l'a vengé de *Luther* et de l'inquisition.

Mélancton, *terre noire*, fut à peu-près dans le cas d'*Erasme*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le *Protée* d'Allemagne. Il aurait voulu en être le *Neptune* qui retient la fougue des vents.

Jam cælum terramque meo sine numine, venti,
Miscere et tantas audetis tollere moles !

Il était modéré et tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant il conseilla à sa mère de rester catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, et de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à *Luther* et au pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre *Leibnitz*. *Fontenelle*, en fesant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : *On l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que *Fontenelle*, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf, le disciple de *Leibnitz*, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien *Lange*, qui gelait de froid dans la solitude de son école tandis que *Volf* avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant *Volf* comme un athée. Le feu roi de Prusse *Fréderic-Guillaume*, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans, crut *Lange* trop aisément ; il donna le choix à *Volf*, de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures ou d'être pendu : le philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, et où sa gloire et sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins

par an que *Volf* lui valait par l'affluence de ses disciples; le revenu du roi en souffrit, et l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez, Monseigneur, avec quelle équité et quelle grandeur d'ame le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Volf* dans un dictionnaire, que *Charles-Fréderic* philosophe couronné, ami de *Volf*, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'université de l'électeur de Bavière, et de baron de l'empire. Le roi dont il est parlé dans cet article est en effet un philosophe, un savant, un très-grand génie, ainsi qu'un très grand capitaine sur le trône, mais il ne s'appelle point *Charles*; il n'y a point dans ses Etats d'université appartenante à l'électeur de Bavière; l'empereur seul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps la liberté de penser a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès qu'on a imprimé en 1766 un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de *Fleuri* avec une préface d'un style éloquent, qui commence par ces paroles:

« L'établissement de la religion chrétienne a » eu, comme tous les empires, de faibles com» mencemens. Un juif de la lie du peuple, dont » la naissance est douteuse, qui mêle aux absur» dités des anciennes prophéties des préceptes » de morale, auquel on attribue des miracles,

„ eſt le héros de cette ſecte : douze fanatiques ſe
„ répandent d'Orient en Italie etc. "

Il eſt triſte que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond et ſublime, ſe ſoit laiſſé emporter à une hardieſſe ſi fatale à notre ſainte religion. Rien n'eſt plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuſe n'a preſque point excité de rumeurs. Il eſt bien à ſouhaiter que ce livre ſoit peu répandu On n'en a tiré, à ce que je préſume, qu'un petit nombre d exemplaires.

Le diſcours de l'empereur *Julien* contre le chriſtianiſme. traduit à Berlin par le marquis d'*Argens* chambellan du roi de Pruſſe, et dédié au prince *Ferdinand* *de Brunſwick*, ſerait un coup non moins funeſte porté à notre religion, ſi l'auteur n'avait pas eu le ſoin de raſſurer par des remarques ſavantes les eſprits effarouchés. L'ouvrage eſt précédé d'une préface ſage et inſtructive, dans laquelle il rend juſtice (il eſt vrai) aux grandes qualités et aux vertus de *Julien*, mais dans laquelle auſſi il avoue les erreurs funeſtes de cet empereur. Je penſe, Monſeigneur, que ce livre ne vous eſt pas inconnu, et que votre chriſtianiſme n'en a pas été ébranlé.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.



